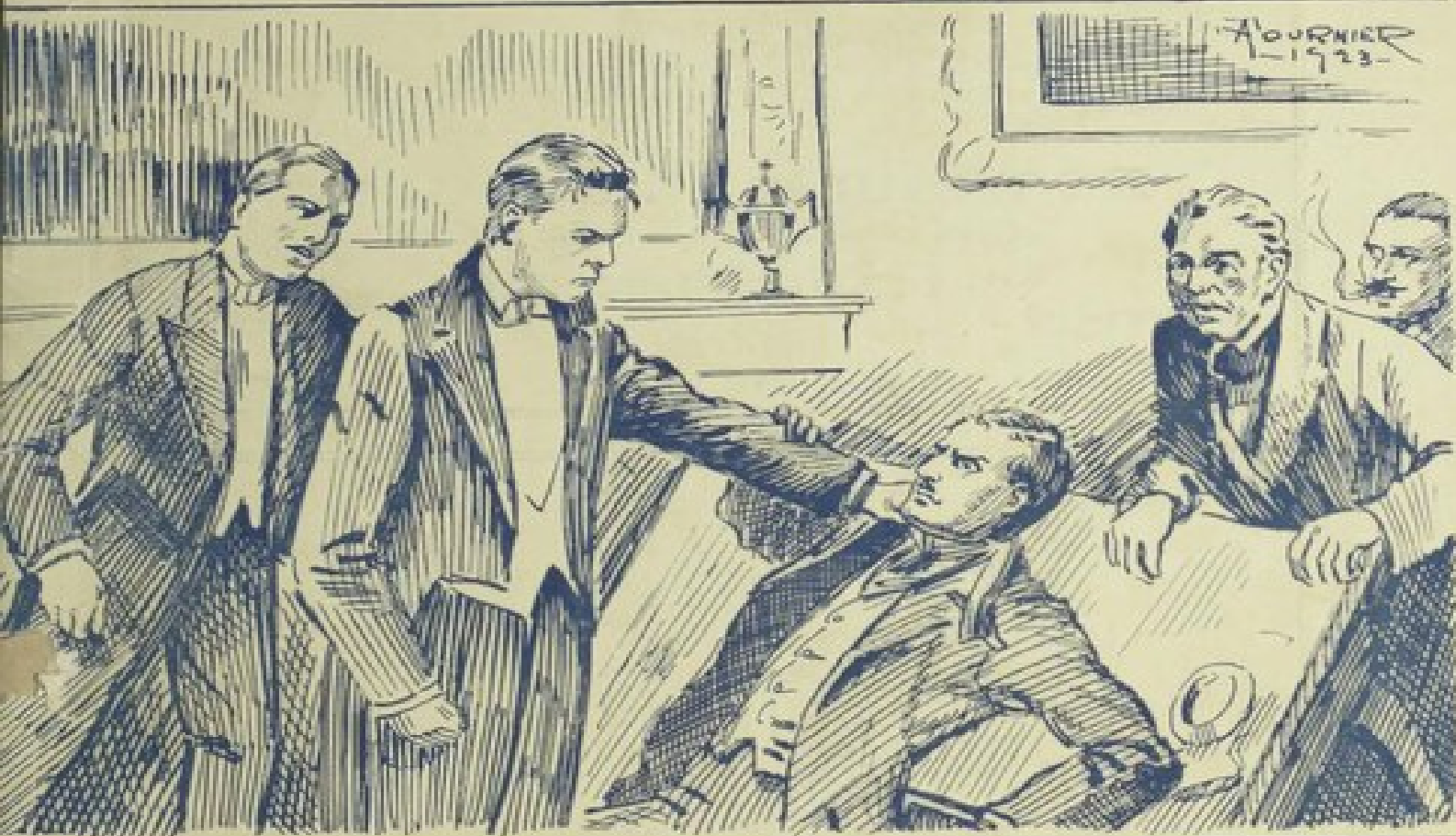


B43.08
G 161 mm

N. M. MATHE

Ma cousine Mandine

ROMAN CANADIEN INÉDIT



“ LE ROMAN CANADIEN ”

EDITIONS EDOUARD GARAND

MONTREAL

LE VOLUME
COMPLET 25¢

Ma cousine Mandine

Napoléon-Magloire Mathé



Éditions Édouard Garand, Montréal, 1923

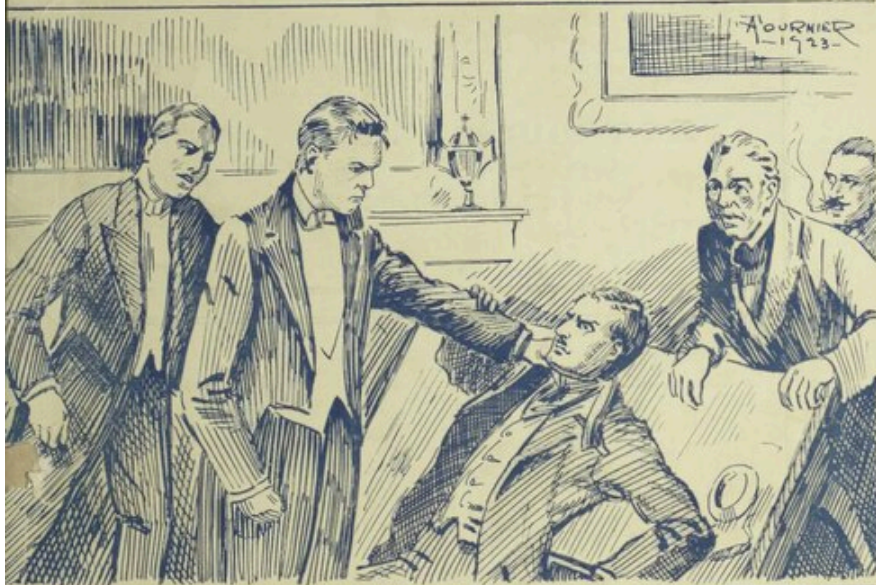
Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

B43.08
G. 161mm
11923

N. M. MATHE

Ma cousine Mandine

ROMAN CANADIEN INÉDIT



“ LE ROMAN CANADIEN ”

EDITIONS EDOUARD GARAND

MONTREAL

LE VOLUME
COMPLET 25¢

Tous droits réservés
1923

De cet ouvrage il a été tiré à part : 16 exemplaires sur papier spécial, chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

[Chapitre XVI](#)

[Chapitre XVII](#)

[Chapitre XVIII](#)

[Chapitre XIX](#)

[Chapitre XX](#)

[Chapitre XXI](#)

[Chapitre XXII](#)

[Chapitre XXIII](#)

[Chapitre XXIV](#)

[Chapitre XXV](#)



I

— Eh ben, Dine est pas d'boute encore ?... L'as-tu réveillée, Tophie ?... Betôt huit heures et pas encore descendue, créyon de bagasse !!! peut-on craire !

— Ça fait ben dix fois que j'y crie et qu'alle répond : « Oui, oui, j'sus d'boute, j'sus d'boute ! » Hèle-la donc toé-même, Toine, voir si all' va aboutir !

— Hé, Mandine ! Mandine ! faut-y que j'monte te descendre ou ben vas-tu descendre avant que j'monte ?... feignante de feignante !!!...

— Oui, p'pa, j'suis d'boute, j'suis d'boute... j'descends tout d'suite !...

Et, en effet, un bruit sourd sur le plancher « d'en haut » annonce le saut à bas du lit, tandis que des pas précipités, un va-et-vient nerveux et saccadé, accompagnés de petits gémissements plaintifs, précèdent une course en dégringolade dans l'escalier de bois rude, et l'arrivée essoufflée de Mandine

dans la cuisine, claire et propre, où le père et la mère Toine Bougie, ainsi que moi, attendons pour se mettre à table, les premiers avec des visages mécontents, moi avec une forte envie de rire.

— T'es pas lavée ?... t'a pas fait ta prière, bougresse ?... dit la tante « Tophie ».

— J'suis fatiguée, j'ai mal dormi la nuit dernière ; et puis je n'suis pas sale !... répond « Dine », boudeuse.

— Hum !... Créyon d'bagasse !... fait le père Toine, en s'asseyant à la table toute mise, « ça fait trois heures que j'suis d'boute et que j'trime ! et toi t'as pas encore les yeux « décirés »... Tu s'ras toujours feignante !... Et ta mère t'encourage !...

Voilà la scène qui se répétait, deux matins sur cinq, toute l'année, dans la famille de mon oncle Antoine Bougie, avec qui je passais mes vacances annuelles d'étudiant en droit.

Cela n'empêchait pas qu'on se mît à table avec un bon appétit et que la fin du déjeuner ne vît que des figures rayonnantes de plaisir et de santé, à part celle de mon oncle « Toine », qui gardait en tout lieu et toujours un air bourru et « en dessous ».

Mandine, ou « Dine » tout court, qui était fraîche et charmante malgré les insinuations de sa mère, ne manquait pas de me lancer un petit clin d'œil plein de malice, tout en souriant dans son assiette, et attaquait avec entrain sa « soupanne », ses œufs à la coque et ses fruits.

Ma tante Sophie, que mon oncle, par euphonie sans doute, appelait « Tophie », jetait sur sa fille chérie et gâtée, un regard de reproche, mêlé d'admiration, et la servait avec une tendresse affectueuse.

Mandine n'était pas la fille propre de l'oncle et de la tante Toine. C'était une enfant adoptée. Quinze ou seize ans avant l'époque où mon histoire commence, un train d'émigrants européens arrivait à Ottawa, en route pour les provinces de l'Ouest canadien, et parmi les passagers, sales, mal vêtus et pauvres, se trouvaient deux petites jumelles allemandes âgées de deux ans à peu près, dont le père et la mère étaient morts durant la traversée. Mon oncle et ma tante, qui se trouvaient à la gare pour une affaire quelconque, et qui n'avaient pas d'enfants, décidèrent de prendre l'une des jumelles et de l'élever comme leur propre fille. Ils lui donnèrent le nom d'Allemandine, à

cause de sa nationalité, telle qu'affirmée par les compagnons de voyage des orphelines. Cependant, ce nom, peut-être approprié en l'occasion, mais assez baroque, et trop long à prononcer, fut raccourci en celui de Mandine d'abord, et plus tard en Dine tout court.

L'autre fillette fut adoptée par une famille irlandaise d'Ottawa et mourut quelques mois plus tard.

Mandine, qui avait maintenant dix-huit ans, était grande et bien prise. Elle était vraiment délicieuse avec ses longs cheveux blonds comme l'avoine dorée, ses yeux d'un bleu de myosotis, et ses lèvres rouges comme le corail. Sa taille n'était pas très élancée, mais sa démarche souple et ondulante avait une certaine grâce naturelle qu'on était étonné de rencontrer dans un tel milieu. Elle était bien de sa race : blonde, blanche et rose ; des yeux rêveurs, d'une nature tranquille et passive, d'un tempérament lymphatique. Elle avait grandi dans l'inaction, la paresse. Élevée avec une orgueilleuse tendresse par Tante Sophie, elle était devenue une belle et grande fille de campagne, rêveuse et sentimentale, avec, cependant, beaucoup de cette tenacité de volonté qui caractérise la race teutonne.

Le drame et le mystère qui avaient entouré l'arrivée de la petite allemande au pays ne furent jamais bien éclaircis. De ce qu'elle avait plus tard entendu raconter à ce sujet, Mandine n'avait pas tardé à élaborer, dans son imagination facile, tout un roman.

Ainsi, elle croyait volontiers que la différence de goûts, entre elle et ses parents adoptifs, était une preuve qu'elle devait être issue d'une famille non seulement différente mais bien supérieure à eux. Puisque leur goût du travail n'était pas le sien ; puisque leur manière de s'habiller lui déplaisait ; puisqu'elle aimait le beau, l'élégant, le gai, le léger, et qu'eux n'admiraient que le réel, le positif, le grave et l'utile, elle était certainement d'une race, d'un sang plus pur, plus noble. Alors, pourquoi, puisqu'on ignorait tout au sujet de sa famille, de son père et de sa mère, pourquoi ne serait-il pas possible qu'elle fût la fille de grands personnages, de nobles ?... fille d'une comtesse, ou d'une marquise ?...

Cette idée s'était petit à petit ancrée dans son imagination romanesque, pour devenir à la fin une certitude, un fait réel quoique inavoué.

Ma tante Sophie elle-même, dans sa tendresse et son admiration pour cette belle tête blonde et ces beaux yeux couleur du ciel, lui avait dit un jour : « Tiens, ma Dine, t'es belle comme ann' princesse ! Tu dois être la fille d'un prince... ou d'un baron !... »

Tante Sophie ne s'arrêtait pas à penser que, pour voyager, les princes, même allemands, ne patronisent pas les trains d'émigrants.

L'oncle Toine, cependant, n'était pas si aveugle des charmes de sa fille adoptive. S'il pensait à son origine, c'était pour se rappeler les misères qu'il avait eues auprès des autorités légales et administratives pour obtenir la possession de l'orpheline, ainsi que des dépenses encourues à cette fin. Il avait bien aimé l'enfant dès les premières années et, graduellement, l'avait admirée dans ses succès au couvent. Et pour sa musique, donc !... Car, pour un homme « serré » comme lui, l'oncle Toine avait largement dépensé pour faire « éduquer » Dine. Il l'avait envoyée au couvent des bonnes Sœurs de l'endroit, et n'avait presque pas hésité à lui faire donner des leçons de musique. Il lui avait acheté même un harmonium pour commencer et, l'an dernier, un magnifique piano était entrée dans la vieille et grande maison qu'ils habitaient à M... Il fallait le voir lorsque venait de la « visite » à la maison, alors qu'on allumait la belle lampe du salon et que Mandine jouait — très bien, d'ailleurs — ses grands morceaux pour piano intitulés « Les Cloches du Monastère », « La Prière d'une Vierge », « The Storm » et « Home Sweet Home » en variations » ! Il n'y comprenait goutte mais jouissait colossalement de la mine ébaubie de l'auditoire campagnard venu pour écouter sa fille. Il était en outre extrêmement orgueilleux de ce qu'elle avait été nommée organiste de la petite église de M...

Cependant, à mesure que la fillette avait grandi et que ses goûts de nonchalance, son manque d'activité et d'énergie s'étaient fait jour, son enthousiasme avait diminué et, peu à peu, il avait pris l'habitude de grogner contre les « manières fantasques » de sa fille.

L'oncle Toine, petit, trapu et la peau noire comme un Huron, était un homme absolument illettré, mais c'était un « tête forte », comme disaient ses voisins. Il avait un don prodigieux pour les chiffres. Ainsi, il calculait mentalement, avec une rapidité étonnante, le nombre exact de pieds dans un arbre de telle hauteur et de tel diamètre ; le nombre de tonnes de foin dans une meule de telle ou telle dimension ; le nombre de pieds carrés dans un

morceau de terre, et ainsi de suite. Et pour les sous et les piastres, ou les louis, impossible de le prendre en défaut ! Je m'amusais souvent à lui poser des problèmes de comptabilité, de géométrie et autres, que je prenais des colonnes de chiffres à résoudre. En quelques minutes, après avoir cligné des yeux un instant, il me donnait la réponse exacte. Il était taciturne mais vif et prompt à l'emportement. Une fois qu'il avait dit non, il n'en démordait pas. Honnête, travailleur et économe jusqu'à l'avarice, il avait acquis une certaine richesse et passait pour être l'homme le plus « à l'aise » dans les environs de M..., petit village à quelques milles d'Ottawa où il était venu s'établir, vers l'année 1860, avec sa femme, une paire de bœufs, une charrette, une charrue et quelques autres instruments aratoires, pour commencer la vie à deux sur une cinquantaine d'arpents de terre « en bois d'bout ». Petit à petit, et bien secondé par sa femme, il avait agrandi son bien, et maintenant il aurait pu rester à ne rien faire et jouir tranquillement de la vie si son besoin d'activité continue ne l'en eût empêché.

Il avait un langage particulier et il abrégait toujours ses phrases. Ainsi, au lieu de dire « je ne le veux pas », il disait « eul veux pas ». Il disait aussi « Joseph, son poulain » et « Thomas, sa grange » pour : « le poulain de Joseph » et « la grange de Thomas ». Il avait des jurons extraordinaires, dont les plus usités étaient « créyou », « bagasse », « bout d'vache », « blé d'Inde », « fantasse », etc. Quand il était bien excité, on l'entendait crier, les dents serrées : « Hé ! bagasse de crrréyou d'bout d'vache de fantasse de blé d'Inde !! » Alors ses petits yeux ronds et noirs lançaient des étincelles, et son nez, qui était ordinairement rouge, prenait la teinte verdâtre d'un concombre à moitié mûr. Et tout le monde se faisait petit à la maison, car on le savait rancunier et vindicatif.

Il ne pardonnait jamais, si ce n'est à « Tophie », qui avait un moyen de le prendre et de le faire revenir aux bons sentiments. Quand il la boudait, ma tante Sophie en faisait autant et, pendant des jours et des semaines, elle ne lui adressait la parole sous aucun prétexte ni pour aucune raison.

Je fus témoin une fois d'une de ces scènes de bouderie et de rancune qui fera comprendre au lecteur le caractère étrange de l'oncle Toine et de la manière simple dont usait sa femme pour le mâter.

Un soir qu'il faisait très chaud, ma tante dit à l'oncle Toine, au moment de se mettre à table pour souper :

— 'Coute donc, Toine, va te laver, hein ! tu sens pas bon, tu sens la sueur !

Sans dire un mot, l'oncle Toine sortit de la maison et ne revint pas coucher. Le lendemain il ne parut pas au déjeuner, ni au dîner, ni au souper. Deux jours, trois jours se passèrent sans qu'on le revît à la maison. Il vaquait à ses travaux de la ferme, faisait « son train » comme d'habitude, mais, à l'heure des repas, il s'en allait aux champs et grignotait quelques poignées de blé ou d'avoine à moitié mûrs. Le quatrième soir, il vint rôder autour de la maison après que tout le monde fut couché. Je l'aperçus derrière un petit bouquet d'arbres qui longeait la clôture des bâtiments. Ses yeux brillaient comme deux tisons ardents. Il disparut au bout d'une heure et on ne le revit que le lendemain à midi, dans les champs, au loin.

Ma tante Sophie se gardait bien de donner signe de vie ou d'inquiétude. « Laissez-le faire son boudin, disait-elle, il va finir par en avoir assez ». Elle se tenait à l'écart et ne sortait pas de la maison.

Le sixième soir, l'oncle Toine s'approcha plus près de la maison après notre souper, et ma tante, qui voyait s'approcher le dénouement de la comédie, sortit par une porte opposée à l'endroit où il se tenait, et se rendit, inaperçue de lui, à la grange où elle entra et se cacha.

Après avoir tourné autour de la maison jusqu'à la brunante, l'oncle Toine se décida d'entrer dans la cuisine, où Dine et moi lisions près de la table.

— Qu'all est, elle ?

— Sais pas... elle est partie, répondit Dine, sans cesser de lire.

Alors il devint vert d'inquiétude. Il parcourut les pièces de la maison, la chambre à coucher, le « salon » : il monta au premier étage et visita toutes les chambres, sans succès. Il sortit et se mit à tourner autour de la maison. Après quelques minutes, on l'entendit crier d'une voix basse et enrouée par l'émotion : « Tophie ! Hé, Tophie ! » Longtemps on l'entendit encore aux alentours des bâtiments, sa voix diminuant de force, pour finir par s'éteindre tout à fait dans la nuit. Au bout d'une heure, ma tante Sophie entra avec, sur le visage, un air ironique et triomphal. Mon oncle la suivait, penaud et humilié.

— L'est temps de s'coucher ! fit-il d'un ton qui voulait paraître autoritaire, mais qui n'était qu'une sorte de prière qu'il nous adressait.

Ma tante nous dit le lendemain qu'il l'avait cherchée dans tous les bâtiments avec un fanal allumé, et, qu'enfin, l'ayant trouvée dans un coin de la grange, assise sur un tas de foin, il avait déposé son fanal et avait dit simplement, en ouvrant le col de sa chemise : « Me suis lavé à la source... sens pas mauvais ! Viens-t'en ! » Puis il l'avait prise par le bras pour la faire lever et l'avait suivie humblement à la maison. Son boudin était fini.

Comme il ne savait pas lire, mais qu'il était friand de nouvelles, surtout des nouvelles politiques, Mandine ou moi lui lisions le journal hebdomadaire tous les dimanches soir. Ah, les articles politiques comme il en jouissait !

Il était « rouge » à tout casser, et c'était vraiment plaisir de voir sa joie quand son journal tapait sur le gouvernement « bleu », alors au pouvoir ! Ce qu'il retenait le plus de ces lectures, c'étaient les chiffres des dépenses de l'administration, c'était le chiffre de la dette du pays, la dette nationale !... Tant de millions de piastres pour une population de tant de millions d'habitants, c'était tant de piastres que chaque habitant devait. Par « habitant » il n'entendait naturellement que le paysan, c'est-à-dire lui-même et ses voisins. Ô alors, c'était une kyrielle de ses jurons favoris : « Qué bagasse de bout d'vache de fantasse de voleurs, de canailles que tous ces maudits bleus !... Mais, attendez ! l'bon Dieu arrangera ben ça un d'ces jours ! Laurier finira par mettre c'te crasse-là à la porte, crrréyon ! » Et il allait se coucher en bougonnant, mais heureux au fond de voir que les « papiers » s'occupaient de la chose et faisaient connaître les turpitudes gouvernementales.

II

Ma tante Sophie pouvait se vanter d'être la seule qui pût avoir raison de l'obstination de l'oncle Toine, et ma cousine, Mandine l'avait constaté plusieurs fois, à son grand chagrin.

Depuis une couple d'années Mandine avait un projet en tête. Elle rêvait d'aller passer quelques mois « en ville » pour goûter à la vie des citadins et, incidemment, faire connaître ses grâces personnelles ainsi que ses talents de pianiste, qu'elle croyait immenses, gâtée qu'elle était par les compliments exagérés de ses auditeurs ignorants. On avait des cousins et des cousines à Ottawa, des gens de la « société », des messieurs du gouvernement, du grand monde, quoi. Or depuis longtemps elle caressait l'idée de se rendre à leur invitation plus ou moins empressée, d'aller « se promener » chez eux.

Ma tante encourageait ce projet en sourdine, mais chaque fois qu'il en avait été question devant l'oncle Toine, son verdict avait été net et tranché : « Eu l'veux pas ! »

Larmes, prières, arguments, tout avait été immanquablement futile. La réponse brève mais ferme de l'oncle Toine avait toujours été la même.

Prié d'intercéder, j'avais essayé de convaincre mon oncle des avantages qu'il y aurait pour sa fille d'aller passer quelque temps à la ville. J'avais surtout fait miroiter à ses yeux les chances d'un beau et riche mariage pour elle. Je n'avais pas eu plus de succès, et toujours la même réponse, brève, sans commentaires ni explications : « Eu l'veux pas ! »

Mandine, de son côté, était têtue, et de cette lutte sourde et continue entre elle et son père adoptif résultait un état d'esprit qui tournait à l'antipathie d'un côté et au mépris de l'autre.

Ma tante Sophie restait neutre en apparence, mais au fond elle encourageait sa fille, désireuse qu'elle était de la voir briller un jour dans un grand centre. Cependant elle connaissait trop bien le caractère de son mari pour prendre part à la lutte. Elle se contentait de prier pour qu'un incident

quelconque vînt mettre un terme à une situation qui devenait de plus en plus tendue.

Cet état de choses durait depuis une couple d'années, je l'ai dit, quand survint l'incident, ou l'événement, attendu par ma tante et qui brusqua presque tragiquement la situation.

J'avais un ami de collège, de trois ans plus âgé que moi, qui me témoigna, un jour de congé, le désir de venir passer les vacances avec moi à la campagne. Jules Langlois était un excellent garçon, au physique comme au moral. Pas brillant comme intelligence mais travailleur et studieux. Deux ans auparavant, il avait été reçu bachelier ès-lettres. Après avoir quitté l'Université, il s'était laissé glisser dans la grande vie du monde, ainsi que nous, collégiens, appelions l'existence hors de l'enceinte de notre collège. Après avoir flâné et hésité pendant plusieurs mois, il avait fini par accepter un modeste emploi dans le service civil. Il était devenu un fonctionnaire du gouvernement. Il était entré simple copiste et menaçait de rester là. Il ne touchait pas un gros salaire, mais ses goûts étaient modestes, et il était parfaitement content et heureux de son sort, n'étant pas du tout ambitieux. C'était le type accompli du rond-de-cuir, de ces machines à copier qui se mettent à l'œuvre aussi tard que possible le matin, qui font le moins de travail qu'ils peuvent durant la journée, et qui attendent l'heure de la sortie avec une impatience digne d'un meilleur objet.

Je le rencontrais souvent au cercle littéraire dont nous étions membres tous deux, et j'aimais assez ce bon garçon, tranquille et sans prétentions, qui se montrait d'une obligeance à toute épreuve à l'occasion.

En m'entendant souvent parler de mes vacances à la campagne, il s'était pris du désir d'y aller et me pressait souvent de la laisser m'accompagner et demeurer avec moi chez mes parents. Je finis par consentir, à condition que ma tante et mon oncle Toine voulussent l'accepter. J'écrivis donc un jour à ma tante, quelque temps avant mon départ annuel pour M..., lui demandant la permission de lui amener un pensionnaire pour l'été, et celle-ci, alléchée par la perspective d'un bon prix pour la nourriture et le logis, consentit volontiers à accepter mon ami, avec l'assentiment de l'oncle Toine, bien entendu.

Jules et moi arrivâmes, un beau samedi soir d'un fin de juin, à la petite gare de M... où mon oncle nous attendait avec cheval et voiture. En une heure nous étions arrivés à la maison, où Jules et moi devions occuper la même chambre et le même lit.

Mon ami fut très agréablement impressionné de l'accueil cérémonieux, quoique cordial, que l'oncle et la tante Toine lui firent. Pensez donc, un monsieur du Gouvernement !...

Ma cousine s'était mise sur son trente-six, et j'avoue que je la trouvais plus charmante et plus gracieuse que l'année précédente. Elle aussi accueillit mon ami avec cérémonie, mais elle mit, dans son accueil, une certaine délicatesse, une certaine grâce, qui eut un effet prodigieux sur celui-ci, et il en restait tout gauche devant elle. Il ne s'attendait certainement pas à rencontrer, chez des « habitants », une aussi charmante et parfaite demoiselle que celle-là.

À table, la conversation fut plutôt languissante, Mandine fut la seule qui parût intéresser le nouvel arrivé. Mon oncle guettait en dessous, sournoisement, tous les mouvements de Jules, et pesait chacune des paroles qui s'échappaient des lèvres de ce dernier. Il l'étudiait à fond. Cependant, il ne paraissait pas satisfait du résultat de son examen. Il voulut pousser lui-même un interrogatoire qui le mettrait plus à l'aise. Brusquement, il s'adressa à Jules :

— Travaillez dans l'gouvernement, vous ? dit-il en arrêtant de manger, le couteau et la fourchette en l'air.

— Oui, monsieur, répondit Jules poliment.

— D'puis longtemps ?

— Depuis trois ans seulement.

— Hum !... Gagnez-vous gros ?

— Je touche six cents piastres par année.

— Est beau, ça ! dit mon oncle, en faisant un rapide calcul mental. Travaillez fort ?...

— Heu !... assez, répondit mon ami, surpris de ces questions un peu personnelles et indiscretes.

Voulant faire cesser l'embarras de mon ami, je lui lançai un clin d'œil, et je pris la parole.

— Il dit qu'il travaille assez, mon oncle, dis-je en me tournant vers ce dernier. Vous savez ce que cela signifie ? Les employés du gouvernement ne travaillent pas fort. Ça, c'est connu de tout le monde, parce que, vous savez, si un employé se montre trop zélé, s'il travaille plus vite et plus fort que les autres, ses chefs, le mettent à la porte. Il faut faire durer l'ouvrage au gouvernement. Il n'y a que les incompetents, les paresseux, qui ont une chance de garder leur position dans les bureaux.

En entendant ceci, mon oncle ouvrit une grande bouche et de grands yeux.

— Est vrai, ça ? dit-il en regardant Jules.

— Hé !... oui... oui... c'est pas mal comme ça, fit mon ami en baissant la tête dans son assiette et en souriant à la dérobee.

— Crrréyon d'bagasse !... dit mon oncle, en renversant sa tasse de thé dans son excitation, ces gouvernements... est tout d'la crasse !...

Puis il cessa de manger : il n'avait plus faim.

Tout le monde eut bientôt fini, d'ailleurs, et l'on passa au salon, c'est-à-dire, Mandine, Jules et moi.

Naturellement nous nous mîmes à faire de la musique. Jules avait une jolie voix et s'en servait avec assez de goût. Ma cousine l'accompagna au piano avec talent et intelligence, et je m'aperçus bientôt que je ne comptais pas pour grand'chose avec les deux musiciens. Mandine, sans se faire prier comme c'est l'habitude, sinon la tradition, parmi les amateurs de piano, joua plusieurs pièces de son répertoire d'une manière particulièrement brillante. Le fait est qu'elle se surpassa ce soir-là.

Si Jules était frappé du talent et des grâces de ma cousine, je vis clairement que celle-ci était « épatée » de la belle voix et des manières distinguées de mon ami.

Bref, la soirée fut un charmant duo où les compliments, les félicitations, tenaient la plus grande part, et l'on se sépara avec regrets.

Quand je dis « l'on », c'est une manière de parler, car le rôle presque muet que j'avais tenu durant toute la soirée m'avait assez embêté, et je

n'étais pas fâché, pour ma part, de voir se terminer le charmant « duo » en question.

III

Les jours qui suivirent l'arrivée de Jules à M... furent pleins de jolis et touchants incidents qui, enchaînés et mis en gerbe, formèrent un charmant bouquet de tendresse d'une part, de gentillesse de l'autre : une idylle, quoi !

Mandine était devenue joyeuse, vive et gaie comme un pinson, tandis que mon ami Jules négligeait les parties de pêche, les marches dans les bois à l'aventure, dont il s'était tant promis de jouir quand nous étions en ville. Les deux jeunes gens ne se quittaient plus et il devint évident qu'un amour sérieux s'était déclaré entre eux.

Ma tante avait tout l'ouvrage de la maison sur le dos. Cependant elle ne disait rien et trimait fort, heureuse et flattée des attentions que Jules portait à son idole.

L'oncle Toine, toujours taciturne, ne disait mot non plus, mais il guettait tout ce qui se passait avec des yeux sournois et méfiants. S'il était content de la présence de mon ami à la maison, il n'en laissait rien paraître.

Il s'ouvrit à moi cependant, un jour que j'étais aux champs avec lui.

— Heu !... c'qui fait c'garçon au gouvernement ? demanda-t-il soudain.

— Comme beaucoup d'autres, répondis-je en souriant, il écrit... il fait un travail de routine.

— Va garder sa place longtemps, j'crois. Doit pas s'éreinter à l'ouvrage, c'pas ?... Y gagne six cents piastres par année. Fait cinquante piastres par mois, une piastre soixante-six par jour !... Hum... Met-y quéqu'chose de côté ?

— Je ne sais pas, mais c'est très possible...

— Oui, oui, c'est comme tous ces becs-fins de la « Chambre », ça s'met tout sus l'dos et ça crève de faim ! Ça veut péter... trop haut !

Je vis bien qu'il était au courant du petit roman qui se déroulait dans sa maison, et qu'il n'en était pas trop ravi.

Ma tante, au contraire, était aux anges de voir sa Dine admirée de Jules et concluait à un dénouement tout beau, tout rose.

Jules était sérieusement épris et il n'avait pas tardé à me faire part de son amour pour ma cousine, sans cependant me faire de confidences quant à ses projets pour l'avenir. Je le savais assez honnête garçon pour n'avoir aucun doute sur la loyauté de ses intentions et j'étais loin de croire que le petit roman, à peine ébauché, ne pût être jamais autre chose qu'un incident passager, une amourette d'enfants, une petite fièvre d'été que l'automne aurait vite calmé et guérie.

Cependant la nouvelle d'une maladie grave de mon père me rappela soudain à Ottawa, et comme Jules avait encore à jouir de plus d'un mois de vacances, je partis seul de M... et revins à la maison paternelle pour assister aux derniers moments de mon père, qui fut enterré deux jours plus tard. En ma qualité d'aîné, j'eus à m'occuper des affaires de la famille, voir à toucher les assurances et autres détails, et presque un mois s'écoula avant que je pus songer à retourner chez mon oncle Toine, pour leur faire mes adieux et rapporter mon mince bagage.

IV

Quand j'arrivai à la maison de l'oncle Toine je constatai un grand changement chez ceux et celles qu'elle abritait. Je pressentis, dès la première heure, que quelque chose de grave s'était passé ou allait se passer. L'oncle Toine était plus taciturne, plus « boudeux » qu'à l'ordinaire. Ses yeux, jamais bien doux, étaient devenus tout à fait méchants et brillaient d'un feu inusité : on aurait dit deux charbons ardents sertis de coton ou de flanelle écarlate. Ma tante, aussi, avait les yeux rouges, mais c'était évidemment d'avoir pleuré. Pour une fois elle était silencieuse et ne bougonnait pas. Il fallait qu'elle fût terriblement bouleversée, car j'ai oublié de dire au lecteur que ma tante, bonne, travailleuse, patiente et propre comme un sou, avait un défaut, une manie... mais une manie terrible ! Elle aimait à bougonner, à « chicaner », quand quelque chose n'allait pas à son goût dans la maison. C'était dans la maison surtout que s'exerçait sa passion pour la « chicane ». Mais c'était surtout sa manière, sa façon de bougonner, qui rendait cette manie désagréable et ennuyeuse, oh, mais ennuyeuse !

Jamais elle n'élevait la voix, jamais son ton n'était plus haut que celui ordinairement employé pour psalmodier un « de profundis » ou réciter un rosaire la veille de la Toussaint. Jamais elle ne criait ni ne s'excitait. Mais elle commençait à bougonner dès le saut du lit, le matin, et continuait, sans s'arrêter un instant, toute la grande journée, lentement, posément, d'une voix égale, monotone, ennuyeuse comme la pluie en automne, et comme ça jusqu'à l'heure du coucher. Elle bougonnait en travaillant, en mangeant et en se reposant. Elle bougonnait seule ou devant un auditoire. Elle bougonnait dans la cuisine, dans sa chambre à coucher, en haut, en bas, dehors, aux champs, dans la grange, partout et toujours. Elle ne s'arrêtait que pour dire sa prière du soir, — dix minutes — et reprenait sa thèse jusqu'au moment où, glissée entre ses draps de flanelle, le sommeil venait lui fermer la bouche en même temps que les yeux.

Ces jours-là, qui, heureusement, ne se présentaient pas souvent, mon oncle s'en allait aux champs, hiver ou été, et ne rentrait que pour ses repas. Mandine s'enfermait dans sa chambre, et moi, si j'étais là, je partais pour le village. Je crois que je serais devenu fou à entendre toute une journée cette voix monotone larmoyer sourdement une plainte ininterrompue, comme un rouet qui ronronnerait, ronronnerait... éternellement !

Or, si elle était silencieuse en cette occasion, il fallait que les causes de son calme fussent quelque chose hors du commun, de l'ordinaire.

Mandine aussi était silencieuse, gênée, et mon ami Jules, en me serrant la main, me lança un regard plein de tristesse et de chagrin.

Après le souper, qui fut long et triste comme un repas d'enterrement, je dis à mon oncle que je comptais repartir le lendemain. Puis je montai à ma chambre afin de préparer ma valise.

Jules me suivit de près, et, assis sur notre lit, la tête basse, l'air triste et morne, il me fit le récit suivant, accompagné de fréquents et profonds soupirs : « Après ton départ », dit-il, « je me serais bien ennuyé si ce n'eût été de M^{lle} Mandine. Tu sais que je l'aimais lorsque tu étais ici ? eh bien, durant ton absence mon amour a doublé, triplé, quintuplé. Nous sommes maintenant engagés, et c'est pour la vie. Mandine veut qu'on se marie immédiatement. Malheureusement son père s'oppose à notre mariage de toutes ses forces. Même il m'a signifié d'avoir à quitter la maison et de n'y jamais revenir. La mère désire notre mariage et fait tout son possible pour changer la décision de son mari. Peines inutiles — il est comme un roc...

Il faut que je retourne au bureau, continua-t-il, et je suis désespéré à l'idée de laisser ma fiancée ici avec ce père qui lui rend la vie absolument impossible. Mandine lui tient tête et, tous les jours, ce sont des scènes, des discussions à n'en plus finir. Je ne sais quelle idée le père s'est faite des employés du gouvernement, mais il ne veut pas, pour Dieu ou pour diable, voir sa fille mariée à un de ces « bagasse de créyon de fantasse de crève-faim ! » Peux-tu m'aider à sortir de ce pétrin ? »

Je fus très étonné d'apprendre que les choses avaient pris une tournure si sérieuse et je ne pouvais m'habituer à l'idée que ma cousine et Jules fussent réellement fiancés

— Voyons, mon cher ami, lui dis-je en souriant, cela n'est pas sérieux. Il y a deux mois à peine que vous vous connaissez, et vous voilà déjà fiancés ! Mais, mon pauvre ami, c'est de l'enfantillage, et vous n'avez pas réfléchi sérieusement à ce que vous vous proposez de faire. Mandine est une enfant de dix-neuf ans, et toi tu en as vingt-trois... deux enfants !... Tu es sans fortune, avec un salaire qui suffit tout juste à ta propre existence, à tes propres besoins. Comment ferez-vous pour vivre deux à la ville où tout coûte cher ? Cela ne se peut pas, voyons !...

Nous discutâmes la question pendant toute la soirée sans que je pusse arriver à convaincre Jules de la folie de sa conduite et de la décision qu'il avait prise. Non seulement il refusait de libérer ma cousine, mais il voulait trancher la situation immédiatement. Il ne voulait pas laisser sa fiancée seule, si malheureuse, si maltraitée, disait-il, dans une famille qui, après tout, n'était pas la sienne.

Devant cet entêtement, je décidai de rester une journée de plus chez mon oncle pour essayer de débrouiller l'imbroglio dont, somme toute, j'étais la cause, puisque j'avais introduit Jules dans la famille.

Le lendemain nous tîmes conseil, ma tante, Mandine, Jules et moi, pendant l'absence de l'oncle Toine aux champs.

Après de longs arguments pour et contre, nous nous arrêtâmes au plan suivant. Jules partirait le lendemain avec moi. Mandine ferait mine de se résigner aux désirs de son père. Naturellement on s'écrit tous les jours, bien longuement et... bien tendrement. Jules reviendrait « aux fêtes », alors que l'oncle Toine, fier d'avoir gagné son point, comme toujours ; attendri et gagné par la joie générale répandue dans toutes les familles canadiennes en cette heureuse époque de Noël et du Jour de l'an ; mis de bonne humeur par un beau cadeau de Jules — une paire de gants fourrés et un beau « casque » en « chien de mer » — il serait sans doute plus accessible à la plaidoirie des jeunes amoureux.

De mon côté, je devais écrire à l'oncle et à la tante des lettres pleines de bonnes et belles choses à l'égard de Jules. Enfin, tout un plan de campagne bien arrêté et bien posé.

Tout se passa comme on l'avait prévu. Les adieux de ma cousine et de Jules furent froids et corrects en apparence, et l'oncle Toine, évidemment

rassuré et content, nous mena dans sa voiture, Jules et moi, à la petite gare, où nous prîmes le train du matin pour Ottawa.

V

L'automne se passa sans qu'aucun événement extraordinaire vint troubler la vie tranquille que je menais depuis la mort de mon père. Je travaillais ferme à l'Université et tout allait bien.

Je voyais mon ami Jules assez souvent et, naturellement, il ne me parlait que de sa fiancée et de son prochain mariage.

De mon côté j'écrivais régulièrement à ma tante Bougie, et je ne ménageais pas les louanges, d'ailleurs bien méritées, à l'adresse de Jules.

Les nouvelles que nous recevions de la maison étaient bonnes, mais aucun changement n'était annoncé dans la décision de l'oncle Toine. On ne parlait, à la maison, ni de Jules ni du mariage, toujours dans la crainte des colères du bonhomme. On avait hâte cependant de voir arriver « les fêtes », l'époque où devait se dérouler le dénouement attendu.

Une chose cependant m'intriguait quant à la réussite du projet. L'oncle Toine n'avait pas été averti de la visite de Jules, et je craignais que l'arrivée subite de ce dernier à la maison ne fût mal vue de mon oncle. J'avais conseillé à ma tante et à ma cousine de le prévenir d'avance, mais on n'osait pas le faire, comptant sur la surprise, la joie des cadeaux, qui sait, pour amollir le cœur du vieillard.

Mes craintes étaient fondées, hélas.

Jules revint à Ottawa deux jours après son départ pour M..., la figure longue comme un jour maigre, il avait été assez bien reçu d'abord, ainsi que ses cadeaux. Le casque en « chien de mer » surtout avait causé tout un émoi : il n'y en avait pas un autre dans le village de semblable ! Tous les voisins et amis avaient des « casques » en loutre, en vison, voire en loup marin, mais pas un en avait en « chien de mer » ! Aussi, bagasse de créyon ! l'oncle était fier de son cadeau, qui ne serait porté que dans les grandes circonstances, le dimanche et les jours de fêtes !

Cependant, dès que Jules avait parlé de mariage, mon oncle était entré dans une colère rouge : « Ah, c'était pour ça, les cadeaux, bagasse de

fantasse de bout d'vache !... On va voir ça !... Eu'l'ai dit eun fois — eu l'veux pas !... créyon d'blé d'Inde !... eu l'veux pas !... »

Prières, larmes, supplications, tout avait été inutile, et Jules avait été obligé d'aller coucher au petit hôtel de l'endroit.

Le lendemain il avait eu une entrevue avec Mandine chez une voisine de celle-ci, et elle avait décidé de venir le rejoindre à Ottawa et de se marier sans plus de retard ni d'hésitation.

Je fis remarquer à mon ami que c'était là une décision bien grave et que l'oncle Toine ne leur pardonnerait probablement jamais cette désobéissance.

Rien n'y fit : le sort en était jeté !

Jules loua un petit appartement en ville, le meubla avec un goût dispendieux, ce qui le plongeait un peu plus dans les dettes. Car mon ami, comme la plupart des employés du gouvernement, n'avait pas d'économies. Comme ses confrères de bureau, il dépensait d'avance son salaire du mois et restait endetté fatalement toute l'année.

Mandine arriva quelques jours après, et le mariage fut célébré le lendemain, sans tambours ni trompettes. Je servis de père et Alexina Dubois, une cousine obligeante de Mandine, fut « demoiselle d'honneur ». Il n'y eut ni déjeuner ni voyage de noces, et hormis un modeste cadeau que je fis à la mariée, rien n'indiqua que venait de se consommer pour les deux jeunes gens un acte solennel et irrévocable, qui devait influencer tristement sur leur vie future.

VI

La famille Dubois, alliée à ma tante Bougie, et que je connaissais bien en ma qualité de cousin au quinzième ou seizième degré, était composée du père, de la mère et de quatre grandes filles dont l'aînée, Malvina, dépassait la trentaine et la plus jeune, Alexina, était mûre pour le mariage et le désirait aussi ardemment que ses autres sœurs, Albina et Mélina. Ce qui veut dire qu'elles étaient toutes à l'âge où les demoiselles entrevoient la possibilité, non... la probabilité de coiffer sainte Catherine !

J'ouvre ici une parenthèse pour déplorer cette drôle de manie, ce mauvais goût, qu'ont nos mères canadiennes-françaises de nos jours d'affubler leurs filles de noms baroques se terminant en « a », comme Rosalba, Alexina, Lumina, Étérina, Rubesca, et combien d'autres, au lieu de leur donner des bons noms bien français et à la consonance douce et agréable, comme Rose ou Rosette, Marie ou Mariette, Antonine ou Antoinette, ou simplement encore, des noms comme en portaient nos bonnes grand'mères : Françoise, Henriette, Jeanne, Catherine, des bons noms illustrés par les grandes femmes de la France et du Canada. Nos mères modernes se plaisent à trouver pour leur progéniture des noms étranges, baroques et mal sonnants qui, pour la plupart, ne rappellent rien et ne disent rien ni au cœur ni à l'oreille.

Ceci me remet en mémoire un incident assez comique dont je fus témoin il y a quelques années, un jour que je passais dans une certaine rue de Hull, la ville voisine de la capitale. Arrivé au coin de cette rue, je m'arrêtai pour attendre le tramway. Tout à coup, d'une porte voisine sort en courant une fillette d'une douzaine d'années. La mère sort aussi et se met à crier de toutes ses forces : « Arsenica !... Arsenica !... veux-tu v'nir icitte !... » La fillette courait toujours. La mère s'était arrêtée près de moi. « Elle ne vous écoute pas beaucoup », lui dis-je en souriant. « Ah ! parlez m'en pas !... c'est ann' p'tite poéson ! »

Le père Dubois, bon garçon, pas très intelligent ni très instruit, était aussi un employé civil, un rond-de-cuir, avec un traitement qui suffisait, pour me

servir d'une expression populaire, juste pour tenir du pain sur la planche. Ses goûts personnels étaient simples et modestes. La journée au bureau à faire de la copie, une discussion politique avec un copain ou deux, en revenant à la maison le soir, la lecture soignée et méticuleuse de son journal jusqu'à l'heure du coucher, la basse messe le dimanche matin, et un bon somme le restant de la journée, telle était l'existence simple et tranquille du père Dubois.

Mais sa femme et ses filles étaient bien différentes, et dans leurs goûts et dans leurs caractères. La mère, fille de cultivateurs du Saguenay, échouée dans la ville, avait, au contact de ses amies et connaissances plus huppées qu'elle, acquis des goûts, des habitudes, des prétentions, bien au-dessus de ses moyens et de sa naissance. À force d'envier ses amies et ses voisines, pour les avantages sociaux que ces dernières avaient sur elle, elle en était arrivée à ce suprême degré de « snobisme » écœurant, où, voulant singer les « hauts placés », elle coupait son nom plébéen de Dubois en deux parties et l'écrivait « Méлина Du Bois ».

D'ailleurs, en cela elle ne faisait qu'imiter un grand nombre de familles de la capitale, telles les Lalonde, les Leblanc, les Lecourt, les Labelle, les Dufour, les Dumoulin, les Dumont et autres, dont les fils et les filles signaient volontiers Mademoiselle La Lande, Mademoiselle Le Court, Mademoiselle La Belle, Mademoiselle Du Four, et ainsi de suite. Cela ne voulait rien dire en soi, mais cela ne coûtait pas cher et ces pauvres arrivistes croyaient acquérir un certain prestige qui les distinguait du commun des braves gens qui les entouraient et qui se contentaient tout simplement de faire honneur à leurs affaires, payer leurs dettes, et pour qui le titre d'honnêtes gens était amplement suffisant.

Madame Dubois rêvait pour ses filles — qui l'approuvaient en tous points — des mariages riches et distingués. Distingué, cela voulait dire un mariage avec quelqu'un de la « société ». Or pour elle, et pour beaucoup de ses amies, la « société » c'était ce qu'on appelait « l'aristocratie » de la capitale, c'est-à-dire, cette classe de gens qui était au service du gouvernement, de ces fonctionnaires civils qu'on nommait alors, à tort et à travers, « des écrivains ».

Tout individu qui n'appartenait pas à cette catégorie d'employés civils, tels les marchands, les gens de métier, les négociants, hommes d'affaires,

voire les avocats, les médecins et autres, étaient pour cette bonne madame Dubois une classe absolument inférieure et méprisable. Ils ne comptaient pas dans la « société », et elle aurait cru ses filles déshonorées par un mariage avec un épicier, un ouvrier, un mécanicien. Non, ces gens-là n'étaient pas de la « société »... et... ils n'allaient pas chez le Gouverneur ! ...

Oh ! aller chez le Gouverneur ! ...

Sans connaître absolument la portée ou la valeur du fait, pour Madame Dubois et ses filles, être reçues à « Rideau Hall », c'était le comble, l'apogée, le **nec plus ultra** de la gloire et du bonheur. C'était leur rêve, le but de toutes leurs ambitions.

Le père Dubois, malgré les prières de sa famille, n'avait jamais voulu se plier aux exigences d'une présentation à la résidence vice-royale, et il en résultait que ces dames ne recevaient pas d'invitation au bal annuel ou aux réceptions donnés en cette demeure exclusive. Leurs noms n'avaient jamais paru dans les journaux qui publiaient la liste alphabétique des personnes invitées à telle réception, à tel « skating » du Gouverneur durant l'hiver, et, naturellement, la rancœur de l'épouse et des filles était forte contre le pauvre homme. M. Dubois surtout à l'approche de ces fêtes annuelles auxquelles tout ce qui se considérait de la « société » dans la capitale se faisait un devoir, un culte, d'assister et qui, pour cela, se soumettait à toutes sortes de petites bassesses, voire de privations. Les dames Dubois croyaient fermement que dès qu'elles auraient réussi à aller chez le Gouverneur, elles seraient quotées parmi l'aristocratie, parmi la haute société !

Elles seraient considérées comme « quelqu'un », et les invitations subséquentes aux soirées, aux « five o'clock » des familles huppées ne manqueraient plus jamais.

Ce désir inassouvi chez les dames Dubois était d'ailleurs commun à un grand nombre de familles de la capitale. Les dames et les demoiselles qui n'avaient pas réussi à pénétrer dans ce sanctuaire de l'aristocratie canadienne, subissaient un petit martyre chaque fois qu'une fête, une démonstration publique, réunissait l'aristocratie d'Ottawa. Elles entendaient alors, le cœur plein d'amertume et d'envie, les piquantes conversations, finement nuancées et significatives de leurs amies plus favorisées du sort,

elles écoutaient les petits dialogues suivants : « Ah ! ma chère, que je me suis amusée la semaine dernière au bal du Gouverneur !... » « Et moi donc, ma chère !... Quelle belle toilette avait la duchesse, as-tu remarqué ? » « Et as-tu remarqué la chic toilette de Madame X., la femme du Ministre, et de ses filles ?... » « N'est-ce pas ? Et les charmantes toilettes des dames du Colonel Z., et du Major Y. ! !... » « Oh ! que c'était chic !... » « Tu sais, j'ai dansé avec l'aide-de camp du Gouverneur. » « Moi, j'ai valsé avec le Secrétaire !... quel beau garçon »... Et les heureuses mortelles, en se racontant leurs impressions, parlaient sur un ton de voix beaucoup plus élevé que ne le voulait la bienséance ou la nécessité, de manière à ce qu'on les entendît de partout.

Quelle humiliation, quelles souffrances, quand les bonnes amies des dames Dubois leur demandaient — ce qui arrivait à chaque saison — « Vous n'étiez pas au bal du Gouverneur avant-hier ? » « Vous avez manqué la plus belle fête de la saison !.. ».

Quoi répondre à ces questions intentionnellement impertinentes, quoi répliquer à ces insinuations blessantes, lancées avec un sourire sucré et sur un ton moqueur ?

Alors, la rancune des dames Dubois contre le père était violente et, de retour à la maison, il ne restait à ce dernier qu'à monter à son petit fumoir et s'y enfermer à double tour pour échapper aux récriminations, aux reproches, voire aux injures qui lui étaient adressées par sa femme et ses enfants. « S'il pouvait se décider à sortir de son trou ! S'il essayait de faire comme son ami et confrère, Joseph Legrand : faire sa visite officielle du jour de l'an chez le Gouverneur ! S'il essayait un peu de changer, d'améliorer sa position au bureau ! S'il demandait à être promu sous-chef après trente années de service ! ! S'il voulait tenter de s'attirer les bonnes grâces du Sous-Ministre ! Enfin s'il se remuait un peu pour sortir de l'ombre, s'il ne lésinait pas tant pour leurs toilettes !... lui et les siens auraient une chance dans le monde, dans la société !... »

Ces reproches fatiguaient et irritaient le père Dubois. Cependant, il n'était pas dans son tempérament de faire la courbette devant les haut-placés. Il disait volontiers à sa femme : « Écoute, Méлина, il y a assez de toi et de tes filles pour faire tout le travail voulu pour arriver dans la haute société. Ce que vous n'êtes pas capable de faire à vous cinq, je ne puis pas

le faire non plus. Laisse-moi tranquille, il y en a assez à part de moi à Ottawa qui essaient de péter plus haut que... la nature ne le permet !... »

Quand sa femme établissait des comparaisons entre eux et leurs amis, entre leur rang à eux, les Dubois, et celui plus élevé qu'occupaient dans la société les familles Lecourt, Lalonde, Deschêne et autres, il répondait : « Hé ! tous ces crève-faims sont dans les dettes par dessus la tête. Ils se serrent le ventre pour s'en mettre plus sur le dos ! J'ai assez de misères à vous entretenir comme je le fais sans aller me fourrer dans les dettes chez tous les marchands de la ville pour vous permettre de vous « déshabiller » plus que vous ne l'êtes déjà — déshabillées — en soirée ! » Et il finissait par un argument irrésistible à l'adresse de sa femme : « Toi, Mélina, tu n'en avais pas aussi long en bas des jambes quand tu courrais les côtes du Saguenay, mais tu en avais plus épais sur les épaules !... » Ceci mettait fin à la discussion et le calme régnait jusqu'à la saison suivante des fêtes et des réceptions, un calme plein d'aigreur et de mécontentement où le sourire s'épanouissait librement devant le monde, mais se changeait en grimace au sein de la famille : un sourire pour la galerie.

VII

Mandine, comme on le pense bien, fut très heureuse d'entrer dans l'intimité de la famille Dubois et de pouvoir, par son entremise, faire la connaissance de nombreux amis. C'était, pour elle, arriver de plein pied dans une vie qu'elle avait rêvée depuis son enfance, aux jours où, petite campagnarde, elle trouvait sa vie triste et ennuyeuse.

Jules dut s'endetter encore un peu plus pour fournir les toilettes nouvelles qu'exigeaient les sorties et visites de sa femme. Les pauvres petites robes que celle-ci avait apportées de la campagne ne pouvaient pas être tolérées parmi « le monde ».

Alors pour lui, comme pour bien d'autres gens de bureau de la capitale, commença cette vie de luttes, d'intrigues financières, de privations personnelles, de tirage de ficelles pour arriver à joindre les deux bouts à la fin de chaque mois. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres de ses confrères, commença ce système ruineux du « compte ouvert » chez l'épicier, le boucher, le marchand de nouveautés, où il payait plus cher que s'il avait acheté argent comptant. Alors il connut l'arrivée régulière des notes de fournisseurs à la fin du mois, demandant un règlement, s. v. p. Il sut alors ce que c'était que d'essayer d'établir un bilan avec un chèque de cinquante dollars et des comptes pour soixante-quinze. Il connut l'humiliation d'avoir à aller chez l'épicier ou chez la couturière porter un petit à-compte avec promesse de « régler tout le mois suivant », la petite balance laissée en souffrance devant s'accumuler et augmenter de mois en mois jusqu'à ce que, un bon jour, Monsieur Lafarine ou Madame Desciseaux lui disent : « On ne peut plus vous avancer... » Il se familiarisa aussi, comme bien d'autres encore de ses confrères, avec le bureau de « prêteur à la petite semaine. » où, pour un léger prêt qui lui permettrait une dépense imprévue, il paierait un taux de deux cents ou deux cent cinquante pour cent par année. Il s'engagea enfin dans une voie où il aurait à lutter, travailler, économiser, se priver et pâtir toute sa vie, sans que la moindre planche de salut, la moindre espérance lui apparussent en perspective.

Malheureusement, les aspirations et les goûts dispendieux de son épouse n'étaient pas de nature à lui porter aide. Au contraire, Mandine n'était jamais satisfaite et ne cessait de demander encore de l'argent pour ses toilettes. Elle voulait briller dans le monde, faire valoir ses talents de musicienne. Pour cela, il fallait sortir, faire des visites, aller en soirée, prendre part aux réceptions, enfin se glisser dans la société, la haute société.

Jules, sur les instances de Mandine et celles des dames Dubois, avait fini par louer une maison dans cette partie de la capitale nommée « La Côte de Sable ».

« La Côte de Sable » était alors le quartier ultra-chic et aristocratique de la ville — une sorte de Faubourg Saint-Germain d'Ottawa, où résidaient presque exclusivement les familles huppées, sinon riches, des fonctionnaires publics. C'était là surtout où se trouvait le premier échelon, la première marche de la montée vers le sommet du rang social.

C'était donc, pour Mandine, un grand pas de fait vers le but auquel son ambition et son orgueil aspiraient si fortement. Au contact journalier des résidents de ce quartier chic, elle espérait, non seulement se former aux bonnes manières des gens « bien », mais aussi se procurer d'utiles accointances

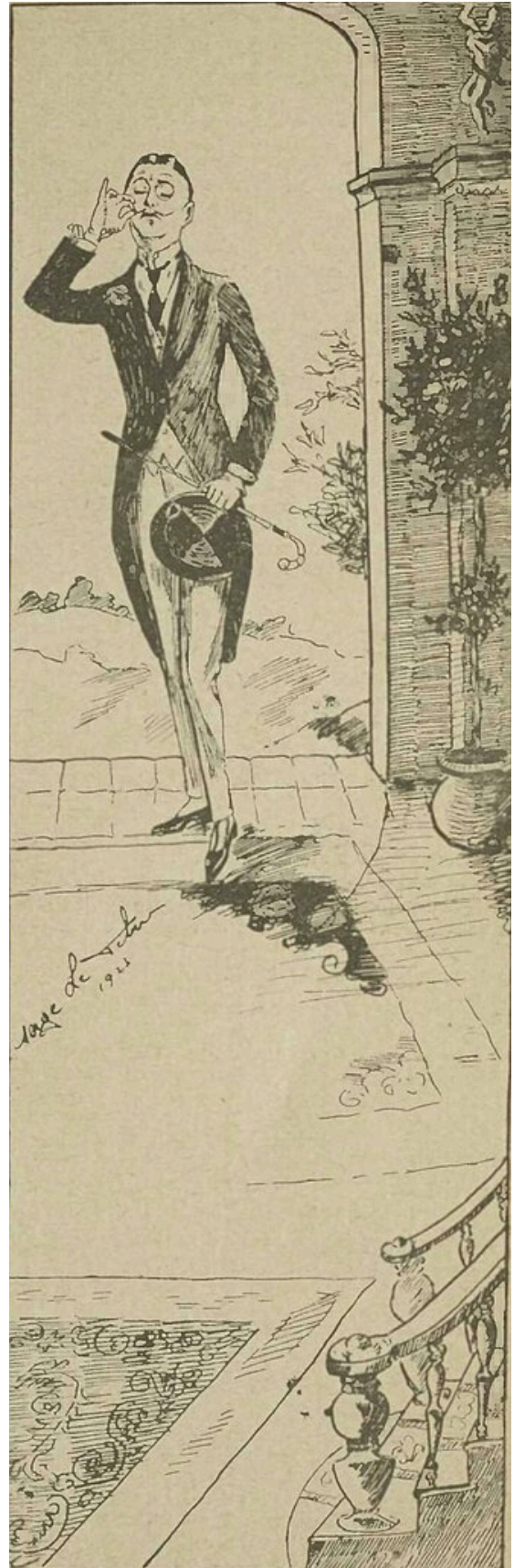
qui pourraient l'aider à devenir elle-même une femme de société.

Elle ne pouvait pas beaucoup compter sur la position de son mari pour arriver à ce résultat. Il était toujours un simple clerc de bureau, et son modeste traitement demeurait stationnaire.

Les réels talents de musicienne dont Mandine se targuait — avec raison — lui valurent quelques succès dans les petits salons du voisinage, et quoique son répertoire de pianiste fût un peu démodé et désuet, son habileté d'accompagnatrice et de lectrice à première vue la rendit relativement populaire... Elle prit part à plusieurs soirées musicales, données pour des fins charitables, et elle fut remarquée tant pour son jeu brillant que pour son joli minois et sa bonne tenue.

À l'époque dont je parle, Sir Wilfrid Laurier était chef de l'opposition à la Chambre des Communes, et Lady Laurier donnait de temps à autres des réceptions semi-officielles où la bonne société canadienne des deux langues se donnait rendez-vous. Ces réceptions avaient lieu dans les salons des grands hôtels de la capitale.

On y rencontrait des politiciens des deux sexes, des employés du Gouvernement, des journalistes et des artistes. Lady Laurier aimait les arts, surtout la musique et, musicienne elle-même, elle s'entourait volontiers de



jeunes musiciens et musiciennes compatriotes chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Il advint donc qu'un jour Jules et Mandine reçurent une invitation pour un de ces événements du grand monde : ils étaient invités à une soirée chez Lady Laurier !

VIII

Les préparatifs de Mandine pour la réception furent toute une affaire. Dès que l'invitation lui fut parvenue elle n'eut rien de plus pressé que de courir chez ses cousines Dubois, leur faire part de sa bonne fortune et de son grand bonheur. La mère Dubois, et sa fille aînée, Malvina, avaient aussi reçu une invitation à cette soirée de gala, et ce fut naturellement une occasion de félicitations mutuelles.

Puis on se mit à discuter les toilettes requises pour l'événement. Les dames Dubois étaient assez bien pourvues sous le rapport de robes, et même on offrit à Mandine de lui prêter une jolie toilette, un tant soit peu fanée, qu'Alexina, qui était de la même taille qu'elle, n'avait portée qu'une ou deux fois l'année précédente.

Mandine, cependant, refusa cette petite aménité qui avait un certain cachet de charité intéressée... Ma cousine crut discerner un commencement de jalousie dans cette apparente générosité : on trouvait peut-être qu'elle allait trop vite de l'avant et que, pour une campagnarde nouvellement déballée, elle aurait dû rester un peu plus dans l'ombre, ne pas tant mettre en évidence ses talents et ses charmes personnels, charmes qui menaçaient de nuire peut-être aux chances de succès sociaux et matrimoniaux des demoiselles Dubois !

Mandine voulut avoir une toilette brillante et unique en son genre afin de faire, dans le « grrrand monde » une entrée qui serait un triomphe pour elle et une garantie pour son avenir social.

Cependant on discuta minutieusement les accessoires des toilettes, tels que souliers, gants, bijoux, coiffure et le reste.

— J'aurai ma robe, dit Mandine, mais je ne sais trop comment faire pour les gants, souliers et autres petites nécessités qui complèteront ma toilette. Jules ne veut pas payer autre chose que la robe, qui va coûter cinquante piastres, et il me faudrait bien encore dix ou douze piastres pour autres petites choses, des bas, des gants, un éventail et le reste.

— Ça, c'est facile, ma chère, dit Malvina. Fais comme nous : va chez le marchand de nouveautés et prend deux ou trois paires de gants à l'essai (elle disait : « en approbation »). Tu en porteras une paire à la soirée, en ayant soin de ne pas trop les défraîchir, et tu les retourneras le lendemain en disant qu'ils ne te vont pas. Fais la même chose pour les souliers, les bas, l'éventail et tout ce dont tu as besoin. Comme ça, cela ne te coûtera rien et tu auras des choses toutes neuves et fraîches.

— Mais, à quel magasin aller ? dit Mandine.

— Oh, ne va pas dans les magasins anglais de la ville ! Ils sont trop stricts. C'est bon pour acheter au comptant, chez eux. Va chez des Canadiens français. Ils sont plus obligeants et plus... coulants. C'est ainsi que nous faisons toujours, nous autres, et nous n'avons jamais de difficultés.

— C'est parfait, dit Mandine, je vais essayer votre plan et j'espère réussir.

— Oh, avec du front, tu sais...

— Autrement, continua Mandine, je serais joliment embêtée. Jules, le nigaud, ne veut pas dépenser un sou de plus des cinquante piastres que je lui ai demandées. Imaginez-vous qu'il ne veut pas se faire faire un habit de soirée pour l'occasion ! Je ne sais que faire pour le décider à aller chez le tailleur se faire habiller.

— Mais, ça c'est encore facile, fit la mère Dubois. Il n'a qu'à emprunter l'habit d'un de ses amis de bureau. Quand même il ne lui irait pas, ça ne fait rien du moment que c'est un habit à queue. Si tu avais vu celui que mon mari portait les premiers temps que nous allions dans le monde !... Il en a un bon maintenant qu'il a acheté dans un « magasin de seconde main » et qui lui va assez bien, quoiqu'il soit d'un noir qui tire sur le vert un peu et malgré qu'il soit usé aux coudes. Mais le soir ça ne paraît pas du tout.

— Votre idée est bonne, dit Mandine, et je vais en parler à Jules.

— Et puis, tu sais, poursuivit Madame Dubois, il peut en louer un chez les marchands-tailleurs. Ça ne coûte pas grand'chose, et il pourra choisir un habit qui lui ira assez bien, quitte à le garder deux ou trois semaines pour s'en servir encore si l'occasion s'en présente.

— Vous êtes extraordinaire vraiment, Madame, et je ne sais pas comment nous nous serions tirés d'affaires sans vos conseils et... votre expérience, qui est... colossale !...

— Ah, ma chère, tu deviendras aussi fine et aussi rusée que nous avec le temps. Va, la vie de pauvres employés qui veulent paraître un peu est une suite d'intrigues et de finesses continues. Il en faut des trucs et des tours pour arriver quand le nerf de la guerre, l'argent, manque. Quand on veut arriver, il faut prendre tous les moyens, bons ou mauvais. C'est de nous qu'on parle quand on dit : « la fin justifie les moyens ! »

— Oui, fit la jeune Alexina, qui assistait au congrès féministe, on peut dire de beaucoup de nous : « La faim, f-a-i-m, justifie les moyens ! »

Et les dames Dubois, prises de gaieté, d'un besoin d'épanchement irrésistible, racontèrent à Mandine, tout abasourdie, les tours d'adresse et de ruse joués aux fournisseurs, à l'épicier du coin. Par exemple, on ordonnait une bouteille de vinaigre, voire de vin, qu'on vidait dans un bol ad hoc, on la remplissait ensuite d'eau colorée et qu'on retournait comme impropre à leur cuisine ou leur table. Ou bien des sacs de sucre, brun ou blanc, qu'on vidait à moitié et qu'on remplissait plus tard avec du sable ou du sel fin, selon le cas, et qu'on renvoyait pour une raison ou une autre. Ou encore des œufs « trop mûrs », achetés au rabais sur le marché et échangés pour des bons œufs frais de chez l'épicier. On lui retournait les œufs mûrs sous prétexte qu'on avait changé d'idée et qu'on prendrait plutôt du poisson « à la place ». On gardait les bons œufs et l'épicier se chicanait ensuite avec ses fournisseurs, qui lui avaient garanti les « fruits de leurs poules ». Que de bons tours joués à ces pauvres marchands qui, pour ne pas perdre une grosse somme, restée au débit de la famille depuis des mois, fermaient les yeux, ou prétendaient ne pas s'apercevoir des procédés malhonnêtes de leurs clients à bout de moyens... que justifiait la faim.

Ces dames rirent beaucoup et Mandine, édifiée, instruite et encouragée, se mit en mesure de suivre les conseils de ses cousines de point en point. Comme résultat, elle eut une charmante toilette pour la soirée de gala.

IX

La grande soirée, si longuement attendue et désirée, fut un véritable triomphe pour ma cousine. Elle brilla et fut admirée, choyée et adulée au delà de ses rêves les plus ambitieux. De la part des hommes, surtout, elle reçut des hommages qui, malheureusement, lui tournèrent complètement la tête. Au milieu des louanges et des compliments masculins, elle oublia qu'elle était la fille adoptive d'humbles cultivateurs, et l'épouse d'un pauvre et obscur employé civil qui, pour aider à son magnifique succès, s'était enfoncé profondément et irrémédiablement dans les dettes.

Celui-ci assis dans un coin, pendant que sa femme triomphait et s'amusait, était en train de méditer sur la folie des choses humaines, sur le coût de la vie à deux, quand l'orgueil et la vanité s'en mêlent, et sur le chiffre modeste de son traitement qui était loin de leur permettre, à lui et à sa femme, de s'adonner à cette vie de plaisirs et de grandeurs.

La toilette riche qu'avait voulu porter Mandine en cette occasion, avait nécessité une dépense au-delà de ses moyens ; une dépense telle qu'il lui avait fallu, le pauvre garçon, engager son chèque mensuel auprès du prêteur d'argent. De là, devait commencer pour lui une glissade à reculons, non seulement dans ses finances mais aussi dans sa conduite personnelle. De cette soirée devait dater un découragement moral qui, augmenté, stimulé par le manque d'affection vraie qu'il devinait chez sa femme, devait le pousser sur la voie des mauvaises connaissances et des habitudes irrégulières, habitudes qui devaient, plus tard, dégénérer en nuits passées au jeu et en orgies dans des maisons louches et de mauvaise réputation, pour le conduire finalement à la triste fin que le pauvre garçon rencontra plus tard.

Pour ma cousine aussi, cette soirée marqua un point tournant dans sa vie qui, après avoir été, jusqu'alors, relativement tranquille sinon heureuse, devint par la suite tourmentée et remplie d'émotions malsaines.

Mais durant la soirée, elle ne pensa qu'à jouir de son triomphe. Elle eut un grand succès au piano et fut même très applaudie quand elle chanta, de sa jolie voix chaude et vibrante, des bluettes et romances de salon. Une romance de Rupès, « L'Étranger », qu'elle rendait très bien, fut surtout très

goûtée et eut les honneurs d'un rappel enthousiaste. Elle accompagna plusieurs chanteurs au piano et s'en tira à la grande satisfaction de tout le monde. Somme toute elle fut ravie, enchantée de cette première grande soirée.

Or, parmi les invités de Lady Laurier se trouvait un jeune écossais du nom de Lomer-Jackson. C'était un ex-lieutenant de l'armée anglaise et il occupait une position quelconque au Ministère de la Milice canadienne. Il se disait Lord et futur héritier d'une grande fortune. Comme beaucoup de ses compatriotes, émigrés au Canada, il était hautain et dédaigneux, fat et orgueilleux envers les « colonials », qu'il considérait comme des êtres absolument inférieurs à lui-même et à tout ce qui n'était pas européen. Comme eux aussi, autant il était fier et arrogant vis-à-vis ses égaux ou ses inférieurs dans ses relations journalières, autant il était platement poli et bas envers ses supérieurs, tant au bureau que dans la société. Il avait, néanmoins, un certain vernis de politesse et de bonnes manières du vieux monde qui le rendait intéressant auprès du beau sexe. Instruit, beau garçon, parlant correctement le français, il n'avait pas manqué d'impressionner favorablement ma cousine, auprès de qui il s'était montré très empressé. Celle-ci voyait en lui, hélas, un de ces multiples héros dont était peuplée son imagination poétique et romanesque. Elle voyait ce jeune noble, la distinguant parmi les autres canadiennes de la ville et l'introduisant dans la noblesse anglaise, et la menant, qui sait ? chez le Gouverneur !...

Elle et lui furent bons amis dès cette première soirée, et de cette amitié, entretenue et nourrie par de nombreuses rencontres subséquentes, qui n'étaient pas toujours le fait du hasard, naquit bientôt une intimité qui tourna, pour Mandine, en une sorte de culte passionné pour le bel étranger, dont les petits discours flatteurs et bien tournés, quoique insignifiants en eux-mêmes, eurent pour son oreille, indulgente et prédisposée, l'effet d'aveux, de promesses et de serments. Il avait été ému lorsqu'elle avait chanté, en le regardant, croyait-il, d'une manière significative :

« Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours.
Mais mon cœur garde son image,
Toujours !...

Et son regard, plein de tendresse,
A rencontré mes yeux ravis.
Et depuis ce moment d'ivresse,
Je vis !...

Fat comme il l'était, il s'était dit, peut-être avec raison, qu'elle chantait pour lui et, debout à côté du piano, il n'avait cessé de fixer sur elle un regard tendre tant que la romance avait duré. Enfin, il avait joué le rôle de l'« Étranger ».

Ceux qui suivirent des yeux cette petite comédie — Jules et moi étions de ceux-là — ne s'y trompèrent point.

X

Lomer-Jackson, qui en avait certainement reçu l'invitation, commença par visiter Jules et ma cousine le dimanche après-midi. Puis il en arriva bientôt à passer la soirée avec eux, sous le prétexte qu'il aimait beaucoup la musique, vieux prétexte qui se prête si admirablement à toutes sortes d'intrigues et de petits romans.

Il arriva enfin que ma cousine et l'écossais passèrent la soirée en tête-à-tête. Jules, depuis quelque temps, avait pris l'habitude de sortir le soir, après le souper, pour ne rentrer que tard à la maison. Peut-être éprouvait-il une certaine répulsion pour cet étranger qui, quoique poli et affable pour lui, ne pouvait se débarrasser d'un air protecteur désagréable et insupportable.

Petit à petit, Lomer-Jackson, ou Lomer tout court, comme l'appelait familièrement ma cousine, s'insinua dans le ménage de Jules. Du dimanche après-midi et d'un ou deux soirs de la semaine, il en vint à visiter ma cousine aux heures où il était certain de la trouver seule, le matin, l'après-midi, le soir. Puis, on les rencontra tous deux, lui et Mandine, dans les rues de la ville, dans les magasins, au théâtre. Si bien que les voisins, les amis, les connaissances, commencèrent à jaser.

Madame Dubois, de qui je tenais tous ces détails, fut tellement véhémence dans ses accusations et ses jugements, un jour que je l'avais rencontrée par hasard, que je fus profondément ému de son histoire.

J'avais toujours éprouvé un vif sentiment d'admiration pour ma cousine, et j'avouerai même que n'eut été l'intrusion de mon ami Jules dans la vie familiale de l'oncle Toine, il aurait bien pu arriver que mon admiration pour « Dine » se fut changée insensiblement en un sentiment plus profond et plus ardent. De son côté ma jolie cousine m'avait souvent témoigné une affection sincère. Nos rencontres et nos séparations annuelles étaient devenues, dans les dernières années, de gros événements, des choses mémorables pour nous deux.

Lorsque, au cours de mes vacances à la maison de l'oncle Toine, par des beaux soirs d'été où tout se prêtait à la rêverie et à la poésie, ma charmante cousine chantait, de sa voix émue et prenante, cette délicieuse blquette, où le poète dit :

« Colinette était son nom,
Elle habitait un village
Où l'été, dans mon jeune âge,
J'allais passer la saison.
Elle n'était qu'une fillette,
Je n'étais qu'un écolier.
Elle est morte en février...
Pauvre Colinette !

et puis cet autre couplet :

Sur ce banc ce fut un soir
Notre dernière entrevue.
J'avais l'âme tout émue :
Je l'aimais sans le savoir.
Prenant sa main dans la mienne,
Je lui dis d'un ton chagrin :
Adieu jusqu'à l'an prochain...
Pauvre Colinette !

eh bien, je vous assure, là, franchement, que je restais tout pensif, tout rêveur et... tout ému. Je crois bien que, comme le poète, j'aimais ma blonde cousine sans le savoir !

Je me rappelle qu'un soir, doux et tiède, assis tous deux sur le sofa du salon, après qu'elle eut chanté cette chanson, je me mis à fredonner l'air et les paroles en jouant avec une des longues tresses de cheveux de ma cousine. J'ai la voix fausse et peu d'oreille, mais il me semblait que ce que je chantais était comme l'écho de ce que je venais d'entendre si bien chanté. Seulement au lieu de dire : « Colinette était son nom... », je disais « Mandinette était son nom... » Cela sonnait aussi bien et me semblait plus réel et aussi plus en rapport avec ce que je ressentais ! Ma cousine devint

toute rouge et confuse. Elle me regarda d'un air surpris, et je crus voir une larme dans son œil bleu. Tout à coup elle retira ses cheveux de mes doigts tremblants et « Grand fou ! »... dit-elle en s'éloignant.

Je n'ai jamais su si elle faisait allusion à ma voix ou à ma substitution de noms.

Pour revenir à l'histoire de Madame Dubois, ce qu'elle me raconta ce jour-là me troubla profondément.

Je ne voyais pas Jules souvent depuis quelque temps, ni sa femme d'ailleurs. J'étais assez occupé par mes études du droit, que je terminais, et Jules ayant brusquement cessé de venir me voir à l'Université, où j'étais élève pensionnaire, ce n'était que de temps à autre, un dimanche par-ci par-là, que j'étais allé leur faire visite à domicile.

C'était justement lors d'une de ces visites que j'avais rencontré M. Lomer-Jackson, et j'avais trouvé étrange que le mari ne fut pas là.

De ma rencontre avec le jeune écossais, je n'avais gardé qu'un vague souvenir. Cependant, à mesure que Madame Dubois parlait je me rappelais certaines expressions, certains gestes de cet individu qui ne m'avaient d'abord rien laissé mais qui, maintenant me revenaient en mémoire et me mettaient au cœur une sorte de colère et de rancune, j'allais dire de jalousie. Je me rappelais les manières protectrices, l'air nonchalant, dédaigneux, avec lesquels ce jeune insulaire m'avait salué, sans me tendre la main, lorsque ma cousine nous avait présentés l'un à l'autre. Je revoyais l'embarras de Mandine à mon arrivée chez elle, et l'empressement qu'elle avait apporté à me conduire vers la porte et à m'ouvrir lorsque j'avais pris congé. Tous ces petits détails oubliés me revenaient maintenant avec précision et fortement grossis, sans doute, par la lumière que le récit de Madame Dubois jetait sur cet individu.

En écoutant cette bonne dame, je me représentai tout-à-coup le dénouement qui devait fatalement terminer cette amitié de Mandine pour le Jackson. Je vis ma cousine trahie, puis abandonnée, par cet étranger. Je vis mon ami Jules déshonoré et rendu ridicule par la conduite de sa femme. Toute une tragédie se déroula dans mon imagination, et je me promis, à ce moment, de faire ce que je considérais mon devoir en cette occasion. Puisque la réputation de ma cousine était en jeu, puisque son bonheur, sa

tranquillité, que je m'étais plu à croire parfaits jusque-là, étaient menacés ; enfin, puisque l'honneur de Jules, l'ami envers qui je me tenais responsable, allait être entaché je pris la résolution ferme et bien décidée d'intervenir en autant qu'il me serait possible de le faire, et de tâcher de réparer le mal qui était fait ou était en voie de se faire.

« Non », me disais-je en écoutant distraitement Madame Dubois, qui continuait à débiter, « cela ne doit pas être ! Il faut que cela change, et, bout'd'vache, ça va changer ! »

Inconsciemment, j'avais pris le juron favori, sinon le langage, de l'oncle Toine, et je crois que l'entêtement proverbial de ce dernier ne fut jamais plus solide que la décision avec laquelle je me disposai à agir.

— Écoutez, madame Dubois, dis-je tout-à-coup, c'est sérieux ce que vous me racontez là, et cela ne peut continuer ainsi. Je me sens responsable de cet état de choses d'une manière indirecte, car c'est moi qui ai fait connaître Mandine à mon ami Jules, et je suis presque l'auteur de leur mariage. Je suis décidé à faire tout ce qui m'est possible pour ramener Mandine à de meilleurs sentiments et remettre Jules sur une meilleure voie. Je me charge de ma cousine. Chargez-vous de Jules et tâchez de lui faire comprendre ce que sa conduite, ou plutôt son manque de conduite, a de dangereux pour lui-même et pour son bonheur, son avenir. Qu'il cesse de boire et de jouer ; qu'il reprenne sa vie régulière. Autrement sa position au Ministère est en péril. Ne lui dites rien des agissements de sa femme avec l'Écossais. Il ne faut pas éveiller ses soupçons...

— Ses soupçons ! interrompit brusquement madame Dubois, hé ! mon pauvre ami, il y a belle lurette qu'il sait à quoi s'en tenir sur la conduite de Mandine avec son Anglais !...

— Vraiment, dis-je, il s'est aperçu ?... »

— Aperçu ? mais il y a longtemps que le pauvre diable sait ce qui se passe !... Combien de fois, le soir, nous l'avons vu rôdailler autour de sa maison, guettant à travers les rideaux mal tirés du salon et des autres appartements, quand l'Écossais était là. Combien de fois je l'ai vu sur le point d'entrer par une porte de côté ou de derrière, puis, changer d'idée tout à coup et repartir, retourner de là où il venait, pour continuer probablement de boire, jouer, s'amuser et oublier !... Ah ! le malheureux n'a plus

d'illusions sur sa femme. Les voisins non plus d'ailleurs, et ils en font des gorges chaudes. Et nos amies, les amies de Mandine, ne l'appellent plus Mandine Langlois, mais bien Mandine l'Anglaise !

— Mais continuais-je, ne s'aperçoit-elle pas que les gens parlent et qu'elle est en train de perdre sa réputation ?

— Elle ne peut manquer de s'apercevoir que ses amies lui tournent le dos, mais elle s'en moque évidemment. Elle est tellement entichée de son Lord et de ses façons qu'elle en est arrivée à semer sa conversation de mots et de phrases anglaises. C'est « my dear », « my darling », « don't you know » et le reste, quand elle cause avec nous. Elle est en train de faire comme bien d'autres folles de ce quartier-ci, qui parlent anglais — très mal, d'ailleurs — à la maison, et qui marchent vite et à grands pas sur la rue « pour avoir l'air anglais ».

Et madame Dubois se mit à me raconter des histoires ridicules, en donnant les noms des familles canadiennes-françaises de la Côte de Sable, où les enfants parlaient tous anglais à table et dans leurs salons, devant le père et la mère qui ne comprenaient pas un mot de ce que ceux-là disaient. Elle cita aussi certaines gens, de nom et de naissance bien canadiens-français, qui étaient tellement entichées des us et coutumes anglaises qu'elles en étaient arrivées à nommer leurs filles « Jean », parce que Miss Smythe et Miss Jones s'appelaient Miss Jean Smythe et Miss Jean Jones ! Vous imaginez-vous une jeune Canadienne française qui s'appelle mademoiselle Jean Latrémouille ?...

Cependant quand la bonne dame eut fini d'attirer mon attention sur la paille qu'elle voyait dans l'œil de ses bonnes amies sans se soucier de la poutre qui pouvait nuire à sa propre vision, je lui fis part de ma décision bien arrêtée d'intervenir auprès de Mandine, et d'user de toute mon influence pour l'arrêter sur la pente glissante qui l'entraînait fatalement à sa perte.

Madame Dubois me félicita et m'encouragea fortement et me promit que, de son côté, elle ferait son possible pour faire revenir Jules à de meilleurs sentiments.

Nous nous quittâmes bon amis avec promesse de se revoir bientôt pour s'exposer nos résultats respectifs.

XI

Je trouvai Mandine un soir chez elle, seule.

Elle était pâle et semblait triste et abattue. Son mari, comme d'habitude, était sorti après le souper et ne reviendrait que tard.

En entrant je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil inquisiteur vers le salon, craignant y voir le jeune Lord écossais. Mandine s'aperçut de ma curiosité et, malgré la cordialité apparente de ma réception, je pus voir que mon indiscretion l'avait froissée.

— Il n'y a personne au salon, dit-elle d'un ton un peu sec. Tu peux entrer sans façons.

J'avoue que je me sentais un peu embarrassé, ne sachant trop comment aborder le sujet délicat qui m'amenait chez elle plus ou moins à l'improviste.

— Il y a longtemps que nous n'avons eu le plaisir de te voir, continua Mandine, après quelques mots de ma part. Je crains bien que tu m'aies un peu oubliée depuis que je réside en ville et que tu ne vas plus passer tes vacances à M....

Je m'excusai en disant que je venais de passer mes examens ; que j'avais été bien occupé, mais que maintenant que j'allais entrer dans un bureau d'avocat pour faire ma cléricature, j'aurais plus de loisirs et je pourrais les visiter plus souvent, elle et Jules.

Je profitai de son allusion au village de M... pour lui demander des nouvelles de l'oncle et la tante Toine.

Ici encore ma cousine me parut froissée de ma question.

— Je n'ai pas de nouvelles récentes d'eux, me dit-elle, en feuilletant un livre qu'elle tenait sur ses genoux.

— Est-ce que tu ne leur écris pas de temps à autre ? lui demandais-je.

— Oui... oh ! oui... mais je n'ai pas écrit dernièrement... j'ai été occupée...

— Naturellement, je comprends. Cependant tante Toine doit être bien inquiète sur ton compte. Est-ce que tu n'iras pas la voir cette année ?

— Oh, j'aimerais bien y aller, mais papa me boude toujours, et il ne veut pas même entendre lire mes lettres, d'après ce que maman me dit. Alors, tu comprends que cela ne me tente pas beaucoup d'aller là, risquer de me faire fermer la porte au nez ! Maman m'a dit dans sa dernière lettre, qu'elle avait parlé de venir faire un tour à la ville... par affaire. Cela a causé une véritable tempête dans la maison. Depuis maman n'a plus parlé de ce voyage.

— Et tu as cessé d'écrire à ta mère ?

— Que veux-tu ! Je commence à être fatiguée de toujours lire que papa m'en veut à la mort et qu'il ne pardonne pas ni n'oublie. Il a même empêché maman d'aller porter ses lettres au bureau de poste de crainte qu'elle n'y glisse quelque argent pour moi. Il y va lui-même !... Et c'est bien cela qui me choque le plus et qui fait que je ne leur écris plus !... Ne plus rien m'envoyer !...

Je restai ébahi de cette confession de ma cousine, où elle exposait si cyniquement son égoïsme et son manque de gratitude et d'amour filial. Je compris que c'était surtout parce que les envois d'argent avaient cessé qu'elle était choquée.

— Et Jules, que dit-il de cela ?

— Oh, Jules !... Jules s'est abruti depuis quelque temps au point qu'il ne s'occupe plus de rien de ce qui me concerne. Il va à son bureau le matin, dîne au restaurant, et souvent ne vient pas souper à la maison. Quand il vient, il repart immédiatement après le souper pour aller passer la soirée et presque la nuit dehors, je ne sais où. Il arrive à des deux ou trois heures du matin, et il a de la peine à monter l'escalier tellement il est ivre !...

Il ne me parle que pour disputer et faire des reproches, se plaindre...

— De quoi se plaint-il ?

— Hé ! de tout et de rien en particulier.

— Alors, ma pauvre Mandine, ça va donc bien mal ici ? Y a-t-il longtemps que les choses sont ainsi ?

— Depuis quatre ou cinq mois. Depuis la réception chez Lady Laurier. Il dit que cet événement a été pour lui une cause de si fortes dépenses qu’il a été obligé de s’endetter à n’en jamais sortir. Pour remédier à cela, ou pour oublier plutôt, il s’est mis à boire !... Il ne me donne plus un sou ; nous sommes endettés partout. L’épicier, le boucher, le boulanger menacent d’arrêter notre crédit !...

Et maintenant que maman ne m’envoie plus d’argent, je suis dans un état désespéré. Si je n’avais pas de bons amis pour m’aider un peu, je ne sais plus ce que je deviendrais.

— Des amis ? Tu veux dire les Dubois ?...

— Oh, non, pas eux... Je ne veux plus rien devoir à ces gens-là ! Non, j’ai un bon, un fidèle ami de qui je n’ai pas honte d’accepter un prêt de temps à autre...

En disant ces dernières paroles, ma cousine avait rougi légèrement. Elle s’arrêta tout-à-coup, craignant d’avoir été trop communicative. Comme je gardais le silence, et voyant mon air interrogateur, elle ajouta :

— C’est dans le besoin qu’on apprécie les amis !

J’hésitais à poursuivre mon interrogatoire, et pourtant j’étais décidé à faire mon devoir d’ami et de cousin. Mandine s’était tue et fixait des yeux une page du livre qu’elle tenait toujours ouvert sur ses genoux. Le souvenir de nos anciennes relations amicales et affectueuses vint à mon aide, et je lui dis brusquement :

— Cet ami, ma chère cousine, je crois le connaître...

— Oui, tu le connais. Tu l’as rencontré ici. C’est M. Lomer-Jackson, un parfait **gentleman** !

— Eh bien, Mandine, tu me pardonneras si je te parle franchement, en ami, en cousin qui t’aime bien et qui ne désire que ton bonheur. Je crois sincèrement que ce monsieur Jackson est la cause directe de tes difficultés avec Jules. Les roches parlent, tu sais. J’ai su que ton mari voyait d’un bien mauvais œil l’intimité qui s’est établie entre toi et ce lord écossais. Peux-tu le blâmer d’être jaloux... et de boire pour oublier ?

— Il n’a aucune raison d’être jaloux Lomer est un bon ami pour moi... mon seul ami !

— Es-tu bien sûre que ce soit un ami absolument... désintéressé ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, ce monsieur anglais, ou écossais, est-il bon et généreux au point de te rendre service... de te prêter de l'argent, par pure philanthropie, par simple altruisme ? N'a-t-il pas, au fond de son cœur, quelque but secret, quelque vague espoir d'une récompense... ici-bas ?

J'étais devenu un peu ironique, j'ai peur, et ma cousine, qui s'en aperçut sans doute, fut prise d'une colère plus ou moins sainte.

— Qu'est-ce que tu cherches à insinuer avec tes grands mots d'altruisme et de philanthropie, me dit-elle, le visage rouge et animé, Monsieur Lomer-Jackson est un **gentleman** qui s'intéresse à moi... qui me prend en pitié parce que je suis malheureuse, parce que je n'occupe pas la position sociale que je devrais occuper. Il dit que je devrais être dans un autre milieu, avec des gens susceptibles de m'apprécier. C'est un excellent cœur et un vrai **gentleman** ! Il est bien mieux que tous ceux que je connais !...

— Merci... pour tes connaissances.

— Oh ! je ne parle pas de toi !... tu n'es pas une connaissance... tu es un parent et...

— Oui, je ne compte pas, je le sais. Cependant, ma chère parente, tu me permettras bien, justement au nom de cette parenté... éloignée, de te demander quel résultat tu attends de cette protection désintéressée, et simplement amicale, d'un individu qui n'est ni compatriote ni concitoyen, et qui peut disparaître à un moment donné pour retourner dans son pays, avec les siens ?

— Ce que j'attends ? mais je n'attends pas autre chose que ce que sa bonté de cœur et sa générosité le poussent à faire pour m'obliger. Il me... considère et... il cherche à m'être utile, voilà tout.

— Oui, il te prête de l'argent. Mais à part cela, dans quel sens, de quelle manière sérieuse peut-il t'être utile ?

— Mais... il veut me faire connaître dans le monde... dans la société. Il parle de me présenter à Rideau Hall !...

— Ah oui ! chez le Gouverneur !... Et quand il aura fait cela, qu'est-ce que cela te rapportera, comme avantage positif, matériel ? Seras-tu plus

riche, seras-tu plus heureuse ?

— Oui, je serai plus heureuse. Je serai parmi le beau monde. Je serai considérée, je serai appréciée !...

— Tu me fais penser à une parole de l'oncle Toine, lui dis-je après un assez long silence. Tu te rappelles, ma chère cousine, ce qu'il disait en parlant des gens qui aspirent aux grandeurs : « Al' veulent pèter plus haut !... »

— Oui, oui, je sais... Mais je ne m'occupe pas de ce que toi, ou papa, ou le monde pouvez dire ou penser. Je veux arriver à quelque chose, à être quelqu'un dans le monde. Je sens que je suis née pour briller, et je ne puis me résoudre à rester dans l'ombre quand je vois des chances d'en sortir et que je rencontre des gens pour m'y aider. Mes amies, entre autres, les Dubois, sont jalouses de moi et je crois que tu l'es aussi !...

En disant ces mots, ma cousine baissa la tête sur le livre qu'elle tenait toujours et fondit en larmes.

Je restai tout interloqué et penaud du résultat inattendu de mon interrogatoire, et je m'aperçus que je ne gagnerais rien à discuter plus longtemps avec Mandine. Elle était évidemment affolée de son Jackson, et il faudrait qu'un événement grave intervint pour la désillusionner.

— Ma chère cousine, lui dis-je, en me levant et m'approchant d'elle, je suis bien chagrin de te voir dans un état d'esprit aussi fâcheux. Je ne suis pas jaloux de toi. Les Dubois non plus. Pour être jaloux de quelqu'un il faut avoir à envier soit leur richesse, soit leur bonheur. Tu m'as bien l'air de n'avoir ni l'un ni l'autre en ce moment...

— Je pourrais être heureuse... dans le monde, et vous essayez de m'en empêcher !

— Mais non, ma chère. Je t'assure qu'il n'y a rien au monde que me ferait plus plaisir que de te voir heureuse. Tu m'accusais en arrivant de t'avoir oubliée. Tant que je t'ai crue contente et heureuse, je t'ai peut-être négligée, ainsi que Jules, mais maintenant que les choses vont mal pour vous deux, je t'assure que mon ancienne affection pour toi se réveille et que je t'aime tout comme dans le temps où nous passions de belles journées et de si douces soirées ensemble à M...

En parlant du temps passé, je sentais mon cœur battre plus fort, et je crois que ma cousine comprit que j'étais sincère en lui disant que je l'aimais toujours... En femme qu'elle était, sa vanité fut peut-être flattée de cette preuve de son pouvoir sur un homme. Elle sourit un peu et ses larmes se séchèrent.

— Je sais que tu as un bon cœur, dit-elle, et je te demande pardon de ce que je t'ai dit tout à l'heure. Que veux-tu ? c'est si triste de se sentir abandonnée de son mari et de sa famille ! Cela rend injuste peut-être.

— Oui, c'est injuste de douter de l'affection des siens. Restons bons amis, si tu veux, et tâchons d'arranger les choses pour que tu reprennes tes belles couleurs et ta gaieté d'antan.

— J'ai l'intention d'aller à M... dans quelque temps, continuai-je, pour une affaire de ma succession qui me réclame. J'irai voir l'oncle Toine et je verrai de quoi il retourne quant à ce qui te concerne. Veux-tu me promettre d'être bonne fille pendant mon absence et ne pas perdre courage ? Je vais voir Jules avant mon départ et vais le sermonner d'importance. De ton côté, essaie de le garder à la maison le soir. Les Dubois sont bien disposés à votre égard tous deux, quoique tu en penses. Essaie de renouer vos bonnes relations. Visitez-les tous deux, quand même ce ne serait que dans l'espoir d'occuper Jules le soir et le tirer de son abrutissement. Veux-tu promettre.

— Tu ne réussiras pas avec Jules, mais si tu peux faire quelque chose à M... j'en serai bien heureuse. Tu pars bientôt ?

— Dans une semaine à peu près.

— Reviens me voir avant de partir. J'aurai quelque commission à te donner pour maman.

— Bien, c'est entendu. Alors, au revoir et bon courage !

— Au revoir et merci. Tu ne m'embrasses pas ?...

— De grand cœur, certes, ma cousine !

Très ému, je pris la jolie main qu'elle me tendait et, l'attirant près de moi, je lui mis un long et tendre... bien tendre baiser sur les lèvres.

Je partis, oubliant qu'elle ne m'avait rien promis.

XII

Le lendemain matin j'allai trouver Jules à son bureau.

Comme je voulais être seul avec lui, pour causer librement, nous sortîmes et nous nous rendîmes dans un de ces nombreux restaurants voisins des édifices du Gouvernement.

Le mot « buvette » désignerait plus correctement les établissements en question, où le principal commerce qui s'y faisait était la vente de liqueurs alcooliques.

Ces buvettes étaient le rendez-vous habituel des petits employés civils qui, sous le moindre prétexte, et souvent sans prétexte aucun, quittaient leur bureau et leur travail pour aller y passer une heure ou deux à prendre un « pt'tit verre ». Ceci avait pour avantage, d'abord, de raccourcir la journée toujours trop longue pour eux, et, ensuite, de permettre à des types sympathiques de se réunir pour échanger les nouvelles du jour, se raconter mutuellement des histoires drôles, plus ou moins salées et plus ou moins spirituelles ; se faire part des petits scandales des différents bureaux ; enfin de passer ensemble une couple d'heures agréables, loin de la routine et de la monotonie de leur travail journalier. Il y avait, paraît-il, de ces employés rusés qui, pour tromper l'œil d'un chef sévère, apportaient deux chapeaux au bureau, de sorte qu'il y en avait toujours un d'accroché à la patère, témoin irréfutable de leur présence dans l'édifice sinon dans le bureau même.

En voyant mon ami Jules, je constatai avec peine qu'un grand changement s'était opéré en lui depuis la dernière fois que je l'avais vu. Son visage boursoufflé et ses yeux rouges témoignaient du genre de vie qu'il menait depuis un certain temps.

Lui, que j'avais connu si excellent garçon, si rangé et toujours si propre et bien mis, était devenu absolument un objet digne de pitié. Ses habits, vieux et fripés, sa cravate graisseuse et son faux-col sale, ses souliers éculés d'où le vernis avait disparu depuis longtemps, disaient, plus clairement

qu'un long discours, combien le pauvre garçon s'était abruti depuis quelque six mois que je ne l'avais vu. Ses mains et ses lèvres tremblaient et son regard était devenu vague et fuyant. Il parlait d'une voix enrouée ; un sourire vide hésitait sur ses lèvres pâles et enflées. Il faisait peine à voir.

Je cachai ma surprise et mon regret sous un air enjoué et nous nous assîmes tous deux à une petite table ronde sur laquelle la trace de nombreux fonds de verres était imprimée pour n'en plus jamais disparaître.

Je commandai une consommation. Jules demanda du « gin », quoiqu'il ne fût qu'à peu près dix heures et demie du matin. Sa main tremblait en portant le verre à ses lèvres, et il le but tout d'un trait en faisant claquer sa langue contre le palais. Évidemment, c'était le premier verre de la journée et il le trouvait excellent.

Il me fit penser à cet ivrogne spirituel qui, comme le raconte l'histoire, en prenant son premier verre le matin, disait d'un air sérieux : « Place-toi bien, mon ami, car il y aura foule ce soir ! »

Nous avons du temps à nous, dit Jules, après avoir bu, et en jouant avec son verre vide. En prends-tu un autre ?

J'avais pris un verre de vin claret, plutôt pour la forme que par besoin, et je ne voyais pas la nécessité d'en ingurgiter un autre. Mais le pauvre garçon avait l'air si altéré, son premier verre semblait avoir tant contribué à son bonheur, que je n'eus pas le cœur de refuser. J'acceptai à condition que la seconde consommation serait encore à mes frais. Il consentit à cet arrangement sans hésiter, et je crus même que cela faisait très bien son affaire.

— Tu n'as pas peur que ton travail souffre de ton absence, et que ton chef ne s'aperçoive que tu es sorti sans permission ? dis-je en le regardant humer son second verre.

— Bah ! mon chef est au « Russell » à jouer sa partie de billard ! Il ne sera pas au bureau avant midi et peut-être rien qu'après le « lunch ».

— Et ton travail ?

— Pour ça, par exemple, tu n'as pas besoin de te faire de bile. Mon travail consiste à cataloguer, ou « indexer », une correspondance vieille de quarante ans, et ça ne presse pas. On est quatre à faire ce travail et c'est moi

qui en fais le plus. Deux des autres employés sont en vacances depuis six mois ; le troisième vient au bureau le matin, pour signer le livre de présence, deux ou trois fois la semaine, mais... ne touche pas à son travail.

— Et il touche son salaire régulièrement ?

— Beau dommage ! C'est le neveu du député ! Puis sa femme, qui est une jolie personne, a l'oreille du ministre. Alors, tu comprends ?...

— Et votre ministre, c'est ?...

— L'honorable Sir Edgar, donc. Et tu sais qu'avec lui le jupon est tout-puissant. La moitié de mes confrères de bureau doivent leur position aux beaux yeux de leur femme. Et si Mandine voulait s'en donner la peine, je ne prendrais pas grand temps à faire augmenter mon traitement !...

— Comment ! tu ne t'abaisserais pas, ni elle j'espère, à user d'un tel procédé ?...

— Hé ! mon pauvre vieux, ce procédé est à la mode et il ne manque jamais son effet. Si tu avais l'occasion, ou si tu te trouvais dans la nécessité, de faire antichambre chez le ministre, tu en verrais de belles ! Ainsi, toi et cinq ou six autres individus, des gens posés, sérieux, avec des raisons peut-être graves et importantes, êtes là à attendre une entrevue avec le ministre depuis une heure, deux heures. Une jolie fillette, ou une belle femme, surgit tout-à-coup ; elle envoie sa carte. Deux minutes après le messenger vient chercher la jeune fille ou la dame pour l'introduire chez Sir Edgar. Ce messenger revient ensuite vous annoncer gravement : « M. le ministre ne peut vous recevoir aujourd'hui. Revenez un autre jour. » C'est comme ça que...

— Tiens, bonjour vous autres !...

Deux nouveaux arrivés venaient d'entrer dans la salle où nous étions et, voyant Jules attablé avec un compagnon, s'étaient approchés de nous en souriant d'un air aimable et empressé.

— Comment ça va, vieux ? dit l'un d'eux — un grand délabré qui portait un binocle tout de travers sur un nez aux narines humides — payes-tu quelque chose, Jules ?

— Mon cousin, messieurs, dit Jules en me désignant de la main. Des confrères de bureau, mon cher, ajouta-t-il en se tournant vers moi.

— Enchantés, enchantés, firent, en duo, les deux nouveaux arrivés. Nous prendrons bien un p'tit « collins » avec vous.

Ces messieurs s'assirent entre Jules et moi sans cérémonie aucune et, sans que ni Jules ni moi les y eussent autorisés, ils firent signe au garçon d'approcher. Ils commandèrent chacun une consommation, qu'ils se mirent à déguster béatement.

J'étais un peu interloqué de leur sans-façon. J'aurais voulu me retirer, mais je ne voulais pas laisser Jules sans avoir rempli la mission pour laquelle j'étais venu le relancer. Celui-ci entama la conversation avec les nouveaux arrivés.

— Nous causions de l'influence du jupon dans le ministère, dit-il, et j'étais en train d'épater mon cousin.

— Ah ! ah ! fit le grand délabré, on peut vous en conter de bonnes là-dessus, hein, Ernest ?

— J'te crois, mon bon, répondit l'autre, un tout petit, gras et joufflu qui, lui, portait des lunettes à verres épais du doigt et dont les yeux, grossis par ce verre bombé, semblaient lui sortir de la tête.

— Raconte donc l'histoire de notre ancien messenger, demanda le grand.

— Hé, hé ! Vous la connaissez peut-être, dit le petit joufflu en me regardant. Tout le monde la connaît.

Sur ma réponse négative, il continua.

— Notre ex-messenger, Bernard, a une jolie femme, une jolie brune avec des yeux, mon cher ! — et il baisait le bout de ses doigts réunis — Bernard est entré à la boutique du Gouvernement comme menuisier, il y a deux ans pour remplacer son père défunt. Il n'est ni menuisier ni charpentier. Il est garçon de table de profession, ignorant et bête comme ses pieds. Il sait juste lire et écrire, et encore ! N'importe, il a une jolie femme, comme je vous l'ai dit, et ça n'a pas pris grand temps avant que cette jolie « créature » vînt voir le ministre à propos du salaire de son mari. Ça n'a pas pris grand temps non plus avant que Bernard fût nommé garçon de bureau, ou messenger, comme on les appelle. Madame elle-même a reçu de l'emploi. Elle va tous les matins ranger le bureau du ministre... chez lui. Le mari a été garçon de bureau pendant deux mois et il vient d'être nommé clerc copiste à trois fois

le salaire qu'il avait comme messenger. Il est permanent ; il a un bureau isolé, et il a une permission spéciale de ne se rendre à ce bureau qu'à dix heures et demie du matin, afin de pouvoir aller conduire sa femme chez le ministre et attendre celle-ci à la porte, pendant qu'elle fait... son travail chez le ministre. Il la reconduit chez elle tous les matins après le travail fait ! Hein ! qu'est-ce que vous en dites ?...

Ceci raconté avec force clins d'œil et petits gestes significatifs, eut un grand succès. Des rires bruyants et prolongés éclatèrent. Des coups de poings ébranlèrent la petite table en faisant sauter les verres, vides depuis quelque temps.

— Ça vaut un coup, ça, dit le grand. J'vais aller de moitié avec toi, Ernest.

— Non, dit Ernest, fais charger ça.

— Pas possible, tu le sais bien, avant d'avoir réglé notre compte du mois !

— Jouons une partie de « casino » pour voir qui paiera, proposa le grand, bien certain sans doute que, de cette partie de cartes où ils seraient partenaires, assis en face l'un de l'autre, lui et son copain sortiraient sans déboursier un sou, que, d'ailleurs, ils n'avaient probablement pas en poche.

— Prenons les dés plutôt, dit Jules, qui savait que j'avais à lui parler



sérieusement, et qui voyait que je commençais à m'impatisser.

— Non, messieurs, dis-je, je n'ai pas, comme vous, tout le temps voulu pour m'amuser. Si vous le permettez, je paierai encore cette consommation, qui sera la dernière. Jules et moi avons affaire ensemble, et le temps me presse.

— C'est parfait, dirent les deux copains avec un ensemble édifiant. Garçon, deux « collins ». Et vous, messieurs ?...

Avant que les verres fussent de nouveau remplis et vidés, le grand avait continué le commérage commencé, comme s'il eût été jaloux du succès de son ami.

— Vous ne connaîtrez, me dit-il, l'influence des jupes dans notre ministère que quand vous aurez entendu parler de ce que Madame Dubé, la femme de notre comptable, fait et peut faire pour ou contre les employés. Cette femme est la grande amie du député de la ville au Fédéral, et son influence est telle que quand un pauvre diable de maçon, de menuisier ou de charpentier veut avoir de l'ouvrage à la boutique du gouvernement, il va la voir au lieu d'aller voir le député lui-même. S'il a bonne mine, si c'est un joyeux garçon, s'il plaît à la dame enfin, son affaire est bonne. Deux jours après il est nommé. D'un autre côté, si un autre individu, déjà employé, a déplu à Madame Dubé pour une raison quelconque ; par exemple, si quelqu'un des siens, sa femme, sa sœur, ses enfants, n'ont pas été assez polis ou... reconnaissants pour elle, son affaire ne traîne pas non plus : dans vingt-quatre heures il est mis à la porte de la boutique.

Il faut vous dire aussi que Madame Dubé est dans les bonnes grâces du ministre, et que, quand l'influence du député échoue dans certains cas, elle n'hésite pas à aller voir Sir Edgar. C'en est rendu au point où les gens se disputent à son sujet. Les uns insistent pour l'appeler Madame Sir Edgar, d'autres la nomment Madame Chéviard. Pendant ce temps, son mari voyage aux frais du gouvernement, en mission officielle, tandis que tout ce qui, dans sa famille, est apte au service de l'État, frères, cousins, neveux et le reste, se nourrit à la grande crèche qu'est le gouvernement.

Et, longtemps, les deux copains continuèrent à me raconter toutes sortes de petites choses plus ou moins nettes, plus ou moins vraies, peut-être, mais

toujours comiques et intéressantes. Ils me confièrent comment tel ou tel mari d'une jolie femme, entré nouvellement au Ministère, était invariablement nommé à une position qui l'obligeait à voyager, à s'absenter souvent. Ils me dirent aussi des petits secrets concernant d'autres ministères que le leur, m'expliquant pourquoi, tel ministre avait subitement déposé son portefeuille, pourquoi tel autre avait été nommé à un poste diplomatique à l'étranger, et patati et patata. Toutes choses que je ne demandais pas à savoir, mais que je ne pouvais m'empêcher d'écouter, tellement leur manière de raconter était comique, même spirituelle.

La conversation de ces gens de bureau, si elle n'était pas édifiante, avait le mérite du nouveau pour moi, car je n'avais pas l'habitude d'entendre des hommes « commérer » comme des vieilles femmes. Et puis elle me présentait ces gens de bureau sous leur vrai jour.

Ils étaient magnifiques d'aplomb et de crânerie, et je ne pouvais m'empêcher de les admirer comme types des ronds-de-cuir décaqués dont j'avais souvent entendu parler, mais que je n'avais jamais rencontrés dans leur habitat favori.

C'étaient là ces petits employés du gouvernement, quelques-uns fils de bonnes familles des villes ; d'autres, fils uniques de notaires ou de médecins de campagne ; ou encore, fils d'honnêtes fermiers qui avaient peiné et économisé pour leur faire donner une bonne éducation, leur faire faire un cours classique, dans l'espoir d'en faire des bons curés, des bons avocats ou des bons médecins ; qui étaient venus s'échouer dans l'emploi du gouvernement, à un traitement insuffisant pour leur permettre de s'établir, se marier, se fixer, et qui, au contact de confrères désœuvrés et paresseux, avaient vite acquis des goûts pour une vie agréable et facile, mais absolument nulle et dépourvue de toutes chances d'amélioration future.

Ces deux types-ci, comme beaucoup d'autres, étaient des garçons instruits, causant avec esprit. Dans une profession ou une carrière commerciale, ils auraient trouvé un avenir brillant peut-être, mais, attirés par la perspective d'une facile existence, d'un travail peu exigeant, avec un salaire relativement élevé, et surtout par ce fameux prestige attaché à « l'employé du Gouvernement » — lequel titre, aux yeux du vulgaire, les rangeait tous, qu'ils fussent garçons de bureau, copistes, correspondants, chefs ou sous-chefs, dans la classe des hommes de lettres, des « écrivains »,

— alléchés, dis-je, par ce mirage enchanteur, ils avaient accepté une position dans le service civil où ils commençaient comme simples gratte-papiers et finissaient par être de pauvres machines humaines, sans vergogne comme sans ambition.

Il faut excepter, cependant, ceux qui avaient la chance d'être apparentés avec un ministre, un sous-ministre ou un député à la Chambre. Ou encore, dans certains ministères, ceux qui avaient pour épouse, mère ou sœur, un femme ayant des qualités d'un ordre particulier, disposée à mettre ces qualités au service de son parent. Ces derniers, dis-je, pouvaient compter sur un avancement plus ou moins rapide, plus ou moins important et rémunérateur, selon la quantité, la valeur, le genre ou la variété des dites qualités. Les autres étaient condamnés à végéter toute leur vie sur un rond-de-cuir, occupés à compter les heures, les minutes, qui les séparaient du retour, l'un à la maison, l'autre à la buvette, plusieurs à la rue principale de la ville, où ils continueraient de flâner et à regarder passer les jeunes filles qui, elles-mêmes attirées par le prestige attaché à l'employé civil, au monsieur de la « Chambre », viendraient y parader à l'heure de la sortie du bureau, pour faire un peu de « flirt » et, qui sait ? y rencontrer peut-être un futur mari.

XIII

Cependant l'heure avançait, et j'en fis la remarque à Jules.

— Il est bientôt midi, fis-je en regardant ma montre, où vas-tu goûter ?

— C'est vrai, le « lunch ». Mais ne t'inquiète pas de cela. Je prends ordinairement quelque chose au comptoir ici... au « free lunch ». Si tu veux m'excuser un instant, je vais aller voir ce qu'il y a.

— Nous aussi, dirent les deux amis, allons manger sans bourse délier ! Venez-vous ?

Je refusai, prétextant que je ne dînais que le soir.

Ils se dirigèrent tous les trois vers un bout du long comptoir où étaient rangés cinq ou six assiettes et plats dans lesquels, je le constatai plus tard, on avait jeté des morceaux de biscuits secs, des débris de viande froide, des bouts de hareng fumé, de morue salée, des choux au vinaigre, des cornichons, des oignons, du fromage très fort... en parfum. Des restants de table, enfin, un méli-mélo, un salmigondis difficile à décrire et plus difficile, sans doute, à digérer.

Les trois amis se mirent à piger dans les assiettes, au p'tit bonheur, avec leurs doigts, et avec un entrain qui donnait raison au dicton familier : « ventre affamé n'a pas d'oreilles ». Seulement, dans ce cas, leur ventre à eux devait aussi manquer de nez et d'yeux.

Je sus plus tard que c'était là le premier repas du jour pour un grand nombre de ces petits employés de bureau, dont l'estomac, brûlé par les boissons alcooliques, se refusait à toute nourriture avant d'avoir été réchauffé, stimulé, activé par un certain nombre de consommations à base d'alcool.

D'ailleurs, pour des gens qui ne touchaient leur salaire qu'une fois le mois, et qui, grâce à leurs habitudes de bohèmes, n'avaient plus le sou une semaine après avoir touché ce salaire, ce genre de sustentation n'était pas à dédaigner quand venait la fin du mois, car il était absolument gratuit pour

les habitués de la buvette. Ils payaient le boire et le restaurateur donnait le manger. De là le nom de l'établissement — un restaurant.

Nos trois amis s'en donnaient donc à cœur joie au bout du comptoir. D'autres confrères de bureau, plus tard, arrivèrent en bande se ranger à leurs côtés et se mirent aussi à prendre leur part du festin. Certains d'eux demandèrent des dés au garçon du « bar », et se mirent à jouer pour savoir qui paierait la consommation obligatoire. Les conversations à bâtons rompus s'engagèrent d'un bout du comptoir à l'autre, les saillies, les répliques, les « scies », se mirent à pleuvoir au milieu d'éclats de rires bruyants, de bourrades, de taloches, et la salle eut bientôt l'air d'une salle de récréation où des collégiens en congé se seraient donné rendez-vous pour donner libre cours à leur humeur tapageuse et destructive.

Je vis bien que je ne pourrais pas séparer Jules de ses copains, et comme je ne pouvais pas passer l'après-midi dans cette buvette, je me levai et allai prendre congé de lui, sous prétexte d'un engagement pressant que j'avais oublié. Je lui dis que je reviendrais le voir le lendemain matin. Je m'excusai auprès de ses deux amis, qui ne me pressèrent nullement de rester, et je les quittai très occupés à leur banquet.

XIV

Le lendemain, vers les dix heures du matin, j'allai chercher Jules à son bureau et l'emmenai au Club Rideau, dont j'étais membre, et là, assis bien confortablement et en toute tranquillité nous nous mîmes à causer. Le pauvre garçon avait l'air un peu dépaycé et perdu dans cet intérieur luxueux et bien différent des bouges où, évidemment, il frayait depuis quelque temps. Je l'eus bientôt mis à son aise en lui faisant servir un verre de sa boisson favorite, le « gin ».

Mandine ne lui avait pas soufflé mot de ma visite chez elle, et quand je lui eus dit que j'étais allé voir sa femme, il parut gêné et inquiet.

Je lui racontai en peu de mots la conversation que Mandine et moi avions eue à son sujet, ou à peu près, et je lui dis la promesse que j'avais faite à sa femme de venir le sermonner, lui sur sa mauvaise conduite et ses relations regrettables.

À mesure que je lui parlais, je le voyais s'attrister de plus en plus. La tête penchée sur sa poitrine, il m'écouta longtemps en silence, sans repousser un seul des reproches que je lui adressais. À un moment donné, je vis de grosses larmes couler le long de ses joues blêmes ; ses lèvres tremblèrent plus fort, et un profond soupir, presque un gémissement, s'échappa de sa poitrine.

— Oui, je comprends bien tout ce que tu me dis, mon cher ami, gémit-il, et je sais bien que tu as raison de me parler comme tu le fais, mais... je suis si malheureux !... Tu ne sais pas... tu ne peux pas réaliser mon désappointement immense !... mon malheur !... La vie m'est à charge, vois-tu, et j'aimerais autant disparaître, m'en aller... je voudrais mourir !...

— Comment, m'écriai-je, tu penses à mourir ?... Et ta femme ?

— C'est à cause d'elle, mon pauvre ami... C'est elle qui me décourage et m'enlève toute la joie de l'existence, toute envie de vivre ! Si tu savais ce que j'ai enduré et ce que j'endure de reproches, de lamentations, depuis que je suis marié ! Je sais bien que Mandine m'est supérieure au point de vue

intellectuel, et même au point de vue de l'éducation, de l'instruction ; je sais bien que ma position ne me permet pas de la placer au rang social auquel elle appartient... qu'elle désire. Mais son ambition, ses aspirations sont telles qu'elles effacent de son existence toute autre considération. Devoirs conjugaux, affection, respect filial... rien n'existe pour elle quand il s'agit de paraître, de briller dans le monde. Elle est prête à tout sacrifier, tout abandonner, pour arriver à ses fins.

Tu sais peut-être qu'elle s'est prise d'engouement pour ce jeune importé d'Angleterre ou d'Écosse, ce Lomer-Jackson que tu as rencontré chez moi ? Eh bien, elle ne voit que lui, elle n'entend que lui, ne parle et ne rêve que de lui. Oh !... si tu savais tout ce que j'endure, tout ce que je crains... tout ce que je pressens...

— Voyons, mon cher Jules, lui dis-je brusquement, tu ne veux pas insinuer que Mandine oublie ses devoirs d'épouse ? Tu sais bien qu'elle est et sera toujours honnête et vertueuse. Son éducation de famille, sa nature, ses goûts, l'empêchent d'être autre qu'une honnête femme !

— Oui... oui... Je crois tout cela. Cependant, elle est bien changée depuis quelque temps. J'ai peine à reconnaître en elle la douce et aimable petite Mandine que j'ai épousée il y a à peine deux ans ! Elle s'ennuie ; la vie lui pèse aussi, la vie monotone qu'elle mène avec moi. Elle veut briller, te dis-je. Elle se croit incomprise par les gens qui l'entourent, en commençant par moi. À l'entendre, Ottawa est un trou de ville. Bah ! le Canada entier est un pays sauvage, arriéré. Il lui faut l'Europe, l'Angleterre surtout, pour s'épanouir librement !... C'est là seulement que se trouve cette atmosphère exempte des préjugés mesquins qui nous entourent ici et empoisonnent l'existence ! C'est là seulement que les pensées, comme les actions, sont libres ; où l'on a pas à s'occuper du qu'en dira-t-on ! C'est là, enfin, qu'on se fiche de l'opinion du monde et qu'on vit largement, fièrement, au soleil de la liberté ! C'est là qu'elle veut aller !... Elle menace de partir, de me quitter !... Oh, si tu l'entendais parler sur ce sujet, comme cela m'arrive trop souvent de l'entendre !...

J'écoutais Jules en silence à mon tour. Il était devenu excité, énervé. Il se levait de sa chaise et marchait autour de la table où nous nous étions assis.

— Voyons, calme-toi, mon cher, et écoute-moi, lui dis-je en lui prenant le bras. Tu sais bien que cet état d'âme chez ta femme n'est que passager. Elle est trop intelligente et trop bonne pour donner suite à ces projets fous !

— Je suis convaincu du contraire, me dit-il en se rasseyant. Et, ma foi, je suis convaincu aussi qu'il serait mieux pour elle et pour moi qu'elle suive son idée ! Il me prend des envies de tout vendre ce que j'ai d'ameublement et de lui en donner l'argent pour qu'elle s'en aille. Moi... je m'arrangerai n'importe comment... Je ne compte pas, je ne compterai pas longtemps !...

— Veux-tu te taire, malheureux !... Et tes principes religieux, qu'est-ce que tu en fais ?...

— Ah ! ma religion !... J'y pense toujours ! Je sais bien ce que ma religion me prescrit à ce sujet... Mais, j'ai beaucoup réfléchi, et je me suis dit que Dieu, qui m'a mis sur la terre avec toutes mes faiblesses, tous mes défauts, me pardonnera, en bon père qu'Il est, si le courage m'abandonne et si je quitte un monde où je lui fais honte ; où chacune de mes actions est une injure, une insulte à sa loi ; si je dis adieu à une vie dont chaque heure est un reproche à son immense bonté, à son immuable justice !...

— Tais-toi, pour l'amour de Dieu ! lui criai-je, horrifié de ces paroles terribles, tu ne sais pas ce que tu dis !... tu divagues !...

— Non, je ne divague pas. J'ai une confiance illimitée en la bonté sans fin de l'Être Suprême. J'ai foi en lui, en son indulgence... en sa justice... Il me pardonnera !...

Et le malheureux pleurait en disant ces mots, qui sortaient étouffés de sa gorge, empreints d'une conviction qui me faisait peur. Je ne pouvais douter de sa profonde sincérité et, malheureusement, de sa ferme résolution de faire ce qu'il disait.

— Dis-moi, Jules, y a-t-il longtemps que tu as vu un prêtre, que tu as été à confesse ?

— J'ai fait mes Pâques au printemps. Mais je me mettrai en règle... avant de partir.

Je ne savais plus quoi dire, quoi avancer, pour le convaincre et le faire changer d'idées. Nous restâmes silencieux pendant quelques minutes. Il pleurait toujours tout bas, et le spectacle de ce bon garçon, que j'avais

connu si posé, si froid et si calme, devenu une chose molle comme une loque, me bouleversait le cœur.

— Mais, dis-moi encore, continuai-je, si les choses changeaient ? Si Mandine revenait, pour toi, ce qu'elle était au début de votre vie marié ?

Il secoua la tête tristement et, me regardant avec un sourire navré :

— Tu ne la connais pas comme je la connais, dit-il. Elle est aussi têtue que son père, et elle ne changera jamais. D'ailleurs, je sais qu'elle ne m'aime pas... qu'elle ne m'a jamais aimé. C'était une enfant quand je l'ai mariée ; elle ne connaissait rien de la vie. Maintenant qu'elle a goûté à l'existence mondaine, à la vie réelle, comme elle dit, sa nature, son tempérament de jouisseuse a pris l'ascendance. Elle, non plus, ne peut se résigner à notre genre de vie monotone. Il faut que cette vie change pour elle, et j'accepte et me résous !... Il n'y a pas d'autre chose à faire.

— Folies, bêtises que tout ça !...

— Tu te rappelles ce que tu me disais autrefois, au sujet des idées romanesque de ta cousine, de ses rêves à propos de sa naissance mystérieuse... Elle s'imaginait être la fille de grands personnages, de nobles, de princes... que sais-je. Hé bien !... je commence à croire qu'elle était dans le vrai. Tout, chez elle, indique des goûts, des aspirations au-dessus de notre monde, de notre mode de vie, de nos habitudes. Elle est sans doute la victime de cet atavisme qui se retrouve dans toutes les sphères, dans toutes les espèces, dans toutes les classes ; atavisme, bon ou mauvais, qu'on rencontre chez les hommes comme chez les animaux. Il n'y a donc rien d'étonnant que, fille d'un père et d'une mère dont la vie a pu être une suite d'extravagances, d'aventures extraordinaires, la pauvre enfant ne puisse faire autrement qu'obéir aux lois de la nature : faire comme père et mère !

Cette théorie de mon ami, émise froidement et posément — il s'était calmé tout-à-coup — me fit comprendre combien il avait réfléchi, calculé et analysé depuis quelque temps. Et, ma foi, je trouvai que ce qu'il disait ne manquait pas de bon sens. Sa théorie avait du bon. Cependant rien ne prouvait ce qu'il avançait, et je continuai de discuter pendant longtemps son idée du suicide. Je le menaçai de raconter à sa femme notre conversation.

Rien n'y fit. Il ne répondait pas à mes arguments ; mais je sentais qu'il restait obstinément attaché à son projet.

À la fin, découragé, désolé et à bout d'arguments, je lui annonçai que j'allais à M... dans quelques jours, voir les parents de Mandine, et je le suppliai de prendre patience et courage jusqu'à mon retour. Je pourrais peut-être apporter un changement dans le triste état de choses qu'il déplorait.

Il m'écouta en silence, mais comme sa femme, lorsque je l'avais quittée deux jours avant, il ne voulut rien promettre.

Nous partîmes ensemble et nous nous quittâmes, lui pour retourner à son bureau, moi pour faire mes préparatifs de départ pour M...

* * *

Cependant, je ne voulais pas partir avant d'aller voir ma cousine, selon ma promesse. Je me rendis chez elle le lendemain de ma rencontre avec Jules.

Je la trouvai plus gaie et plus enjouée.

Je sus plus tard que son ami, Lomer-Jackson, lui avait fait entrevoir la réalisation prochaine de son rêve : il devait la mener à une soirée musicale quelconque, donnée sous les auspices d'une association anglaise de la ville, sous le patronage et en la présence de Leurs Excellences, le gouverneur général et la Duchesse !... Elle prendrait part au programme musical et serait présentée à ces hauts et puissants personnages ! On s'imagine l'état d'exultation dans lequel se trouvait ma cousine : « Être présentée au gouverneur !... lui parler comme à un simple mortel !... pensez donc !... »

Quand elle fut comparativement calme, je lui parlai de mon départ, lui rappelant le message dont elle devait me charger pour sa mère. Je lui parlai de son mari et de son triste état d'âme.

Elle ne fit que rire de mes craintes au sujet de ce dernier. « Il était trop lâche pour jamais attenter à ses jours ! Il aimait bien trop sa vie d'ivrogne, de joueur et de débauché pour jamais la quitter de son gré !... »

Quant au message pour sa mère, c'était simplement pour demander à tante Sophie de lui envoyer un peu d'argent par mon entremise... « Oh !

bien peu de chose... une cinquantaine de piastres qu'elle devait avoir de cachées quelque part. »

Je fus péniblement frappé de sa légèreté d'esprit et de... son manque de cœur, pour tout ce qui ne touchait pas à ses rêves ambitieux. Je constatai, en plus, que mon ami Jules avait raison de dire que sa femme ne l'aimait pas... qu'elle ne l'avait jamais aimé !

Mais malgré ma peine et mon désappointement en face de la légèreté mentale de ma cousine, je ne pus m'empêcher de l'embrasser en la quittant. J'étais sous le charme irrésistible de sa vive intelligence, de ses grâces naturelles, et — j'aimais à le croire, je voulais le croire — de sa bonté innée, que les revers et les désillusions à venir ne manqueraient pas de faire reparaître dans toute sa force enchanteresse.

XV

Quand j'arrivai chez mon oncle Toine on m'accueillit à bras ouverts. Ma tante Sophie, cependant, ne put s'empêcher de pleurnicher un peu en me serrant la main et en m'embrassant. Sans doute ma présence lui rappelait sa Mandine absente, et son pauvre cœur était tout bouleversé par le chagrin que lui causait la disparition de sa bien-aimée. Je compris, à son regard inquiet, qu'elle avait hâte de me demander des nouvelles, mais qu'elle n'osait le faire en présence de son mari.

L'oncle Toine, au contraire, me parut gai et bien plus communicatif que d'habitude. Il ne me parla pas de sa fille cependant, et je vis bien qu'il lui gardait rancune de son départ et de son mariage.

Lorsque nous fûmes à table, pour le souper, il devint tout-à-fait loquace et il finit par me déclarer, à ma grande surprise, qu'il était devenu un personnage à M... depuis mon départ. Il était maintenant marguillier de la paroisse et conseiller de la municipalité, avec des chances de devenir maire dans quelques années.

Dire que je fus surpris de ces nouvelles, n'est pas le mot ! Lui que je connaissais si taciturne, si renfrogné et si solitaire de nature et d'habitude, comment avait-il fait, ou, plutôt, quels événements extraordinaires l'avaient-ils décidé à sortir de son isolement et de ses habitudes d'ermite pour se lancer dans la vie publique et accepter des charges aussi importantes que celles-là ?

Comment se faisait-il aussi que Mandine ne m'eut jamais soufflé un mot des honneurs auxquels son père était parvenu dernièrement. Ma tante me dit plus tard que son mari lui avait défendu de parler de la chose à sa fille quand elle lui écrivait, sans doute par esprit de rancune et de petite vengeance.

Mon oncle Toine ne fut pas sans remarquer ma surprise et cela le réjouit énormément. Ses petits yeux pétillaient de joie en me racontant son triomphe.

— Hé, bégasse ! disait-il en se frottant les mains, t'es surpris, hein ? Suis pas instruit, comme les m'sieux d'la Chambre, moi, mais j'ai d'la tête, et c'est ça qui compte, e'pas ?...

— Sans doute, lui répondis-je, mais dites-moi donc ce qui vous a décidé à vous présenter pour les honneurs municipaux ?

— Euh m'suis pas présenté. 'Ai été demandé, bégasse !

Et, les deux coudes sur la table, il me raconta l'histoire d'un procès avec les autorités du village de M... où il avait eu tous les avantages ; où son jugement solide, sa forte tête avait triomphé des opinions du conseil municipal, et où le curé même avait dû baisser pavillon.

Il avait acheté, quelques vingt-cinq ans avant et presque pour rien, d'un pauvre diable en mauvaise posture financière, une petite propriété avoisinant la maison d'école du village.

Cette propriété comprenait une couple d'arpents de terre et une vieille maison à moitié en ruine. Le terrain était séparé de la maison d'école par un vieux mur de pierre aussi en ruine.

L'année précédente, les autorités municipales et religieuses avaient décidé de construire une nouvelle maison d'école et d'agrandir le terrain qui l'entourait. Au moment de donner le contrat pour la nouvelle construction, on s'aperçut que le vieux mur de pierre de mon oncle empiétait sur le terrain de la maison d'école, d'après le plan cadastral, d'une dizaine de pieds. C'est-à-dire que ce mur accordait à la propriété de mon oncle plus d'étendue qu'elle n'aurait dû avoir en réalité.

Naturellement, quand cet état de choses fut connu, on avisa l'oncle Toine d'avoir à déplacer ou enlever le mur en question, et donner ainsi à l'école le terrain auquel elle avait droit.

Celui-ci refusa carrément et défendit qu'on toucha à son mur.

Toutes les prières, comme toutes les menaces, furent inutiles. Il s'obstina, par nature et par plaisir, dans son refus. On parla d'un procès. Il n'eut pas peur. Tous les gens du village lui prédirent qu'il perdrait ce procès. Le curé le fit venir et lui prédit la même chose après en avoir appelé à la conscience de bon chrétien qu'était l'oncle Toine. Rien n'y fit. À tous, il répondait :

« Grouilleraï pas mon mur. Faites-moé procès si vous voulez. Euh l’perdraï pas ! »

Le notaire du village vint le voir et lui montra le cadastre. Il lui prouva que c’était par erreur que ce mur avait été placé là où il était, et que lui, l’oncle Toine, n’avait aucune chance possible de gagner le procès. Pour réponse il n’eut que la même rengaine : « J’grouilleraï pas ! »

La question devint une affaire grave dans le village. Les habitants de M... furent scandalisés de la conduite et de l’entêtement de l’oncle Toine. Les langues marchèrent ; on le traita de vieux fou, de vieux têtû. Il demeura aussi inébranlable que son mur.

Ma tante Sophie, qui osa intervenir dans l’affaire et essayer d’influencer son mari, fut rabrouée dans les grands prix.

Bref, le procès eut lieu. L’oncle Toine plaida lui-même sa cause devant le Juge de la Cour du District. Il fit si bien, et montra une connaissance si nette de la loi, qu’il gagna son procès. Le juge admit qu’il y avait prescription dans le cas ; que les vingt-cinq années de possession non-interrompue, depuis que la propriété avait été achetée par l’oncle Toine, constituaient une possession permanente des dix pieds de terrain en dispute, et il rendit jugement en faveur du défendeur.

Grand fut l’émoi et grande fut la surprise parmi les villageois. La réputation de l’oncle Toine grandit... grandit !... On se demanda où et quand il avait acquis les connaissances légales qui l’avaient fait triompher des notaires et des avocats du comté.

On ne savait pas que l’oncle Toine, avec sa passion pour les chiffres et les problèmes de tous genres, n’avait jamais manqué une occasion d’assister à tous les procès intentés et réglés devant la Cour du district. Là, il avait suivi les débats avec une attention intense et, doué d’une mémoire vraiment prodigieuse, il avait retenu et noté dans sa cervelle les différents points de loi débattus et discutés. Il avait ainsi acquis une certaine connaissance, superficielle sans doute mais assez étendue, de la loi et de ses applications.

Pour un homme ignorant et fruste, c’était étonnant de l’entendre « faire la loi », comme disait ma tante Sophie. Il citait, avec une sûreté remarquable, les précédents qui appuyaient ses opinions sur tel ou tel cas de litige ; il nommait le juge ayant rendu telle ou telle décision, la date exacte de tel ou

tel procès avec les noms des avocats de la poursuite et de la défense, leurs arguments, et le reste.

Enfin, pour les habitants de M... et des alentours, l'oncle Toine devint une lumière légale et, après l'avoir ignoré pendant une cinquantaine d'années, ils l'admirèrent tout-à-coup et en firent un petit Solomon.

Cependant, ce qui porta le comble à l'admiration des gens pour l'oncle Toine ; ce qui centupla le respect qu'on commençait à avoir pour lui, ce fut son large et magnifique geste quand, après avoir joui de son triomphe pendant à peu près une semaine, il vint tout-à-coup trouver le curé et lui annonça que, maintenant qu'il avait gagné son procès et qu'on ne pouvait pas, légalement, le forcer à « grouiller son mur », il avait décidé de faire la chose lui-même. Mieux que cela, comme la maison presque en ruines, sur la propriété en question, occupait la partie de terrain la plus éloignée de ce mur, il était prêt à remettre, non seulement les dix pieds en litige mais à y ajouter, en pur cadeau, dix autres pieds pour augmenter l'étendue de la cour de l'école.

Le curé, stupéfait d'un tel dénouement, fit demander les marguilliers et les conseillers de la municipalité et, séance tenante, on accepta l'offre généreuse de l'oncle Toine.

La reconnaissance de ces messieurs envers l'oncle Toine fut vive et bruyante, et rien ne manqua au triomphe et à l'orgueil de ce dernier quand le curé, resté seul avec mon oncle et après l'avoir chaudement remercié et félicité, lui fit entendre que leur reconnaissance ne s'arrêterait pas là ; qu'aux prochaines élections de la paroisse et de la municipalité, lui, l'oncle Toine, entendrait parler de quelque chose d'avantageux ! La paroisse avait besoin d'hommes comme lui, d'hommes de tête, de gens forts en loi, et on verrait à s'assurer de ses services et de ses lumières.

En effet, l'hiver suivant il était nommé marguillier de la paroisse et conseiller de la municipalité.

L'histoire de Cincinnatus s'était répétée !

Mon oncle était terriblement excité en me racontant ce qui précède, et en écoutant la narration de ses hauts faits, je compris combien cet homme, taciturne et bourru à la surface, était orgueilleux et sensible à la flatterie,

aux compliments. Je compris aussi combien il était difficile de le faire changer de décision quand il rencontrait de l'opposition.

J'étais à me demander si, en vue de sa gaieté et sa bonne humeur du moment, je ne ferais pas bien de mettre le cas de Mandine sur le tapis. Ma tante, cependant, souleva elle-même la question en me disant, d'un ton qu'elle voulait être indifférent mais qui trahissait son inquiétude :

— Tu sais, Paul, ton oncle a l'intention de faire jeter la vieille maison de M... à terre et d'en bâtir une autre bonne en brique !

— Vraiment, dis-je, étonné de voir ces vieilles gens se départir de leurs habitudes d'économie parcimonieuse si bien ancrées dans leur nature, avez-vous l'intention d'aller demeurer dans le village ?

— Non, dit brusquement mon oncle, l'est pas pour aller rester au village. L'est ben icitte !

— Alors, fis-je, interloqué, vous allez bâtir pour vendre, pour spéculer ?

— Non, la bâtira pour plus tard... pour d'autre chose.

Ma tante me jeta un coup d'œil qui semblait vouloir m'encourager à pousser mon interrogatoire. Je continuai donc :

— Pour autre chose ? Mais si vous ne bâtissez pas pour vous-même, ni pour vendre, évidemment vous n'êtes pas pour donner cette maison aux étrangers, et je ne vois que Mandine qui...

— Parle pas de Mandine ! interrompit mon oncle, devenu blême, veux pas en entendre parler !

— Mais, mon oncle, fis-je sur un ton décidé, permettez-moi d'en dire un mot de Mandine ! C'est votre fille après tout — adoptive, si vous voulez — et vous lui devez protection justement parce que vous l'avez prise toute petite et inconsciente. Vous en êtes responsable aux yeux de la loi !

À ce mot de loi, l'oncle Toine releva la tête, qu'il tenait baissée depuis quelques minutes dans une attitude de lutte et d'entêtement.

— La loi... la loi !... a rien à faire avec ça !... Pas pour aller en loi avec Mandine, bégasse !...

— Je l'espère bien, mon oncle. Mais ce n'est pas seulement une question de loi ici : c'est, une question de devoir. Vous avez adopté cette enfant. Vous

avez aussi accepté toutes les responsabilités que comporte cette adoption. Mandine a pu vous faire de la peine. Elle a pu manquer au respect qu'elle vous doit. Elle n'en est pas moins une enfant qui vous a été confiée et dont vous êtes tenu de rendre compte. Si elle est malheureuse, si elle est souffrante, si elle est dans le besoin, c'est à vous d'y remédier. La loi divine, comme la loi humaine, vous le commande, vous l'ordonne !...

À ma grande stupéfaction, je vis un éclair de satisfaction passer dans les yeux de l'oncle Toine.

— All'a du chagrin. Mandine ?...

— Oui, mon oncle, elle a de gros chagrins. Ça ne va pas du tout dans son ménage...

— Hé, hé !... Euh l'savait ben !...

— Malheureusement, les choses menacent d'aller plus mal encore... Son mari...

— Ah !... son gros m'sieu d'la Chambre !...

— Oui, son mari s'est mis à boire ou à se droguer, j'ai peur, et la pauvre Mandine, qui est presque abandonnée maintenant, pourrait bien se trouver tout-à-fait seule avant longtemps. Ainsi, mon oncle...

— Hé, hé, hé !... est bon pour elle... est bon pour elle... la fantasse !...

— Allons, mon oncle, ne dites pas cela. Mandine était jeune — presque une enfant. Si elle s'est trompée il faut pardonner à son jeune âge, n'est-ce pas, ma tante ?

— Ah ! la pauvre p'tite ! la pauvre p'tite ! gémit celle-ci. Et les larmes coulaient lentement le long de ses joues maigres et ridées.

— Est ta faute, dit mon oncle en s'adressant à sa femme. C'mariage, tu l'as voulu !...

Le bonhomme se leva brusquement de table où nous venions de terminer le repas, et, sans ajouter un mot, il sortit et se dirigea vers l'écurie pour faire « son train » du soir.

Restée seule, avec moi, ma tante donna un libre cours à sa douleur. Aux paroles d'espérance que je lui adressais, elle répondait, en secouant tristement la tête : « ah ! je l'connais trop bien... il ne pardonnera jamais ! »

— Mais, ma tante, lui dis-je finalement, si Mandine revenait demander pardon à son père et avouer qu'elle a eu tort de lui désobéir, la vanité, l'orgueil de mon oncle ne seraient-ils pas flattés de cet aveu et ne se laisserait-il pas attendrir ?

— Si elle revenait seule... peut-être. Avec son mari, ton oncle ne la recevrait pas, j'en suis sûre ! Et les larmes de la pauvre tante de couler, de couler !

Cependant, elle reprit un peu de courage quand je lui dis que je resterais quelques jours avec eux et que je reprendrais le sujet avec l'oncle Toine en une occasion peut-être un peu plus propice.

Elle eut même un regain de joie orgueilleuse quand je lui racontai les succès mondains que Mandine avait eus dans la haute société d'Ottawa. Alors, en m'écoutant, c'était : « la chère p'tite... la chère p'tite !... » qu'elle murmurait avec un accent de tendresse maternelle qui montrait l'étendue infinie de son amour, en dépit de tout, pour l'enfant légère et ingrate qui l'avait quittée si facilement et qui l'avait oubliée si vite.

Toutefois, quand je lui fis part de la commission que sa fille m'avait confiée pour elle, relativement à l'argent requis, ses larmes recommencèrent à couler de plus belle.

— Ah ! la pauvre enfant !... dit-elle, et ses épaules se soulevaient et s'abaissaient, secouées par la violence de son chagrin, elle sait pourtant bien que j'ai pu envoyer d'argent. Je n'ai pas rien ! Tout ce que j'avais mis de côté depuis des années a filé. J'ai vendu, j'ai trafiqué tout ce que j'ai pu. J'ai même triché ton oncle pour envoyer de l'argent à Mandine chaque fois qu'elle m'en a demandé. Maintenant, je n'ai plus... j'ai plus rien à faire !...

Et petit à petit, elle me raconta tous les moyens qu'elle avait pris, toutes les petites combinaisons, toutes les ruses que sa tendresse avait inventées pour détourner, au profit de son enfant, les quelques piastres qu'elle lui envoyait aussi souvent que possible, en cachette, sans jamais, cependant, pouvoir satisfaire aux besoins de celle-ci. Je compris que, probe et honnête jusqu'au scrupule, elle n'avait pas hésité à faire danser l'anse du panier de la famille pour faire face aux demandes sans cesse renouvelées de Mandine.

Je sus ainsi que les sommes d'argent envoyées par elle à sa fille représentaient un chiffre relativement considérable pour des gens dont le budget n'était ni chargé ni compliqué.

Alors, l'oncle Toine était devenu soupçonneux au point de prendre lui-même la gérance de ce budget. Ma tante ne touchait plus un sou depuis près de six mois. Sa dignité d'honnête ménagère était froissée de cette procédure, tandis que son anxiété maternelle, son inquiétude pour Mandine, était portée à un point où elle en devenait malade.

— J'peux pus rien faire pour elle, répétait-elle, toujours en pleurant.

Je commençai à craindre de sa part une de ces lamentations sans fin dont elle était coutumière, et je me hâtai, dans ma frayeur d'une telle possibilité, de la consoler et de la calmer, en lui disant que je me substituerai volontiers à elle en cette occasion et que j'enverrais de l'argent à Mandine, au nom de sa mère, le lendemain même.

Pour calmer ses scrupules, je dis à ma tante que cet argent pourrait m'être remboursé par elle plus tard, c'est-à-dire que je lui faisais un prêt tout simplement.

Cet arrangement eut l'effet voulu, et la pauvre vieille tante se mit, en silence, à vaquer à ses petits travaux de ménage.

XVI

Le lendemain, dimanche, je fus témoin d'un peu de la gloire dont l'oncle Toine jouissait au village.

J'assistai à la grand'messe, avec ma tante, dans le banc de famille, tandis que lui prenait sa place au banc d'œuvre, avec les autres marguilliers.

Ah !... mes amis !... que c'était beau de le voir occuper la première place dans l'église ! Il s'était mis sur son trente-six, comme disait ma tante. Il portait un grand frac en drap jais noir, qui lui descendait à mi-mollets et qui était bien trop grand des épaules et de la taille pour lui. Il avait le cou « encarcanné » dans un faux-col blanc qui lui sciait littéralement les oreilles. Nonobstant, il rayonnait de dignité, de fierté et... de vanité. Ses gestes, qu'il voulait, sans doute, être majestueux, n'étaient que raides et empesés, et je remarquai qu'il tirait souvent son grand mouchoir à carreaux rouges et blancs pour s'en éponger le front et le cou, en dedans du faux-col.

Je pensai qu'il ne devait pas être aussi à l'aise dans ces habits de gala qu'il ne l'était ordinairement avec ses grosses « hardes » de cultivateur. La position raide et immobile qu'il se tenait obligé d'avoir dans ce banc si en évidence, ne devait pas lui être aussi facile ni aussi agréable que celle qu'il adoptait sur le siège de sa charrue ou de son semoir mécanique !

Pourtant on pouvait voir qu'il était heureux malgré tout. De temps à autre, il me lançait un regard en coulisse — le banc d'œuvre était presque vis-à-vis le nôtre et n'en était séparé que par l'allée étroite — pour juger de mon appréciation et de l'effet qu'il produisait sur moi.

J'avoue que je n'osais pas trop le regarder en face de peur de manquer de contrôle sur moi-même et... ma foi !... d'éclater de rire. Car c'était vraiment comique de le voir essayer de se grandir sur ses jambes lorsqu'il se levait avec les autres, puis de jeter un long regard circulaire sur la foule des fidèles, comme pour bien s'assurer que chacun se tenait correctement et que tout allait bien dans l'église. Il se retournait ensuite, lentement, vers

l'autel, avec l'air de dire à l'officiant : « c'est bien, vous pouvez continuer !... »

Quand on l'avait vu, comme moi, occupé à ses travaux de la ferme, si petit, si menu, si près de la terre, de cette terre noire à laquelle il ressemblait un peu ; quand je me le représentais dans sa cuisine, si renfrogné et silencieux, si effacé et retiré, et que je le voyais sous ce nouveau jour, vêtu de ces beaux habits, avec cet air gourmé et imposant, vraiment, le côté comique du contraste m'apparaissait si vif qu'il me fallait tout le respect que j'avais du lieu où j'étais, et des choses saintes qui m'entouraient, pour ne pas pouffer de rire !

Un moment arriva, cependant, où je faillis perdre contenance et causer un scandale.

Ce fut quand je le vis sortir de la poche de son frac noir un livre, un in-quarto, relié en cuir brun, et qu'il se mit à le feuilleter gravement en remuant les lèvres — lui qui ne savait pas lire !...

Je regardai ma tante en-dessous et je vis, qu'elle aussi, se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

Mais quand, après avoir examiné ce livre un peu plus attentivement, je constatai, en y voyant attaché un certain signet — que je connaissais bien pour l'avoir jadis enjolivé de ma meilleure écriture — que c'était un recueil de poésies de Musset que j'avais donné à ma cousine un jour de son anniversaire de naissance, il y avait cinq ou six ans, et que celle-ci, comme c'est l'habitude de ses sœurs, avait sans doute mis de côté, après l'avoir parcouru, pour l'oublier complètement ensuite, alors, je ne pus retenir un gloussement — étouffé aussitôt dans mon foulard — qui provoqua l'étonnement de mes voisins et qui fit même relever la tête à mon oncle. Celui-ci se tourna de mon côté et je me mis à tousser dans mon mouchoir comme si j'étouffais. Je n'osai plus, jusqu'à la fin du service divin, jeter un regard du côté des marguilliers.

Cependant, lorsque mon oncle sortit du banc d'œuvres, avec les autres marguilliers, pour faire la quête, et qu'il se mit à marcher aussi gravement et lentement que le lui permettaient ses petites jambes courtes et arquées, pour passer la sèbile aux fidèles, je remarquai que ceux-ci le suivaient des yeux, et semblaient ne voir en lui que l'homme important, l'homme de tête. Pour

eux l'oncle Toine n'était plus le petit fermier du « rang d'en arrière », c'était celui qui avait gagné un procès contre la municipalité et contre la fabrique ; c'était celui qui avait roulé les avocats, les notaires, le curé, les commissaires d'école ; c'était l'homme célèbre du jour, enfin !

À la sortie de la messe, cette admiration muette, mais évidente, des villageois accompagna, pour ainsi dire, mon oncle jusqu'à ce que nous eûmes disparu derrière la montée du chemin conduisant du village à sa ferme.

Tout le long de la route l'oncle Toine conserva son air empesé, et nous arrivâmes sans avoir beaucoup causé d'autre chose que du beau temps, de l'apparence des récoltes, et autres sujets familiers.

Revenu à la maison, après qu'il eut mis son cheval « dedans », la bonne humeur et l'air naturel de l'oncle Toine reparurent. À ma grande surprise, il sortit de l'armoire de la cuisine une bouteille et un petit verre épais qu'il posa sur la table toute mise en disant d'un ton joyeux :

— Prendra ben un p'tit verre d'appétit avant d'manger, Paul ?

Il avait enlevé son vaste frac noir et son faux-col blanc.

Il se servit d'abord et me passa ensuite le verre et la bouteille qui contenait du « whisky blanc », c'est-à-dire de l'alcool dilué avec de l'eau, ou « baptisé ». Cette boisson, cependant, était si forte que je faillis m'étouffer en l'avalant, ce qui fit rire mon oncle de bon cœur.

— Est d'la bonne étoffe, hein ?... dit-il en s'essuyant les yeux, que la force de la liqueur, autant que le rire, avait mouillés.

C'était la première fois que je voyais s'accomplir cette cérémonie de prendre un verre dans la maison de mon oncle. Je l'avais toujours connu absolument tempérant et même ennemi avéré de l'alcool.

Il avait contracté, paraît-il, cette habitude de boire un « p'tit verre » au village lors de son fameux procès, et depuis sa victoire il gardait une bouteille de « boisson » dans sa maison, pour ne s'en servir, cependant, que dans les grandes circonstances.

Nous nous mîmes à table de bonne humeur et nous mangeâmes de grand appétit un dîner que ma tante avait préparé avant de partir pour la messe et

qu'elle avait réchauffé en peu de temps, pendant que l'oncle Toine voyait à ses animaux, sa basse-cour et le reste.

Tout en mangeant et en causant avec les bons vieux, je cherchais un moyen d'arriver à parler de nouveau de Mandine. Ma tante m'en fournit encore l'occasion en me demandant si j'avais aimé le chant à la messe.

— Le chant était beau, lui dis-je en clignant l'œil de son côté, pour lui faire comprendre que je saisisais son idée, mais je n'ai pas aimé l'accompagnement d'orgue. Qui est organiste maintenant ?

— C'est une sœur du couvent, répondit ma tante. Tu l'aimes pas ?

— Elle n'est pas de la force de Mandine, dis-je avec assurance. Mandine était bien mieux qu'elle. Et si vous l'entendiez maintenant !...

Mon oncle toussa dans son assiette et, tout à coup, pour changer de sujet sans doute, il me dit :

— As-tu aimé l' sermon ?

— Oui. C'était un beau sermon et je l'ai écouté avec plaisir. Ce jeune vicaire parle bien.

— Heu ! heu ! fit mon oncle avec son ton d'« ostineux ».

— Est-ce que vous n'avez pas aimé son sermon, mon oncle ?

— Heu ! oui... mais l'vicaire y devrait parler plus comme nous autres !...

— Comment, mais il a parlé en bon français !

— J'dis pas... mais y' sert trop de mots latins. À tout bout d'champ y dit des « laoh, laoh !... » Q'ça veut dire « laoh »... ?

Je compris que ce à quoi mon oncle faisait allusion était un mot, ou une phrase assez souvent répétée par le prédicateur du matin au cours de son sermon. Il avait parlé des fautes humaines, de nos luttes, de nos déboires sur la terre : fautes qui seraient comptées là-haut, luttes et déboires qui seraient portés à notre crédit là-haut : qu'enfin la récompense finale serait donnée là-haut. L'oncle Toine n'avait saisi de ce « là-haut » que ce que le son offrait à son oreille peu cultivée, c'est-à-dire un mot étrange latin, grec ou hébreu : laoh ! laoh !

Ceci me rappelait l'histoire qu'un curé spirituel de mes connaissances me racontait un jour, et qui m'avait bien amusé.

Un bon « habitant » était allé au village entendre une conférence sur l'agriculture. Le conférencier, un peu pédant, avait, pour impressionner son auditoire, commencé son cours d'agriculture par les paroles suivantes : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; puis il dit : « que la lumière soit », et la lumière fut ; puis il dit : « que le soleil et la lune soient », le soleil et la lune furent ; ensuite il dit : « que les étoiles, les arbres, les lacs, les montagnes, les animaux soient », et les étoiles, les arbres, les lacs, les montagnes, les animaux furent. Puis le conférencier parla agriculture en termes si techniques et recherchés que la plupart des auditeurs, tous des fermiers, ne comprirent pas grand'chose et ne tirèrent pas grand profit de son cours. Or, quand le bon habitant retourna chez lui, sa femme l'accabla de questions au sujet de la conférence :

— Ça t'y été beau ? lui demanda-t-elle, curieuse.

— Ou, ça été ben beau, mais ben long !

— Quoi qu'y a dit, l'savant ?

— Ô, ben des choses !

— Quoi encore ?

— Ben, y nous a dit des choses qu'on connaissait pas.

— Quoi, par exemple ?

— Ben, y nous a dit qu'les étoiles, les arbres, les rivières, les montagnes, tout ça ça furent ! Savais-tu ça, toé, qu'les arbres, les animaux, pis les rivières ça furre ?...

* * *

Après l'histoire du sermon je ne pus parvenir à remettre la conversation sur le sujet de Mandine.

Dans l'après-midi, cependant, nous allâmes, mon oncle et moi, visiter les « bâtiments », les animaux puis les champs.

Au cours de notre promenade, j'abordai de nouveau la question de Mandine et de son mari. Je n'eus pas plus de succès que les premières fois. À la simple mention de sa fille, mon oncle devînt muet comme une carpe et

me laissa parler tout le temps que je voulus. J'usai de toute mon adresse, de tous les arguments pour l'ébranler, sinon le convaincre. Rien n'y fit.

À la fin, dégoûté de mon insuccès, je lui dis :

— Pourtant, mon oncle, si Mandine revenait ici, malade et mourante, vous demander pardon, auriez-vous le triste courage de la repousser, de lui refuser un pardon qu'elle implorerait à genou ?

Je vis le bonhomme se raidir dans un effort pour conserver son sang-froid et sa dignité. Il s'arrêta un instant et, sans me regarder, il dit d'une voix sourde :

— Quand all' viendra, on verra !...

— Puis-je lui dire cela, mon oncle, quand je la reverrai en ville ? dis-je, encouragé.

— Laisse-la faire... dis pas un mot !...

Ce fut tout ce que je pus obtenir de lui.

Cependant il me sembla que son ton s'était légèrement adouci en prononçant ces dernières paroles, et je crus voir que, comme je l'avais prévu, son orgueil était plutôt flatté à l'idée de voir celle qui l'avait bravé autrefois, venir avouer sa défaite et, par là, proclamer le triomphe du père omnipotent et omniscient.

Je restai encore deux jours à M... sans pouvoir régler définitivement la question du pardon de Mandine. Ma tante, à qui j'avais fait part de mes conversations avec mon oncle à ce sujet, augura bien du fait qu'il ne s'était pas mis en colère lorsqu'il avait parlé de sa fille la dernière fois.

Mes affaires personnelles terminées à M... je quittai la maison de mon oncle avec assez bon espoir d'une réconciliation possible entre lui et sa fille. Je les invitai tous deux à venir voir mon bureau à la ville, et je les laissai de bonne humeur, leur promettant de revenir aussitôt que je le pourrais.

XVII

Il se passa quelque temps avant que je revis ma cousine pour lui parler longuement.

J'étais allé chez elle en arrivant de M..., mais ni elle ni son mari n'étaient à la maison. Je sus des Dubois qu'elle était partie en voyage avec quelques amis d'Ottawa, des Anglais musiciens et chanteurs des deux sexes, pour aller donner un concert dans une petite ville peu éloignée de la capitale.

Ce voyage, auquel prit part le nommé Lomer-Jackson, mais dont le mari de Mandine fut exclus, ne dura qu'une couple de jours, mais il fut la cause de troubles subséquents sur lesquels je reviendrai plus tard.

Les renseignements qui précèdent me furent donnés par Madame Dubois et ses filles, voisines de Mandine, et ces dames ne manquèrent pas, à l'occasion, de me donner aussi une foule de détails supplémentaires sur ma cousine et son mari. Ces renseignements me mirent dans un fâcheux état d'esprit, me firent beaucoup de peine.

Mandine et son mari, me dit Madame Dubois, ne venaient plus les visiter du tout. Il y avait deux mois que Jules n'était venu fumer la pipe avec le père Dubois. Depuis, on ne le voyait que de temps à autre, rentrer chez lui à l'heure du souper. Par contre, Lomer-Jackson était un visiteur assidu et constant. Mandine recevait aussi des dames anglaises, accompagnées par des « dudes » (petits crevés) de la même nationalité. On faisait de la musique chez elle jusqu'à des heures avancées de la nuit. On y chantait, on y dansait, on s'y amusait. Les voisins commençaient à s'inquiéter au sujet de Jules. Enfin, ces dames me racontèrent un tas de potins qui me mirent mal à l'aise.

Ne pouvant voir Mandine pour lui faire un rapport verbal de mon voyage à M..., et étant trop occupé à mon bureau pour me déranger et lui courir après, je lui écrivis un bref résumé de mon passage à la maison paternelle et lui inclus un chèque pour cinquante piastres, somme soi-disant provenant de sa mère.

J'écrivis aussi un mot à Jules, lui demandant de venir fumer la pipe à mon bureau, ou à ma chambre.

Quelques semaines se passèrent encore sans que j'entendisse parler d'eux. Un beau jour la malle m'apporta un mot de Mandine accusant réception de ma lettre et de mon chèque, et m'invitant d'aller la voir chez elle.

Je m'y rendis sans tarder. J'avais hâte de la revoir et lui faire part de ma visite à M... et de l'impression que j'en avais rapportée quant à ce qui la concernait.

J'arrivai chez elle une après-midi d'un jour pluvieux. Je dois avouer que l'idée de revoir ma cousine m'offrait un certain attrait. Je voulais bien la réprimander, la morigéner un peu sur sa conduite légère ; j'avais amassé toutes sortes d'arguments, de reproches, à cet effet. Ce que Madame Dubois m'avait raconté constituait un réquisitoire assez sérieux que, chemin faisant vers sa maison, je repassais en mémoire, afin de le lui présenter en bonne et due forme, méthodiquement, par ordre d'importance et de gravité. Cependant, en la retrouvant gaie, enjouée et... charmante en son joli négligé de mousseline bleu quelconque, toute ma sévérité, tous mes projets de mentor s'évanouirent pour ne faire place qu'à un sentiment de plaisir mêlé d'une joie étrange, que je ne savais expliquer ou analyser.

De m'être occupé sérieusement d'elle à M... ; d'avoir à lui faire entrevoir la possibilité que l'oncle Toine pourrait lui pardonner ; d'avoir eu à attendre assez longtemps pour tout lui dire, tout lui raconter, cela, dis-je, m'avait rendu impatient et peut-être nerveux... Que dis-je ? j'étais anxieux de la revoir.

Pourtant, sa manière de me recevoir n'était pas faite pour justifier ma hâte de dire bonjour à ma cousine et... de l'embrasser. Car je me croyais autorisé, sinon invité, en entrant dans son petit salon sombre et parfumé, à lui donner un chaste baiser de frère ou... de cousin.

Elle accepta mon baiser froidement, et sa première parole, après les « ça va bien ? » obligatoires, fut :

— J'en ai eu du plaisir à Renfrew !... Tu parles d'un voyage de « fun » ? !... Deux jours et deux nuits sans dormir !... Toujours rire, chanter, danser, s'amuser !... Et la semaine prochaine on va à Almonte répéter notre

concert !... La semaine suivante on va à Arnprior ! Viens-tu avec nous ? Lomer te demandera si je le veux. C'est lui qui organise ces voyages !...

Je restai stupide et ne sus trouver un mot pour répondre à ce babillage de tête légère, lancé à toute vitesse, tout d'une haleine.

Sans attendre ma réponse, d'ailleurs, ma cousine continua de me détailler son voyage à Renfrew. Elle me dit le succès qu'elle avait remporté comme pianiste et comme chanteuse. Elle s'étendit sur la réception magnifique qu'on lui avait faite là-bas, ainsi qu'à ses compagnons de voyage ; les deux jours passés à l'hôtel de l'endroit, où on avait dansé toute la nuit ; les excursions aux alentours de la petite ville ; le retour à Ottawa, « tous fatigués mais si heureux !... prêts à recommencer ! » Et Lomer !... si charmant garçon, si enjoué, si plein de ressources !... Et puis, on l'avait payée, elle !... vingt piastres !... Hein !...

— Jules n'était pas là ? lui demandai-je lorsque, à bout de souffle, elle s'arrêta, les yeux brillants, les joues en feu.

— Jules avec nous ?... ah !... ah !... Il aurait eu l'air fin !...

— Comment est-il, ton mari ?

— Mais, comme d'habitude : toujours à moitié ivre. Je ne le vois presque plus depuis un mois. Je ne sais pas ce qu'il fait ni où il gîte la moitié du temps !...

— Et... tu ne t'en occupes plus ?

— Ah ! mais non ! Il est devenu absolument abruti... il se drogue, tu sais ! Il est toujours dans le rêve. Je ne sais pas comment il peut garder sa position au gouvernement !

— Mais son salaire ?...

— Je n'en vois pas un sou. Les notes des fournisseurs pleuvent drus à la maison, et je ne sais pas même s'il s'en occupe. Si ce n'était pas de mes amis, je me passerais de manger souvent. Heureusement, je gagne de l'argent avec ma musique, mes amis m'aident, et je me tire d'affaires.

— Tu as reçu mon chèque pour cinquante piastres ?

— Oui...

— Et... tu en as été satisfaite ?...

— Heu !... Maman aurait pu faire mieux que ça ! Une grosse affaire, cinquante piastres !... Ça m'a servi juste pour me procurer quelques robes dont je manquais... pour mes concerts et mes voyages.

— Alors, tu voyages beaucoup ?

— Ça ne fait que commencer. Mes engagements vont devenir plus nombreux et plus rémunérateurs.

— Et cette vie te plaît ?

— Je crois bien ! On est une organisation de gens choisis. Tout du monde chic. Tu sais, les Anglais sont des **gentlemen** !

— Les Anglaises aussi ?

— Dis donc pas de bêtises ! En tout cas, je me trouve bien mieux avec elles. Je suis mieux traitée par elles que par les Canadiennes-françaises, qui me jalourent.

— Tu ne vois plus les Dubois ?

— Ah ! non ! Celles-là surtout sont jalouses de moi... de mes toilettes ! Ce que j'ai de plaisir à les faire endêver, mon cher !...

Longtemps elle continua de jaser et de me raconter toutes sortes d'histoires sur ses cousines, ses voisines, son entourage enfin. Je l'écoutais avec étonnement, ne pouvant me faire à l'idée d'une telle fièvre, d'un tel besoin d'activité et de distraction chez ma cousine, que j'avais connue toujours joyeuse mais relativement digne et réservée. Sa gaieté d'aujourd'hui ne me semblait pas de bon aloi. Il était évident pour moi qu'elle cherchait à s'étourdir par un flot de paroles décousues et étranges, à se persuader qu'elle était heureuse, enfin. Je devinai que tout cela était factice et, qu'au fond, elle n'était qu'inquiète et nerveuse. Et cela m'attristait.

Après l'avoir écoutée longtemps encore, et quand je vis qu'elle était à bout de racontars, je lui dis, gravement :

— Tu ne m'as pas demandé de nouvelles de ton père et de ta mère ?

— C'est vrai, dit-elle, tout à coup sérieuse. Comment sont-ils tous deux ?

— Ils se portent bien, mais ta mère est triste et bien inquiète à ton sujet.

— Pauvre maman ! Et papa, est-il toujours fâché contre moi ?

Alors je lui racontai ce qui se passait à M..., les succès de l'oncle Toine parmi ses concitoyens, et l'orgueil qu'il en ressentait. Finalement, je lui rapportai la dernière conversation que nous avions eue, son père et moi, à propos d'elle, et je lui dis la raison que j'avais de croire que si elle, Mandine, faisait une tentative vers un rapprochement, si elle se montrait chagrine et repentante de sa fugue, il était possible qu'il pardonnât.

— Ah bien ! dit-elle en éclatant de rire, penses-tu que c'est au moment où je commence à vivre, à m'amuser un peu, que je vais aller me jeter à ses pieds, lui demander pardon ?... Me vois-tu jouer l'enfant prodigue quand il n'y a aucune nécessité pour moi de le faire ?...

— Pas maintenant, peut-être, ma chère, mais n'admets-tu pas que le jour peut arriver où tu seras contente et heureuse de faire ta paix avec lui ? Tu dis que tu ne comptes plus sur ton mari, ou qu'il ne compte plus pour toi. Très bien. Tu as des amis qui le remplacent et qui t'apportent l'aide nécessaire pour subvenir à tes besoins matériels. Très bien encore. Mais ces amis seront-ils toujours là pour t'aider ?

— Si ceux-là me manquent, j'en trouverai d'autres, va !... Avec mes talents, ma jeunesse, ma voix, il m'est permis d'espérer, d'entrevoir un avenir brillant. Oh ! pas au Canada, tu comprends !... Tiens ! lors de notre concert à Renfrew, j'ai eu une offre d'engagement comme organiste dans une église... protestante !...

— Tu n'as pas accepté, j'espère ?

— Non. D'abord, c'est pour une église de petite ville, et le salaire n'est pas assez fort. Ensuite, je vise autre chose de mieux que cela. J'ai la promesse de quelque chose de plus brillant... de plus à mon goût...

— Puis-je te demander en quoi consiste cette promesse ?

— Oh, ce n'est rien de certain encore, mais un membre de notre organisation, un du « set », m'a parlé d'une carrière de chanteuse d'opéra !... Tu en entendras parler plus tard !

— Ce membre, c'est ton grand ami, le Lomer-Jackson ?

À cette question, droite et nette, ma cousine rougit et hésita un instant, puis :

— Quand ce serait lui, me dit-elle d'un ton sec, qu'est-ce que cela te ferait... qu'aurais-tu à dire ?

— Mon Dieu, ma chère cousine, rien... absolument rien ! Seulement, à ta place, j'hésiterais à confier mon avenir, mon bonheur, toute ma vie, à un individu qui, après tout, est un parfait étranger pour nous tous. Comme je te l'ai déjà dit, il peut disparaître un jour ou l'autre pour retourner dans son pays, rejoindre les siens.

— Oh, je sais tout ce que tu penses sur son compte, mais je sais ce que j'ai à faire ! D'ailleurs, connais-tu quelqu'un... un autre ami, qui offrirait de s'occuper de moi, comme il le fait ?

En disant ces mots, ma cousine me lança un regard narquois et provocateur, qui acheva de m'exaspérer. Car son ton, depuis le commencement de notre conversation, tantôt léger et badin, tantôt moqueur et ironique, m'agaçait, m'énervait. Je me levai et fis quelques pas vers la porte du petit salon. Puis je m'arrêtai indécis. J'aurais voulu lui dire combien sa conduite me désappointait et combien son manque de cervelle et de jugement me désolait.

J'ouvris la bouche pour lui crier tout mon réquisitoire, si bien préparé en me rendant chez elle, puis, encore une fois, j'hésitai. Elle aussi s'était levée et s'était rapprochée de moi. Elle me prit le bras et s'y appuya comme elle le faisait autrefois, quand nous nous promenions tous deux dans la campagne à M... Je la regardai. Son regard, de moqueur qu'il était quelques instants auparavant, était devenu inquiet et craintif. Je sentis toute mon exaspération tomber subitement pour faire place à un sentiment que je ne puis qualifier que par le mot « bête ». Ma gorge se serra et une espèce de pitié s'empara de moi. Ce fut gauchement, presque en bégayant, que je lui dis, d'une voix timide :

— Je te respecte trop comme la femme de mon ami... et... je t'aime trop comme ma cousine, pour te dire... tout ce que je pense !... Ce que je te dirais te ferait trop de peine !... Et, je crois que, au fond de ton âme, tu en as assez... de peine et de chagrin... trop !... Seulement, si jamais le jour arrive où je te verrai réellement dans le besoin, où tu seras seule et faible, où tu éprouveras de vrais regrets... ce jour-là, tu me trouveras... si tu veux !...

— Quand je serai prête à jouer l'enfant prodigue... n'est-ce pas ?...

— Folle !... lui dis-je, en prenant mon chapeau et me sauvant presque, pour résister à l'envie de la battre... ou de l'embrasser.

XVIII

Plusieurs semaines, des mois même, s'écoulèrent sans que rien ne me rapprocha de ma cousine ou de son mari. Je piochais ferme à mon bureau, car je voyais venir le jour où j'irais à Toronto subir mon examen final pour le barreau. À part quelques petites fumeries avec des amis du club, les soirs de semaine, et quelques promenades à pied, le dimanche, aux alentours de la ville, je passais mon temps à étudier.

J'avais cependant gardé une profonde impression de ma dernière visite à Mandine, et malgré mes occupations au bureau et dans ma chambre d'étudiant, je pensais souvent à elle, me demandant ce qu'elle devenait. Plusieurs fois, même, je me sentis poussé vers sa demeure avec le désir intense d'aller lui dire bonjour. La pensée de trouver porte close, cependant, m'empêchait de céder à ce désir. Elle pouvait être absente dans une de ses fameuses tournées de concert dont elle m'avait parlé, et sans doute, d'ailleurs, elle ne pensait plus du tout à moi. Ma visite serait probablement inopportune. Sa maison serait remplie de ses amis, anglais et anglaises. Que sais-je ? Mille raisons se présentaient à mon esprit pour refroidir mon désir d'aller vers elle, et maintes fois, après avoir pris mon chapeau et ma canne pour sortir, même après être sorti et avoir fait quelques pas dans la direction de sa demeure, je rentrais de nouveau chez moi, mécontent et nerveux. Alors je remettais au lendemain ou à la semaine suivante cette visite qui me tenait tant au cœur. Puis, j'espérais toujours recevoir un mot d'elle, me demandant d'aller la voir. Que dis-je ? Je désirais même qu'elle fut malheureuse ou dans le besoin, afin d'avoir une raison pour me rendre auprès d'elle.

Je ne recevais aucune nouvelle non plus de son mari. J'avais perdu ce dernier, non seulement de vue, mais son souvenir même s'était peu à peu effacé de mon esprit. La pensée qu'un homme pouvait s'abandonner et s'avilir aussi complètement qu'il l'avait fait l'avait rendu méprisable à mes yeux, et je ne pouvais me résoudre à essayer de le retrouver après la

première démarche que j'avais faite auprès de lui, et que j'ai déjà racontée. Je ne me souciais plus même de savoir ce qu'il devenait, ce qu'il faisait.

J'ai souvent regretté depuis cette négligence, ce désintéressement de ma part vis-à-vis celui qui, sans jamais m'avoir été absolument cher, ni même très intime, avait cependant été mon compagnon de classe au collège, et s'était trouvé mêlé à ma vie plus tard. D'ailleurs, n'avais-je pas été, indirectement peut-être et contre ma volonté, un peu la cause de son mariage avec ma cousine, puisque c'était moi qui l'avais mené dans la maison et dans la famille où il avait rencontré sa destinée ? Cependant, le cœur humain est ainsi fait qu'il oublie vite celui ou celle que les conditions de la vie écartent de sa route ou de ses intérêts particuliers.

Donc, j'avais complètement oublié mon ami Jules Langlois, lorsqu'un matin, vers neuf heures, le père Dubois, que je n'avais pas vu non plus depuis trois ou quatre mois, arriva tout excité à mon bureau. Il avait marché très vite, car il était essoufflé et tout en nage. Sans même me dire bonjour, il s'approcha de ma table, où j'étais à écrire, et me demanda brusquement :

— Vous ne savez pas la nouvelle ?...

— La nouvelle !...

— Jules Langlois est à l'hôpital depuis hier soir, sans connaissance !...

— Jules Langlois à l'hôpital ?...

— Oui, depuis hier soir, et il n'y a personne pour s'occuper de lui. Sa femme est absente en voyage. La maison est fermée, et Madame Dubois m'envoie vous avertir pour que vous fassiez ce qui est nécessaire. Moi, je ne puis rien... mon bureau... mon travail !... Vous comprenez ?

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à Jules ?

— Un accident, une attaque... On ne sait pas trop quoi. Il a été trouvé hier soir dans la rue, vers dix heures, avec une blessure à la tête et sans connaissance !...

— Et sa femme est absente ?

— Oui, depuis trois jours la maison est fermée.

— Grands dieux !... en voilà une affaire !...

Et je restais là, hébété, ne sachant que faire, que décider. Évidemment, il fallait agir, mais comment, dans quel sens ?...

Le père Dubois n'était pas un homme de ressources ni de décision. Je n'avais rien à espérer de lui. Il me fallait agir seul et immédiatement. Le plus pressé était d'aller aux renseignements à l'hôpital.

Le père Dubois s'excusa de ne pouvoir m'accompagner, et je partis seul, lui disant que j'irais leur rendre compte de ma visite à Jules aussitôt que possible.

À l'hôpital je trouvai Jules dans la grande salle des malades. J'eus le cœur serré en le voyant là, abandonné au milieu d'une cinquantaine d'autres infortunés, qui me regardaient tous avec cette curiosité fiévreuse qu'ont ces malheureux quand un incident quelconque, un nouveau malade, un visiteur inconnu, vient distraire le long ennui de leurs jours de souffrance.

Jules était là inconscient, la tête entourée de linges blancs. Il me semblait qu'il était plus seul parmi tous ces malades qu'il ne l'eut été dans une maison déserte.

Je demandai à l'interne, qui m'accompagnait, si le malade pouvait être transporté dans une chambre privée, et sur sa réponse affirmative je donnai des ordres dans ce sens.

Jules fut immédiatement porté à l'étage inférieur, et je suivis, avec l'interne, le brancard jusqu'à la chambre où il fut déposé.

Quand les aides furent partis, je demandai à l'interne des détails sur l'accident et sur l'état de mon ami.

La blessure à la tête n'était pas dangereuse, et avait été causée par une chute subite où sa tête avait dû porter contre une borne-fontaine près de laquelle on avait trouvé Jules. Son évanouissement prolongé ne paraissait pas être l'effet de sa blessure à la tête, mais plutôt d'un coup de sang, une apoplexie, ou quelque chose de semblable, et pourrait devenir fatal. Son pouls et sa respiration n'allaient pas trop mal, et il n'y avait rien à faire, après les premiers soins donnés, qu'à attendre qu'il reprît connaissance.

Pendant que l'interne me donnait ces détails, j'examinais mon pauvre ami. Je fus frappé du changement extraordinaire qui s'était opéré dans ses

traits. Il était à peine reconnaissable, et l'on voyait sur sa figure les marques repoussantes d'une vie de désordre et de débauche.

Je restai là une heure à peu près, sans qu'aucun changement se produisît en lui. Il semblait dormir, mais de temps en temps un soubresaut le secouait. Sa figure se crispait comme sous l'empire d'une douleur violente et soudaine.

On lui avait mis de la glace sur la tête et des sacs d'eau chaude sur le corps et aux pieds. Cependant rien n'indiquait que ces soins eussent le moindre effet sur lui.

Je pensais à sa femme, et me creusais la tête pour trouver un moyen d'avertir cette dernière de l'état de son mari. Ne pouvant rien faire pour mon ami, je me retirai après avoir recommandé à l'interne de ne pas le laisser seul, promettant de revenir aussitôt que possible, pour rester avec le malade jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance ou que sa femme fût arrivée.

Je me rendis chez les Dubois, où je donnai un compte rendu de ma visite à l'hôpital. Ces pauvres dames étaient dans une terrible inquiétude. Elles ignoraient l'endroit, la ville ou le village où Mandine était allée, et ne pouvaient me donner aucun renseignement utile.

J'allai alors aux bureaux des deux journaux anglais de la ville pour tâcher de savoir des « scribes » où je pourrais atteindre les organisateurs de ces tournées musicales dont ma cousine faisait partie. J'appris que l'organisation en question était partie deux jours plus tôt pour Drockville, où un concert avait eu lieu la veille, et qu'en télégraphiant au maire de cette ville, je pourrais probablement communiquer subséquemment avec Mandine.

Je suivis ce conseil et, en effet, dans l'après-midi j'étais en mesure d'envoyer un télégramme à ma cousine, la mettant au courant de la situation et lui enjoignant de revenir à Ottawa immédiatement. Je reçus une dépêche une heure plus tard, m'avisant que Mandine arriverait par le train du soir.

Puis je retournai à l'hôpital, où je trouvai Jules dans le même état que lorsque je l'avais quitté.

Cependant, j'étais là depuis quelques minutes seulement quand la garde-malade, une bonne petite sœur à coiffe blanche, me tendit deux lettres

cachetées et adressées, mais non timbrées, en me disant :

— On a trouvé ceci dans les poches d’habit du malade. Connaissez-vous les personnes à qui elles sont adressées ?

À ma grande surprise je vis qu’une des enveloppes portait mon nom et mon adresse, tandis que l’autre était adressée à Mandine. J’informai la Sœur de ce fait et lui dis que je me chargeais de faire parvenir à la femme du malade la lettre qui lui était destinée.

Avec une sorte de crainte, j’ouvris ma lettre et je reçus un choc en lisant ce qui suit :

« Mon cher Paul.

Je t’écris au moment de faire une chose qui te causera sans doute de la peine. Je ne puis pas souffrir plus longtemps. Tu me pardonneras, j’en suis sûr, comme je suis sûr d’être pardonné là où je vais.

J’ai hésité pendant longtemps à prendre une décision qui te paraîtra affreuse mais que je considère la seule comme remède à ce que j’endure.

Je n’ai rien fait de bien sur la terre, et avant d’être un embarras pour les autres, comme je me sens devenir, je préfère m’en aller, disparaître, ainsi que je te l’ai déjà dit.

Je vais prendre une poudre, que j’ai là devant moi, au moment où je t’écris, une dose suffisante pour m’endormir pour toujours. J’ai fait tous mes préparatifs et je me sens la conscience tranquille. Quand tout sera fini, j’espère que tu verras à ce que je sois enterré décemment et en terre sainte, si possible. Si cela n’est pas possible, qu’on me mette où l’on voudra. Je dormirai bien tranquillement n’importe où. Je n’ai rien à laisser et je n’emporte rien, pas même des regrets, à moins que ce ne soient les tiens.

Adieu, et si tu le veux bien, en souvenir de nos bonnes relations passées, pense à moi dans tes prières chaque soir. Au revoir dans un monde meilleur.

Jules. »

En lisant ces mots tracés d’une main tremblante, je fus saisi d’effroi à l’idée que le pauvre garçon, couché là devant moi, allait mourir demain, cette nuit, dans une heure peut-être !... sans se réveiller !...

Je restais là muet et tremblant. Je ne pouvais pas rassembler mes idées ni décider d'une ligne d'action quelconque. Était-il encore temps d'agir ? Peut-être. Alors, il fallait agir tout de suite !

D'ailleurs, la Sœur, qui avait remarqué mon trouble, me demanda si j'étais malade !

— C'est ce pauvre garçon qui va mourir !... lui dis-je avec effort. Il faut appeler le médecin immédiatement !... Il est empoisonné !... Il a pris du poison, de la morphine, je crains !...

— Mon Dieu !... dit la sœur, est-ce que cette lettre ?...

— Oui. Il m'écrit qu'il a avalé une poudre quelconque, que je suppose être de la morphine, pour ne plus se réveiller !...

— Oh ! fit la sœur épouvantée, et sans perdre un instant, elle courut à un tuyau acoustique placé au bout du corridor, et je l'entendis appeler l'interne et lui dire de venir au plus tôt.

Celui-ci arriva quelques minutes après et la sœur et moi lui dirent ce que la lettre contenait.

L'interne dépêcha un couple d'aides à la recherche d'autres médecins et, en les attendant, il commanda divers appareils et instruments, qui ne tardèrent pas à être apportés.

L'émoi se répandit dans les corridors et bientôt les aides et les gardes-malades affluèrent, curieux et inquiets. Un médecin arriva bientôt, et après avoir écouté l'interne, il me demanda la lettre de Jules. Il la parcourut rapidement et, me la remettant :

— Hum ! fit-il, cette lettre arrive bien tard. L'attaque a eu lieu ce matin ?

— Hier soir, vers dix heures, lui dis-je.

— Et il ne s'est pas encore réveillé ? demanda-t-il à l'interne.

— Non, pas encore.

Le docteur s'approcha alors du lit et, se penchant sur le malade, il lui souleva successivement les deux paupières qu'il regarda attentivement. Il lui tâta le pouls, écouta sa respiration, appuya l'oreille sur son cœur et se redressant lentement, il hocha la tête à deux ou trois reprises.

— Cet homme était-il un morphinomane ? me demanda-t-il.

— Je le crois, répondis-je en hésitant. C'était surtout un alcoolique.

— Hum !... Hum !... oui, l'alcool d'abord, puis les drogues plus tard !

Un autre médecin arriva à cet instant et se mit à causer avec le premier à voix basse pendant quelques instants. Puis le premier me fit signe d'approcher. Quand je fus au fond de la chambre, il me dit :

— Nous allons faire notre possible, mais il n'y a pas grand'chance qu'il en revienne. C'est inutile pour vous de rester ici plus longtemps. Allez avertir ses parents, mais dites-leur de ne pas venir ici. S'il se réveille il aura besoin de toute la tranquillité possible. Allez.

Je sortis de l'hôpital en proie à un affreux cauchemar. Le pauvre Jules, sans doute, était fini, et il mourrait seul, sans que la main d'un ami, d'un parent, vint lui donner la dernière caresse !...

Je songeai tout-à-coup à Mandine. À quelle heure arriverait-elle ? Le train venant de Brockville n'arriverait qu'à sept heures et demie du soir. Il était maintenant quatre heures de l'après-midi. Je n'avais pas mangé depuis le matin, et je me sentais affaibli autant par le manque de nourriture que par les violentes émotions ressenties durant la journée.

Je rentrai dans un restaurant pour prendre un repas quelconque et attendre l'arrivée du train qui devait ramener Mandine.

XIX

À l'arrivée du train je trouvai Mandine accompagné du Lomer-Jackson, qui ne daigna pas me reconnaître. D'ailleurs, je ne m'occupai pas beaucoup de lui. M'adressant directement à ma cousine, qui ne paraissait pas trop émue, je lui dis :

— Allons chez toi tout de suite. J'ai de bien mauvaises nouvelles pour toi !

— Jules est malade ? demanda-t-elle d'un ton où il y avait beaucoup d'indifférence et beaucoup de dépit.

— Oui, très malade !... Plus malade que tu ne le penses !

— Heu ! Je suppose qu'il a fait une « cuite » plus forte que d'habitude ?...

— Ne badine pas, Mandine, c'est sérieux. Mais viens... et... seule, n'est-ce pas ?... ajoutai-je en désignant son compagnon, qui attendait à quelques pas de là.

Nous prîmes une voiture et en quelques minutes nous fûmes à la maison, où le plus grand désordre régnait. Ma cousine excusa l'état des pièces en disant qu'elle était partie deux jours avant, en toute hâte, ayant eu à préparer, avec ses amis, tout un programme nouveau pour leur concert à Brockville.

En la voyant aller et venir par la maison, légère et insouciante, je compris combien peu son mari comptait pour elle.

Je me rappelai alors que ce dernier ne me disait pas un mot de sa femme dans la lettre qu'il m'avait écrite avant de commettre son acte fatal.

Un profond chagrin s'empara de moi en songeant aux étranges coups que le sort avait réservés à ces deux êtres, pourtant faits pour être heureux l'un par l'autre. Qu'il fallait donc peu de chose, pour que deux vies unies et liées d'abord par un même sentiment d'estime et d'amour, devinssent, en peu de temps, disparates, répulsives l'une à l'autre ! Un rien, une infime différence

de goût ; des habitudes d'un milieu, d'un entourage différents, et deux vies, commencées hier dans le bonheur et le contentement, deviennent aujourd'hui malheureuses et lourdes à porter ; demain elles sont impossibles, et chacune n'a qu'un but, qu'un désir : l'éloignement, l'oubli absolu, le néant !

Après un temps qui me parut bien long, passé à enlever son chapeau et ses gants, faire un bout de toilette, Mandine vint s'asseoir en face de moi et, fixant sur moi ses yeux de myosotis, elle poussa un soupir de lassitude, accompagné d'un petit grognement de satisfaction physique, et me dit :

— Eh bien, mon cher Paul, arrive avec tes mauvaises nouvelles ! Qu'est-ce qui te donne cet air d'enterrement et de deuil ?

Sans dire un mot, je lui tendis la lettre que Jules m'avait écrite. Elle s'installa confortablement dans sa chaise berceuse, abondamment pourvue de coussins moelleux, et lut la lettre tranquillement d'un bout à l'autre.

— Heu !... Tu ajoutes foi à ce que cette lettre dit, toi ?... dit-elle, avec une moue de mépris.

— Non seulement j'y ajoute foi, mais, à l'heure qu'il est, ton mari est probablement mort... et tu es seule !...

— Seule ?... libre ?... Allons donc !... tu t'emballes, mon ami ! Mon pauvre mari n'est pas de ceux qui prennent des décisions aussi énergiques que celle-là ! Je te parie que demain tu le reverras debout, sinon guéri, et prêt à continuer sa vie d'abruti !

Sans répondre, je lui remis l'autre lettre cachetée à son adresse.

— Ah !... J'ai aussi un billet doux ? fit-elle en riant et en décachetant la lettre.

Elle la lut lentement et rien sur son visage, rose et blanc, ne trahit la moindre émotion. Elle sourit même en me la tendant tout ouverte.

Voici ce que je lus :

« Ma chère Mandine,

Je te quitte cette fois pour toujours. Je n'ai qu'un regret en partant, c'est de penser que ce départ va te causer des ennuis. Ton cousin, Paul, cependant, va probablement s'occuper des détails désagréables résultant de

mon départ, ainsi que je le lui ai demandé de faire, et tes ennuis seront ainsi amoindris.

Tu vas être libre, et tu pourras te faire une vie nouvelle. Crois-moi bien sincère quand je souhaite cette nouvelle vie plus heureuse et plus à ton goût que celle que j'ai pu t'offrir.

Je n'étais pas fait pour toi et il y a longtemps que j'aurais dû disparaître. Pardonne-moi si j'ai tardé.

Quand tu seras bien heureuse, tu donneras une preuve de ton bonheur en pensant à moi dans tes prières du soir. Adieu et pardon.

Jules. »

Ma cousine me regardait lire avec les yeux pleins de malice et de curiosité.

— C'est dans le même goût que la tienne, n'est-ce pas ? dit-elle.

Je ne répondis pas à cette boutade incompréhensible pour moi. J'avais la gorge serrée comme dans un étau. Je sentais les larmes monter à mes yeux, et j'avais envie de crier la douleur sincère que la lecture de cette simple lettre d'adieux me mettait au cœur. Car je savais cette lettre sincère. Le malheureux n'y demandait qu'une chose, le pardon ; elle n'exprimait qu'un regret, celui de n'avoir pu faire le bonheur de celle qu'il avait aimée et qu'il aimait jusqu'à la fin.

Et celle-là ?...

Évidemment, Mandine ne croyait rien de ce que les deux lettres disaient. Elle était positive, comme elle me le dit longtemps après, que Jules avait écrit sous l'influence de l'alcool ou des drogues. De là sa froideur et son manque de cœur apparent.

Devant une telle certitude, une croyance si solide, je vis qu'il m'était inutile de discuter et d'opposer mes propres convictions. Je me raidis dans un effort de volonté. J'essuyai mes yeux, obscurcis par des larmes que j'aurais voulu cacher, et péniblement, mais tranquillement je repris ma lettre.

— Nous ne discuterons pas plus longtemps ce soir, ma chère cousine, lui dis-je en me levant. Dieu veuille que tu aies raison de croire que ces deux lettres ne disent rien de vrai, et que l'état de ton mari — s'il vit encore —

n'offre rien d'inquiétant. Je vais te laisser maintenant, car tu es fatiguée et tu as besoin de repos. Moi aussi, d'ailleurs, je suis bien fatigué. Il est trop tard maintenant pour aller à l'hôpital demander des nouvelles. J'irai demain matin, à bonne heure, et je reviendrai te dire comment est Jules, si tu le permets...

— Comment, si je le permets !... Tu sais bien, grand fou, que tu es toujours le bienvenu ici !

— D'ailleurs, continua-t-elle en m'accompagnant vers la sortie, si tes prévisions de malheur se réalisent, je vais être seule... et tu te rappelles ce que tu m'as dit un jour ?...

Et une fois encore elle s'appuya sur mon bras en levant vers moi ses yeux inquiets et presque suppliants, ses yeux d'enfant... si bleus !...

Une fois encore, elle me tendit ses lèvres de corail, sur lesquelles j'avais déjà déposé plus d'un chaste baiser, et sur lesquelles, de nouveau, malgré la tristesse qui me remplissait le cœur, malgré la rancune que sa légèreté et son manque de cœur m'inspiraient en cette grave occasion, je posai les miennes avec un plaisir, une joie, que je me reprochais mais que je ne pouvais nier ou combattre.

• • •

Le lendemain, quand j'arrivai à l'hôpital, Jules était mort. Il ne s'était pas réveillé malgré tous les moyens employés par les médecins. Le pauvre garçon avait tenu parole : il s'était effacé.

XX

Maintenant se posait la question première de l'enterrement de mon ami, et des dispositions à prendre à cet effet. La phrase de la lettre où Jules demandait de le faire enterrer en terre sainte si possible, me revenait à la mémoire, et de là découlait un problème assez difficile à résoudre. Il s'était suicidé. La chose était connue des autorités de l'hôpital, et je ne pouvais cacher ce fait aux autorités religieuses. Or, la loi de l'Église interdisant l'inhumation d'un suicidé en terre consacrée, je me trouvais dans la nécessité de faire enterrer mon ami dans un cimetière protestant ou dans un terrain vague, comme un chien ou un hérétique. C'est vrai que mon ami s'était confessé, et avait probablement communiqué, avant, de commettre sa lamentable action. Mais cela n'empêcherait pas les autorités religieuses de lui refuser l'inhumation dans le cimetière catholique.

Dans mon embarras sur les procédés à suivre en l'occasion, je causai de la chose avec Mandine. Celle-ci, redevenue relativement calme après le choc nerveux causé par la mort de son mari — mort qu'elle avait si singulièrement cru impossible la veille, me fut d'un grand secours et me tira du cruel embarras où je me trouvais. Elle me suggéra l'idée assez simple, mais logique, de faire enterrer Jules dans sa place natale, une petite campagne près de Québec, où une vieille tante de ce dernier vivait encore. Cette tante avait élevé Jules orphelin, l'avait fait instruire et l'avait considéré comme son propre enfant. Mandine était d'opinion que l'enterrement se ferait là sans trop de difficultés, et surtout sans trop de formules. Je télégraphiai immédiatement à la vieille dame en question, dont Jules était l'unique parent et qui était relativement riche. Le même soir je reçus une dépêche me demandant d'expédier le corps à la gare de X, où il serait reçu par quelqu'un d'autorisé. Je pris les mesures nécessaires auprès des autorités civiles, et le lendemain je partais avec le corps de mon ami, voulant l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

Grâce au certificat de décès, et autres pièces nécessaires, que je donnai à la vieille tante de Jules, fort affecté de la mort subite de son neveu,

l'inhumation de mon ami se fit sans aucune difficulté, et il repose maintenant dans un cimetière catholique selon son dernier désir.

* * *



La mort de son mari n'avait pas manqué d'affecter Mandine, et quand je la lui avais annoncée, sans trop de ménagements, elle avait eu une forte crise de larmes, et avait montré une douleur si profonde et si réelle que mon opinion sur ce que j'appelais son manque de cœur avait été radicalement changée. Elle me répéta cent fois qu'elle n'avait pas cru que son mari fut sincèrement malheureux, au point de s'ôter la vie, et elle se reprochait amèrement de l'avoir négligé et abandonné depuis un certain temps. Elle pleura longuement et, à la morgue, où il avait été transporté, en présence du corps de celui qu'elle avait aimé pendant quelque temps et qui, lui, l'avait aimée jusqu'à la mort, il me fallut user de violence presque pour l'empêcher de faire une scène devant les employés indifférents de cette maison de mort et de douleur. Elle voulait absolument faire transporter le corps de son mari chez elle, où elle le veillerait jusqu'au départ du train, et j'eus à faire appel

à toute ma diplomatie pour la détourner de cette idée fixe qu'elle avait de son devoir envers celui qui n'était plus. Elle ne voulait plus quitter le corps et prétendait rester avec lui tant qu'il serait sur terre. Elle était là, pleurant et sanglotant comme une pauvre petite enfant qu'elle était en réalité. À force de persuasions, je réussis à la ramener chez elle, où les cousines Dubois, qui étaient accourues à mon appel, en prirent soin et la couchèrent. Ces dames, les bonnes âmes, avaient vite fait d'oublier les griefs qu'elles avaient contre la pauvre Mandine, et elles ne voyaient plus en elle maintenant qu'une parente dans le malheur, un pauvre cœur qui avait besoin d'affection et de sympathie.

En quittant ma cousine pour aller enterrer son mari, j'eus à lui promettre que je reviendrais la voir dès mon retour. Elle était lasse et subitement dépourvue d'énergie. Elle se réfugiait maintenant dans notre affection, et était comme un enfant qui se voit brusquement abandonnée parmi des étrangers. C'était surtout à moi que s'adressaient ses plaintes, ses regrets et ses larmes. Elle ne parlait plus du tout de ses amis de date récente, et cela, tout en m'étonnant un peu, me rendait heureux.

* * *

À mon retour de X... je trouvai ma cousine plus calme et, en apparence, plus résignée. Après lui avoir raconté en détail ce qui s'était passé au village de X... et qu'elle eut écouté mon récit avec une profonde attention, sans cesser de pleurer silencieusement, je lui demandai si elle avait arrêté un plan de conduite quelconque. Retournerait-elle chez ses parents à M... ?

Non, elle ne voulait pas retourner à la maison qu'elle avait quittée un jour de folie. D'ailleurs, elle s'y ennuerait trop.

— Alors, lui demandai-je, que vas-tu faire à Ottawa ?

— Je ne sais pas trop encore, répondit-elle. Madame Dubois me conseille de demander un emploi dans le Gouvernement. Il paraît que les veuves des anciens employés sont protégées et que souvent elles remplacent leur mari défunt.

— Ceci est assez problématique, dis-je. Cependant, tu peux réussir. Alors, tu serais satisfaite de vivre une vie de bureaucrate, en admettant qu'on te donnât la position qu'occupait ton mari ?

— Oui, pour maintenant. Plus tard, je ne sais pas. Avec ma musique et ma voix... peut-être que... Je ne sais si je me ferai à la vie de bureau, mais je vais toujours essayer.

— Puis-je faire quelque chose en attendant ? As-tu besoin d'argent ? lui demandai-je, en hésitant un peu.

— Non, j'en ai encore suffisamment pour le présent. Puis notre société de concerts me doit une assez forte somme que je vais réclamer.

— Tu ne vas pas continuer ces tournées de concert, naturellement ?

— Non pas d'ici longtemps. Cependant, ces gens-là sont de bons amis et ils peuvent m'aider...

— À moins qu'ils ne t'oublient complètement, maintenant que tu es dans le deuil.

— Je ne crois pas cela. Ce sont des gentlemen !

— Sans doute. Surtout ce monsieur Jackson, n'est-ce pas ?

— Celui-là surtout, et même je compte sur lui pour m'aider à avoir la position de Jules au Ministère.

— Ah ! Est-ce que tu lui en as déjà parlé ?

— Non. Je ne l'ai pas vu depuis que nous sommes revenus de Brockville. Il devait rejoindre l'organisation des concerts le lendemain et probablement que la société n'est pas encore de retour à Ottawa.

— Et tu vas lui demander son aide ?

— Sans doute. Il a beaucoup d'influence auprès des Ministres. Il est en contact journalier avec tous les officiers supérieurs des différents ministères, et je n'ai pas le moindre doute qu'il réussira à me caser.

— S'il s'en donne la peine, naturellement.

— Il s'en donnera la peine !

— Je le souhaite de tout mon cœur, ma chère cousine, et si ce monsieur Jackson réussissait à te sortir de l'embarrassante situation où tu te trouves actuellement, en te faisant nommer à une position honorable et permanente, mes sentiments à son endroit changeraient énormément. Dans tous les cas, si tes espérances sont déçues plus tard, j'espère que tu m'en avertiras afin

que, de mon côté, je fasse mon possible pour t'aider. Tu sais que tu peux compter sur moi en tout temps ?

— Oui, mon cher Paul, et je te remercie du fond du cœur pour ce que tu as fait et pour ce que tu es prêt à faire pour m'aider. Je te tiendrai au courant.

Et ma cousine, d'un geste spontané, me tendit sa jolie main, que je portai à mes lèvres d'un geste tout aussi spontané que le sien. Elle rougit légèrement, mais ne retira pas sa main trop vite de ma bouche.

— D'ailleurs, continua-t-elle, je te verrai souvent, tous les jours, n'est-ce pas, d'ici à ce que je sois casée ?

— Pas pour longtemps, ma cousine, car je pars la semaine prochaine pour Toronto, où je passerai cinq ou six semaines, peut-être deux mois, afin de me préparer pour les examens du droit, qui auront lieu au cours de l'hiver prochain, et d'où j'espère bien revenir avocat à tous crins ! Puis, il faut que je perfectionne mon anglais, que j'écris bien mais que je parle comme un chinois !

— Ça, c'est ennuyant, par exemple ! fit ma cousine avec dépit. Je comptais tant sur toi pour me conseiller et... m'aider !...

— Mais, tu as le monsieur Jackson... Il doit bien te suffire ?

— « Silly » !... dit-elle, usant d'une de ces expressions anglaises dont elle était coutumière depuis quelques mois et qui parsemaient sa conversation lorsqu'elle était émue ou agitée. Tu sais bien ce que je veux dire. C'est ta présence qui m'est nécessaire. Il me semble que ton absence va me laisser sans protection... sans une vraie et sincère amitié !...

Son visage s'était assombri en disant ces dernières paroles, et mon cœur se serra à l'idée qu'un secret pressentiment l'avertissait d'ennuis ou de dangers futurs.

Se remettant bientôt, cependant, elle ajouta :

— Tu m'écriras souvent, n'est-ce pas, quand tu seras là-bas ?

— Mais, oui, certainement, ma chère Mandine. Je t'écirai si tu veux promettre de répondre à quelques-unes de mes lettres...

— Je t'écirai aussi souvent que toi !... quoique je n'aime pas beaucoup correspondre, c'est si fatigant !...

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant ce mot « fatigant ». Car je le connaissais bien, ce mot. Elle s'en était toujours servi pour s'excuser lorsque, dans le passé, alors qu'elle était encore à M... et qu'après avoir promis solennellement de répondre régulièrement à toutes mes lettres, elle avait inmanquablement tenu cette promesse en m'envoyant d'abord une longue et charmante missive, en réponse à la mienne expédiée le jour même de mon arrivée à Ottawa, retour de mes vacances à M... puis ensuite une petite note bien courte, suivie, peu de temps après, par le silence le plus éloquent du monde.

À mes reproches l'année suivante, quand je revenais à M... elle disait simplement, en faisant une moue charmante : « écrire... c'est si fatigant !... »

Mandine vit mon sourire et baissa la tête, confuse. Ne voulant pas la gronder en ce moment où elle avait déjà assez de peine, je lui dis :

— Promets au moins de m'écrire si tu as besoin de moi, s'il t'arrive quelque chose de désagréable durant mon absence.

— Je te le promets !...

Elle s'arrêta tout-à-coup, songeuse.

— Ça n'a pas l'air bien généreux, ni bien désintéressé de ma part, hein ?... dit-elle avec un rire espiègle.

— C'est un peu égoïste, en effet, répondis-je en riant aussi. Cependant, c'est promis ?

— C'est promis !

Puis, changeant tout à coup de ton :

— Tu pars la semaine prochaine, dit-elle, quel jour ?

— Il est possible que je parte samedi de cette semaine. J'attends une lettre à ce sujet.

— C'est aujourd'hui jeudi... Tu reviendras me voir avant ton départ ?

— Sans doute.

— Bon. Alors, au revoir, mon cousin !

— Au revoir, ma cousine.

Elle me tendit encore la main, que je pris et que je tirai doucement vers moi sans éprouver de résistance, et son joli front se trouvant à portée de mes lèvres, je les y appuyai légèrement, les laissant peu à peu glisser vers sa bouche, où elles s'arrêtèrent chastement et... plus longuement.

* * *

Le soir du même jour je recevais une dépêche me demandant d'être à Toronto, le lendemain. Quand j'allai chez Mandine le vendredi matin, sa porte était close.

Je me rendis chez les Dubois, pour leur dire que je partais dans l'après-midi, et je leur remis un billet pour ma cousine avec prière de le lui remettre. Je partis sans la revoir.

XXI

Mon séjour à Toronto fut rempli de travail et d'occupation, et j'eus à laisser de côté tout ce qui ne touchait pas à mes études pour les examens prochains.

J'écrivis cependant à Mandine en arrivant et je reçus une longue lettre en réponse... quatre jours plus tard.

Elle avait fait les premières démarches pour se faire nommer en remplacement de son mari. Ces démarches consistaient à la rédaction et l'envoi de trois lettres, une au député de la ville, une autre au ministre, la troisième au sous-ministre du Département qui l'intéressait. Dans deux cas elle avait reçu un accusé de réception, où on l'assurait que sa requête « recevrait considération ». En réponse à sa troisième lettre, le ministre, Sir Edgar, lui « accordait » une entrevue à son bureau le lundi suivant, à dix heures du matin.

Elle avait revu Lomer-Jackson, qui avait été très sympathique à l'occasion de son deuil récent, mais qui n'avait pu rien promettre de positif ni de tangible en ce qui concernait une position au ministère. Certainement, il s'occuperait de son cas et lui apporterait le résultat de ses démarches plus tard. Il regrettait surtout l'absence de Mandine dans les tournées de concerts, où elle était difficile à remplacer. La tournée de concerts continuerait cependant, car on avait pris des engagements qu'il fallait remplir.

Mandine m'écrirait de nouveau, aussitôt qu'elle aurait vu le ministre au sujet de son emploi.

Le ton de sa lettre était gai et plein de confiance en l'avenir. Je lui répondis un peu sur le même ton, car je tenais à l'encourager, craignant que les déboires et les désillusions ne tarderaient pas à surgir pour la mettre face à face avec la réalité. Avant longtemps, peut-être, elle comprendrait la vanité de ces amitiés nées d'un jour, qu'un plaisir commun, un but

identique, faisaient paraître solides et durables, mais que le moindre contretemps, le plus léger accident, faisaient disparaître à jamais.

Puis, je pensais à ce Lomer-Jackson, pour qui j'avais ressenti de l'antipathie dès notre première rencontre, et en qui je regrettais de voir ma cousine reposer tant de confiance et de foi.

Le jour arriverait sans doute où cette amitié serait mise à l'épreuve et, dans le fond de mon cœur, j'avais hâte à ce jour, étant sûr et certain du résultat.

Un secret pressentiment m'avertissait que l'épreuve serait désagréable à Mandine et qu'elle verrait enfin, sous son vrai jour, cet étranger, cet « importé », que son imagination romanesque transformait en héros, en chevalier sans peur et sans reproche.

Puis, je ne voyais pas d'un bon œil les démarches de ma cousine auprès de Sir Edgar, dont j'avais entendu parler d'une manière peu flatteuse pour un homme d'État, et peu rassurante pour une femme sans protection. J'appréhendais pour elle certaines humiliations qui pourraient peut-être la jeter dans un profond découragement ou un immense dégoût.

Certes, je ne souhaitais pas que mes prévisions se réalisassent de point en point, mais je ne pouvais m'empêcher de désirer un dénouement quelconque le plus tôt possible.

La seconde lettre que je reçus de Mandine était bien différente de la première. Son entrevue avec Sir Edgar, relativement à sa position au ministère, n'avait pas eu de résultat satisfaisant. Elle avait été bien reçue, mais... l'emploi des femmes dans le service civil, surtout dans les bureaux, n'était pas populaire. Un autre travail, en dehors des bureaux, serait plus facile à donner et plus selon les règles de l'administration. Rien ne lui avait été offert de positif, et elle devait revenir dans quelques jours.

La protection de Lomer-Jackson n'avait pas eu encore grand résultat non plus. Le fait est que Mandine commençait à douter de la toute-puissance de son ami auprès des ministres et autres autorités administratives.

Puis de sérieux ennuis d'argent commençaient à l'assiéger. Son mari avait laissé beaucoup de dettes. Les prêteurs d'argent, les fournisseurs, le propriétaire, devenaient inquiétants. On la menaçait de poursuites, de saisie, et autres vilénies qui la troublaient extrêmement. Les Dubois lui

conseillaient de vendre son ameublement de maison et de se mettre en pension. Cette dernière perspective, cependant, répugnait au suprême degré à ma cousine. Que deviendrait sa liberté d'action, son indépendance ?... Elle implorait l'aide de mes conseils et avait hâte de me revoir à Ottawa.

Quelques semaines se passèrent sans que je reçusse d'autres nouvelles, et malgré mes lettres régulières et pressantes, dans lesquelles j'avais plusieurs fois répété mes offres d'argent sous forme de prêt, rien ne venait plus de Mandine.

Avait-elle suivi les conseils que je lui avais donnés en réponse à son premier appel à l'aide, et avait-elle fait ce que les Dubois et moi-même lui conseillions de faire, c'est-à-dire, vendre ses meubles, se libérer des soucis du ménage et accepter la vie de pension dans une famille respectable des environs ?

Ou encore, avait-elle été froissée des avis que je m'étais cru autorisé à lui donner, sur sa demande, et m'en voulait-elle d'avoir voulu lui tracer une ligne de conduite contraire à ses goûts et ses habitudes ?

Tout inquiet que je pusse être à l'égard de ma cousine, je ne pouvais cependant pas abandonner mes études, qui devenaient de plus en plus urgentes, pour me rendre à Ottawa et m'assurer de ce qui s'y passait. Il me fallait piocher et ne pas perdre une heure si je voulais réussir mes examens.

Je me décidai un jour à écrire à mon ami Dubois, pour mettre fin à mon inquiétude. Je reçus une réponse qui me bouleversa complètement. Mandine avait été « saisie » pour non paiement de loyer. Son ameublement de maison, et presque tout ce qu'elle possédait, avait été pris au nom de la loi puis vendu à l'enchère. Elle était sortie de la maison avec juste de quoi se vêtir proprement. Elle était maintenant dans une institution religieuse de la ville, où elle donnait des leçons de musique pour sa nourriture et son entretien.

C'était un désastre complet. Ses anciens amis l'avaient abandonnée. Elle n'avait pas réussi auprès de Sir Edgar et, depuis sa dernière entrevue avec ce ministre, elle ne voulait plus rien tenter dans cette direction. Si on lui parlait de renouveler ses démarches auprès de cet homme, elle avait une crise de larmes, et protestait de toutes ses forces contre une telle suggestion. Elle était absolument découragée, dégoûtée !

La période de mes examens approchait. Dans une quinzaine de jours je serais libre de retourner à Ottawa, et en mesure d'aider ma cousine. Je lui écrivis dans ce sens, ainsi qu'à M. Dubois, demandant à ce dernier de faire tout ce qu'il pourrait pour encourager Mandine en attendant que je fus sur les lieux pour y voir moi-même. Je le priai d'avancer les fonds nécessaires, si possible, pour tirer ma cousine d'embarras financier jusqu'à ce que je fus là pour le rembourser. Je disposais d'un certain capital depuis la mort de mon père, et je n'hésiterais certes pas à l'employer à cette fin.

Deux semaines se passèrent sans que je reçus de réponse à mes lettres. Je continuai cependant d'écrire à Mandine.

Je ne lui donnais plus de conseils. Je lui demandais simplement d'attendre mon retour alors que, j'en étais sûr, tout irait mieux.

Et puis... je tombai malade ! Un surcroît de travail, ajouté aux inquiétudes que me causaient les difficultés de ma cousine, provoqua chez moi une crise nerveuse à la suite de laquelle je perdis le sommeil complètement. Une fièvre terrible se déclara. On me trouva sans connaissance dans ma chambre, un soir, et on me porta à l'hôpital où je restai tout l'hiver, c'est-à-dire près de quatre mois.

Ce ne fut qu'au mois d'avril que je pus reprendre mes études mais grâce à mon travail antérieur, je n'eus pas de difficulté à regagner le temps perdu, et quelques semaines après, je subissais mes examens avec succès. Je fus reçu membre du barreau pour la province d'Ontario.

J'étais maintenant avocat et prêt, moyennant une juste rétribution, à entreprendre la défense de la veuve et l'orphelin, ou tout autre mortel qui aurait besoin de mes lumières légales.

Le lendemain de mes examens, je partais pour Ottawa.

XXII

Je trouvai ma cousine bien changée, bien triste, mais si heureuse de me revoir. Je lui avais écrit aussitôt que j'avais pu le faire après ma maladie, lui expliquant la cause de mon long silence, qui l'avait, paraît-il, rendue malade elle-même. Je lui avais aussi fait part de mon succès et de mon prompt retour à Ottawa.

Je la trouvai pâle et le visage fatigué. Ses yeux avaient pris cette expression qu'ont les enfants qu'on maltraite et qui craignent toujours d'être battus. Elle était cependant toujours jolie, et la robe noire, simple mais très seyante qu'elle portait maintenant, faisait ressortir la pâleur de son visage, en lui prêtant un certain cachet de douceur et de bonté qui la rendait plus que jamais agréable et charmante à voir.

C'est ce que je lui fis remarquer après les premiers bonjours. Elle sourit tristement en secouant la tête, et me dit, d'une voix émue :

— Ne parlons pas de moi, veux-tu ? Tu as réussi tes examens ?

— Oui, lui répondis-je avec un certain orgueil. Je suis maintenant « m'sieu l'avocat » !

— Je t'en félicite de tout mon cœur, mon cher Paul, et... laisse-moi t'embrasser !

Ah, mes amis ! que ce me fut un doux moment, et combien je me sentis récompensé pour mon travail et mes ennuis passés !...

Nous restâmes à causer longtemps, assis tous les deux dans le petit parloir de l'institution où elle avait été reçue, et dont elle semblait maintenant faire partie d'une manière permanente. Si Mandine était changée au physique, combien plus elle l'était au moral ! De légère, capricieuse et espiègle, sa conversation était devenue grave, sombre et sensée. Et en si peu de temps !...

Il fallait qu'elle eût beaucoup souffert pour avoir si vite perdu son ton badin et moqueur de jadis. Sa voix avait aussi des inflexions autres que

dans le passé. Elle parlait bas et lentement, et... elle n'usait plus d'expressions anglaises !

— Dis-moi, Mandine, lui demandai-je après avoir causé de tout un peu, pourquoi tu n'as plus répondu à mes lettres ? Était-ce, comme auparavant, trop « fatigant » d'écrire, ou bien mes conseils t'avaient-ils choquée ?

— Non, mon ami, dit-elle en s'essuyant les yeux, que des larmes avaient soudain obscurcis, tu ne m'as jamais froissée. Mais j'ai été si cruellement désappointée en tout et par tous que j'ai fini par perdre confiance en tout ce qui me rappelle le monde. Ce n'est qu'ici, dans ce couvent, que je sens de la vraie sympathie et que je rencontre des cœurs sincères.

— Alors, tu es heureuse ici ?

— Non, je ne suis pas heureuse. Je ne le serai jamais plus !... Mais ici, plus que n'importe où ailleurs, j'ai la tranquillité et la paix que je désire.

— Aurais-tu l'intention, par hasard, de toujours rester dans ce couvent ? lui demandai-je, inquiet tout-à-coup.

— Pourquoi pas ? Si tu savais ce que j'ai souffert de l'abandon de tous ceux que je croyais être mes amis ! Si tu connaissais les humiliations, les insultes qu'on m'a fait subir depuis ton départ ! Ici, au moins, je suis à l'abri de toutes ces misères et je comprends pourquoi ces bonnes petites sœurs, qu'on rencontre sur notre chemin, et qu'on est porté, dans le monde, à prendre en pitié et à plaindre, ont sur le visage cet air de contentement, de béatitude et de paix que seuls un cœur heureux, une âme tranquille peuvent procurer.

Je restai muet pendant quelques minutes, étourdi, hébété, à l'idée que ma cousine pouvait prendre une décision comme celle que suggéraient ses paroles, dites d'un ton sincère, réfléchi. Je sentais qu'elle m'échappait au moment où je venais lui tendre une main pleine d'affection et de dévouement, une main d'ami !... Elle refusait mon aide ! Elle méprisait le secours affectueux que je venais lui offrir avec tant de joie et d'espérance !

— Mais, Mandine, lui criai-je presque, tu ne prendras pas encore une décision aussi grave que celle-là sans en aviser ton père... ta mère ?... Tu sais la peine que tu leur as faite quand tu t'es mariée et que tu les as quittés ?

Ma cousine se mit à pleurer, et je vis par le mouvement saccadé de ses épaules combien son chagrin était profond.

Je la laissai se calmer un peu, puis je repris :

— Ensuite, ma chère cousine, tu ne penses donc pas à la peine que tu me feras, à moi, qui veux tant ton bonheur ? Tu sais, n'est-ce pas, que je veux te voir heureuse... si heureuse !... Tu n'es pas faite pour une vie cloîtrée, pas plus que le papillon n'est fait pour la prison !... Tu mourrais en six mois de cette vie de solitude !...

La pauvre enfant continuait de pleurer, et mes paroles ne semblaient avoir aucun effet sur elle. J'étais désespéré et ne savais plus quelle raison offrir pour influencer ma cousine, pour l'attendrir.

— Écoute, lui dis-je en me levant, il faut que tu me promettes une chose... la dernière que je te demanderai probablement. Promets-moi d'aller voir ton père et ta mère et de leur demander pardon et avis. C'est ton devoir de faire ta paix avec eux d'abord. Si tu ne le fais pas, tu ne seras jamais tranquille, même ici, et ta conscience te reprochera toujours ta froideur vis-à-vis tes parents adoptifs et ton manque de reconnaissance pour ce qu'ils ont fait pour toi.

Ma cousine cessa tout-à-coup de pleurer. Elle s'essuya les yeux et resta quelque temps sans répondre.

— Mon père me recevra-t-il ? demanda-t-elle enfin.

— Je suis certain qu'il te recevra à bras ouverts. D'ailleurs, je vais leur écrire immédiatement pour les préparer à ton arrivée à M... J'aimerais bien t'accompagner, mais j'ai trop de choses à faire d'ici quelques jours. Cependant, je te promets que j'irai te rejoindre avant peu, et si tu es toujours décidée à entrer dans ce couvent, je te ramènerai et...

— Alors, ce n'est pas tout à fait en enfant prodigue que je retournerai là-bas ?...

— Non, mais en bonne petite fille, qui a été un peu folle dans le passé, mais qui est redevenue sage et raisonnable, et qui désire tout simplement accomplir son devoir filial.

— Allons, c'est bien, je te promets d'y aller... Mais tu promets aussi de venir me voir à la maison paternelle ?

— C'est entendu, dans une semaine ou deux.

— Une semaine ou deux, ?... Tu avais dit quelques jours !...

— Eh bien, j'irai dans quelques jours... aussitôt que je le pourrai.

Je laissai Mandine plus gaie que je ne l'avais trouvée, et je partis moi-même le cœur plein de bonheur et... d'espérance.

XXIII

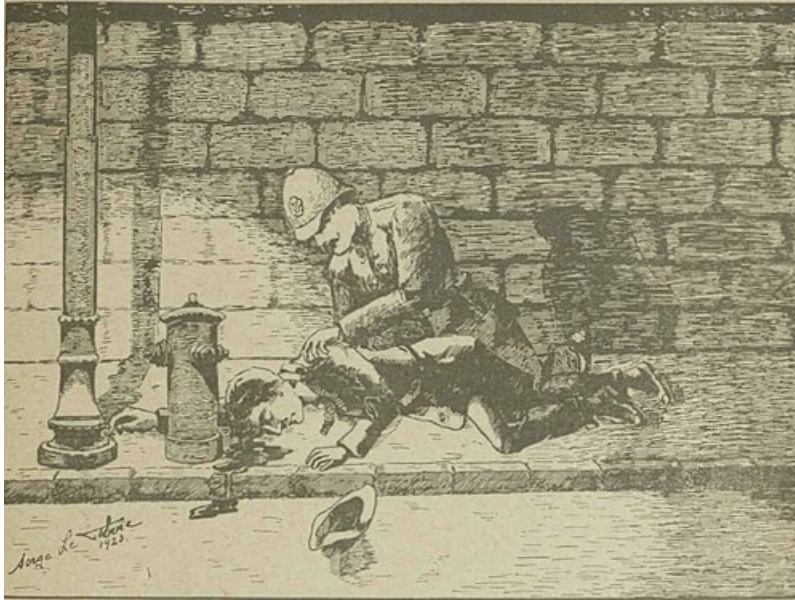
J'avais remarqué, lors de notre dernière conversation ensemble, que ma cousine n'avait pas mentionné le nom de Lomer-Jackson. J'en avais conclu que la pauvre enfant avait vu ses illusions et ses espérances trompées et déçues par cet individu. Jusqu'à quel point elle avait été désappointée en lui, je l'ignorais, mais un incident surgit bientôt que me montra quel sale garçon c'était que ce Jackson, et combien ma cousine avait fait fausse route en se fiant à lui et en s'en faisant un ami.

Deux ou trois jours après le départ de Mandine pour M..., je fus très occupé à faire des arrangements avec un bureau d'avocats important de la capitale, avec l'intention d'y entrer comme associé junior. J'avais certaines démarches à faire et certaines gens à rencontrer. Le « Rideau Club », dont j'étais membre, était un endroit où j'avais la chance de rencontrer les personnes que je voulais intéresser à mon projet d'établissement.

J'étais là, un soir, avec deux amis, à causer et à fumer en attendant l'arrivée d'un personnage influent de la profession légale qui, à ses moments de loisir, s'occupait aussi de politique. Ce personnage était en mesure de m'aider de ses conseils et de son prestige.

La salle du club, grande et vaste, située au premier étage de l'édifice, était pourvue de petites tables carrées autour desquelles des fauteuils profonds et moelleux offraient un confort très goûté des membres assidus.

Mes amis et moi occupions une de ces tables à une des extrémités de la salle.



Ce soir-là il y avait foule nombreuse au club. La session des Chambres fédérales battait son plein. Le monde politique était alors en ébullition à la veille d'un changement possible de parti au pouvoir. Les politiciens des deux langues étaient donc en nombre ce soir-là.

Mes amis et moi causions tranquillement ensemble. Après m'avoir félicité pour mon succès à Toronto, mes amis me demandèrent naturellement ce que je comptais faire maintenant que j'étais membre du barreau d'Ontario.

J'étais à leur développer mes plans et projets d'avenir, lorsque, tout-à-coup, mon fauteuil fut violemment bousculé par trois individus qui passaient derrière moi pour atteindre une table voisine de la nôtre. J'entendis un « beg pardon », murmuré d'un ton moqueur et, m'étant levé, je reconnus le Lomer-Jackson en compagnie de deux amis qui, comme lui, avaient l'air joliment éméchés.

Ma première impulsion fut de protester contre leur rude manière d'agir, mais un de mes amis me toucha le bras et me demanda de laisser faire et de ne rien dire. Ces gens étaient plus ou moins ivres, évidemment, et ils ne valaient pas la peine de s'en occuper.

Jackson et ses amis s'assirent à quelques pas de nous et ayant commandé, à haute voix, une consommation, eurent l'air de ne plus s'occuper que de boire et de causer entre eux.

Je me rassis, sur les instances de mes amis, mais je n'étais ni tranquille ni satisfait. Le manque de courtoisie, ou plutôt de savoir-vivre, de ces trois individus me tenait au cœur. Lomer-Jackson, particulièrement, m'agaçait. C'était lui, je croyais, qui avait heurté mon fauteuil, et je crus voir un sourire narquois et provocateur errer sur ses lèvres pendant que je reprenais mon siège. Je n'étais pas certain, mais il me semblait que Jackson avait fait exprès pour me déranger en passant.

Tout en continuant d'élaborer ma future ligne de conduite à mes amis, je ne pouvais m'empêcher de tendre l'oreille du côté des trois nouveaux arrivés. Bientôt je saisis quelques bribes de leur conversation qui confirmèrent mes soupçons sur l'intention bien arrêtée de Jackson de me provoquer, ou du moins de me taquiner, m'ennuyer. Je cessai de parler alors et je prêtai plus attentivement l'oreille vers la table voisine.

Mes amis s'aperçurent de ma distraction et redoublèrent d'efforts pour attirer et retenir mon attention sur notre sujet de conversation.

J'étais assis en face d'une grande glace qui reflétait la moitié de la salle et particulièrement cette partie où Jackson et ses amis étaient assis. En passant derrière moi et en jetant un coup d'œil dans cette glace, Jackson m'avait évidemment reconnu et savait parfaitement qui il bousculait en heurtant mon fauteuil.

Je saisis bientôt plusieurs mots qui sonnèrent très mal à mon oreille, entre autres, les expressions « coward », « mean cur », qui semblaient être dites avec l'idée d'atteindre mes oreilles et celles de mes amis. En levant les yeux vers la glace dont j'ai parlé, je vis le regard de Jackson fixé sur moi, et alors je n'eus plus de doute sur ses intentions.

Je suis naturellement pacifique et j'ai horreur des rixes et luttes brutales. Cependant, en constatant que le Jackson voulait se moquer de moi, et même m'insulter en présence de ses amis et des miens, mon sang ne fit qu'un tour dans mes veines. Je me sentis pâlir, mes mains se mirent à trembler. Un instant, je pensai à me lever pour aller demander des explications à nos voisins. Mes amis, craignant sans doute une esclandre, proposèrent de partir

et quitter la salle. Je leur répondis que j'étais venu pour attendre quelqu'un et que je ne partirais certainement pas sans l'avoir vu. Puis je me levai et, ayant retourné mon fauteuil, je m'assis en faisant face à Jackson, le fixant dans les yeux.

La pensée d'avoir à châtier cet individu ne me souriait pas, mais ma vie d'étudiant à l'Université, avec ses exercices variés de lutte, de boxe, de courses, de gymnastique de tous genres, n'était pas de nature à me faire craindre une rencontre avec ce garçon, ni de me mesurer avec lui. J'en avais trop rencontré, durant mes années de collège, de plus gros et de plus forts que ce Jackson pour le craindre ou l'éviter.

Cependant, Jackson continuait de parler et de ricaner. À un moment, je saisis quelques mots de français, et je constatai, à ma surprise, que ses deux amis étaient canadiens-français comme moi. Mais, à leur conversation en anglais, il était facile de voir qu'ils étaient plus habitués à parler cette langue que la leur.

Il y avait alors à Ottawa (je l'ai déjà dit, je crois), certaines familles canadiennes-françaises qui cultivaient les manières et le ton des Anglais. Ces gens d'une mentalité singulièrement croche, croyaient, en singeant nos concitoyens de race étrangère, acquérir une certaine distinction qui les mettait à part des autres Canadiens-français, qu'ils dédaignaient d'ailleurs et avec qui ils évitaient tout contact et tout commerce.

Ces deux amis de Jackson étaient sans doute de ce calibre, et ceci n'était pas de nature à mitiger mes sentiments envers le groupe voisin.

Je vis clairement aussi que si Jackson parlait français, c'était pour mieux attirer notre attention et enlever tout doute possible sur son intention bien arrêtée de m'insulter.

La conversation, de notre côté, s'était complètement arrêtée, et je pouvais suivre avec plus de précision ce que disaient Jackson et ses amis. Ces derniers, évidemment, ne savaient pas de quoi il retournait, et leur part de conversation se bornait à écouter Jackson ou lui poser des questions.

Une phrase nette et distincte nous arriva au bout de quelques instants de silence de notre part. Un des amis de Jackson lui avait demandé :

« Who is that little french girl, or young widow, of yours, any way ? » ^[1]

Jackson répondit, en bon français, en exhalant vers le plafond la fumée de sa cigarette :

« Oh ! cette petite cocotte se nomme Allemandine Langlois, ou l'Anglaise, comme ses amis l'appellent pour rire, et c'est la cousine de ce monsieur ! » dit-il en ricanant et en me désignant d'un mouvement de la tête.

En entendant ces mots, le sang m'afflua au cœur. Je vis rouge ! Avant que mes amis eussent pu me retenir, je m'avançai vers Jackson et, lui mettant la main sur l'épaule, les yeux dans les yeux, je lui dis :

« Jackson, vous êtes un vil goujat et un lâche ! Vous allez retirer ce que vous venez de dire et me faire des excuses !

Jackson avait rougi en me voyant approcher de lui, puis il avait pâli cependant, faisant mine de conserver son sang-froid et son air dédaigneux, il essaya d'ôter ma main de son épaule, que je tenais d'une poigne solide. Ne pouvant réussir à me faire lâcher prise, il se leva à demi et me porta un coup de poing à la figure, en disant :

Let go, you d... d eur ! »

Je parai facilement le coup qu'il croyait sans doute devoir m'assommer ou m'aveugler et, l'aidant à se mettre complètement debout, je lui lançai ce qu'on appelle en termes de boxe, un « upper-cut », c'est-à-dire un coup de bas en haut, qui l'atteignit au menton et le culbuta sur la table, qu'il eût renversée avec lui si ses amis ne l'eussent retenue de leurs deux mains.

Ceci s'était passé en quelques secondes, et ni mes amis ni ceux de Jackson n'avaient eu le temps d'intervenir. Ces derniers restaient là, bouche bée et trop surpris pour prendre une part quelconque à l'incident. Mes deux amis s'approchèrent de moi et voulurent me saisir, mais je les repoussai vivement. Je guettais Jackson et je venais de constater qu'en tombant penché sur la table il avait saisi un pot en cristal à moitié rempli d'eau et de glace qui s'y trouvait. Aussitôt qu'il eut repris son équilibre, et avant que ses copains n'eussent pu l'en empêcher, il leva ce pot et me le jeta à la tête. Je me baissai instinctivement, et le pot alla se briser avec fracas sur le mur en arrière de moi.

Avant que Jackson eut pu faire un autre mouvement, et tandis qu'il avait le bras en l'air, je lui portai un coup droit, un coup parti de l'épaule, qui

l'atteignit entre les deux yeux et qui le fit reculer en chancelant de plusieurs pas. Je m'avançai vivement pour renouveler le coup, mais je fus saisi à bras le corps par mes deux amis et retenu impuissant malgré mes efforts pour me libérer.

Je n'aurais cependant pu rejoindre Jackson qui, en recouvrant l'équilibre, avait pris la fuite vers l'escalier, où il disparut en enjambant les marches quatre à quatre, laissant son chapeau et sa canne sur la table. Ses amis restaient assis, trop surpris pour faire la moindre tentative en faveur de Jackson, et ils le virent disparaître en baissant la tête, sans dire un mot.

Malgré que tout se fut passé en quelques minutes seulement, le bruit du verre brisé contre le mur, et la vue d'un individu courant le long des tables et se précipitant tête baissée dans l'escalier, eurent pour effet d'arrêter toute conversation dans la salle du club. Les garçons de table arrivèrent en hâte et voulurent savoir de moi ce qui s'était passé. Je les mis au courant de l'incident. Jackson m'avait insulté publiquement et je l'en avais châtié.

Les deux amis de ce dernier, penauds et confus de la sortie ridicule de leur copain, ne purent que confirmer mon récit. Le calme se rétablit bientôt. Les amis de Jackson s'échappèrent à leur tour en laissant aux garçons le chapeau et la canne oubliés par lui.

Je sus plus tard qu'à la suite de cette algarade, Lomer-Jackson devint la risée de ses amis et que, chassé du Club Rideau, après enquête où moi et mes amis durent témoigner, il disparut subséquemment d'Ottawa en route probablement vers le pays brumeux qui l'avait vu naître.

Ni Mandine ni moi n'entendîmes plus jamais parler de lui, et nous ne tardâmes pas à oublier complètement le sale type qui, comme bien d'autres de ses compatriotes, était venu aux « colonies » passer quelques années, en partie de plaisir, y amasser facilement, grâce à certaines influences mystérieuses auprès de nos gouvernants, quelques milliers de piastres, et était retourné dans son pays, plus riche que quand il en était parti, bourré de bonnes histoires sur les « gogos », les « blooming colonials » qu'il avait épatés et roulés chez nous.

1. [↑](#) Enfin, qui est cette petite française, cette jeune veuve, de tes bonnes amies ?

XXIV

Une semaine plus tard, j'arrivais à M...

Mon oncle Toine m'attendait à la gare avec « La Grise », attelée à une jolie voiture neuve, noire avec des roues d'un beau rouge vif.

L'oncle Toine me parut rajeuni de vingt ans. Il m'accueillit avec joie, et je vis dans ses petits yeux vifs et noirs une expression de contentement dont j'augurai les meilleures choses du monde.

— Bonjour m'sieu l'avocat ! me dit-il en me tendant sa main rugueuse. 'Es pas trop fier pour v'nir voir des « habitants » ? Comment ça va ?...

— Ça va parfaitement, mon oncle, lui dis-je en riant, heureux de le voir de si joyeuse humeur. Tout le monde est bien à la maison ?

— Oui, oui, tous bien, merci !... Embarque, mon garçon.

Nous montâmes dans la jolie voiture, et nous filâmes au trot vif et rapide de la petite jument canadienne.

Je remarquai qu'il prenait une route nouvelle pour se rendre à la ferme. Je n'en dis pas mot, cependant, sachant bien qu'il ne faisait rien à la légère et qu'il avait un but en changeant de chemin.

Nous enfilâmes la rue principale du village de M... Ceci nous obligerait de revenir plus tard sur nos pas pour prendre la montée conduisant à la ferme de l'oncle Toine.

Nous arrivâmes bientôt en face de l'église de pierre, puis de la maison d'école. Je compris alors la raison pour le détour que nous avions fait. À côté de l'école, sur le fameux lot appartenant à mon oncle, se voyait une maison en cours de construction. La vieille ruine avait disparu et le terrain environnant était encombré de bois, de briques, boîtes à mortier, et autres matériaux de construction. Cinq ou six hommes étaient occupés à différents travaux. Quand l'oncle Toine arrêta son cheval, l'un d'eux, le contremaître apparemment, quitta son ouvrage et s'approcha de nous en s'essuyant les mains sur les manches de ses salopettes.

— Bonjour, m'sieu Bougie. Vous êtes v'nu voir l'ouvrage ?

— En passant, fit mon oncle, toujours laconique. J'amène mon n'veu chez nous. Y voulait voir ça en passant.

Et il cligna de l'œil au contremaître, qui se mit à me regarder curieusement.

— Ah oui, j'comprends, fit ce dernier, en souriant. Ça l'intéresse. Ça va faire une belle maison, v'savez, continua-t-il en me regardant toujours d'une drôle de manière.

— L'avez-vous finie pour la St-Michel ? demanda mon oncle en jetant un coup d'œil rapide sur la construction.

— Ben oui, ben sûr. Ail' s'ra habitable dans cinq ou six s'maines, certain, répondit l'homme avec assurance.

— Est bon, dit mon oncle, satisfait. Manque rien ?

— Non, rien jusqu'à c't heure.

— Bon. À r'voir ! Marche, la Grise !...

Et nous repartîmes en tournant le dos à la maison nouvelle.

J'avais remarqué, avant de partir, que l'ancien mur, cause du célèbre procès, avait fait place à un nouveau mur en pierre taillée de six ou sept pieds de hauteur, surmonté d'une jolie clôture de fer ouvré qui ajoutait encore à la belle apparence de la propriété de mon oncle. J'appris quelque temps après que c'était lui qui avait fait construire ce mur à ses propres frais. Évidemment, on m'avait changé mon oncle Toine !

Nous arrivâmes à la ferme un peu avant l'heure du souper. Je n'avais pas beaucoup questionné mon oncle au sujet de Mandine, connaissant sa taciturnité et son mutisme habituels, mais j'avais hâte d'arriver à la maison pour voir ma cousine et lui demander comment tout s'était passé depuis son retour à M...

Je sautai de voiture en arrivant, et, sans aider mon oncle à mettre son cheval « dedans » comme l'usage l'eut voulu, je courus vers la maisonnette, dont la porte s'ouvrit comme d'elle-même. Dans ma hâte d'entrer je buttai contre la dernière marche du perron et tombai littéralement dans les bras largement ouverts de ma tante, qui poussa un cri de peur mêlé de joie.

Sans même prendre le temps d’embrasser cette bonne vieille tante, qui en fut scandalisée, je jetai un regard autour de la cuisine et demandai :

— Mandine... où est-elle, ma tante ?

— J’descends tout d’suite ! cria gaiement une voix que je reconnus immédiatement. Des pas précipités dans l’escalier, la porte ouverte brusquement, et Mandine apparut essoufflée, toute gaie, rose et rieuse comme quand, trois ou quatre ans avant, elle arrivait dans la cuisine pour le déjeuner, en réponse aux appels réitérés et impatients de la tante et de l’oncle Toine.

Je fus surpris et charmé du changement qui s’était opéré en ma cousine depuis que je l’avais vue à Ottawa. Non seulement sa bonne humeur, sa gaieté naturelle était revenue, mais son teint avait repris ce velouté et ce brillant qui la rendaient si agréable, si « frappante » à voir. Elle portait toujours sa robe noire, mais celle-ci, au lieu d’assombrir sa figure, faisait plutôt ressortir l’éclat de ses yeux et le carmin de ses lèvres.

Je restai quelques instants muet de surprise et... d’admiration devant le joli tableau qu’elle présentait à mes yeux.

— Eh bien, dit-elle en s’approchant de moi avec ce mouvement onduleux et gracieux qui la rendait si charmante, tu ne me dis pas bonjour ?

— Bonjour, Mandine, lui dis-je en prenant la main qu’elle me tendait.

— Et c’est tout, ça ? Tu ne m’embrasses pas après ta longue absence ? demanda-t-elle, tandis que deux fossettes délicieuses accentuaient son sourire moqueur.

— Excuse-moi, ma chère cousine, lui dis-je confus, je ne m’attendais pas à te voir bien portante, si gaie, si belle !...

Et je l’embrassai avec joie.

— À la bonne heure ! dit ma tante, témoin de cette petite scène, j’commençais à croire que Paul était devenu sauvage ou qu’il t’en voulait, Mandine.

— En vouloir à Mandine, ma tante ! fis-je en reprenant mon sang-froid, jamais de la vie ! Et vous, ma tante, je crois, Dieu me pardonne, que j’ai négligé de vous embrasser en arrivant !

— Est encore temps, dit l'oncle Toine qui entra en ce moment. Fais ton devoir, mon garçon !

Ses yeux pétillaient de malice et de gaieté, et l'on voyait sur sa figure tout le contentement qu'il ressentait en nous voyant réunis encore une fois.

— Allons, dit-il, en se dirigeant vers l'armoire, mets-toi à ton aise mon garçon. On va prendre un p'tit verre à ta santé et celle de Mandine !

La bouteille de whisky blanc fut mise sur la table avec le petit verre épais, et, après s'être servi lui-même, il me passa le tout pour que j'en fisse autant. Puis nous nous mîmes à table.

Le souper fut gai et plein d'entrain. L'oncle parla de sa nouvelle maison, qui devait lui coûter deux mille cinq cents piastres, oui ! Cependant, il ne regrettait pas cette dépense énorme parce qu'il pensait que c'était de l'argent bien placé et ceux qui habiteraient cette maison y trouveraient tout le confort voulu.

Je remarquai encore une fois que, en parlant de sa nouvelle construction, il clignait de l'œil vers ma tante d'un air mystérieux et taquin, comme il l'avait fait lors de sa conversation avec le contremaître à M...

Je mis cependant ce petit manège sur le compte de la joie et de l'orgueil qu'il ressentait de posséder une belle propriété au village, une propriété qui n'en céderait à aucune pour le chic et la solidité.

Après le repas du soir, l'oncle Toine sortit pour vaquer à ses travaux ordinaires, faire « son train ». Ma tante se mit à laver et serrer sa vaisselle et ranger la cuisine après avoir dit à Mandine :

— Toi, tu peux aller au salon tenir compagnie à ton cousin. Je vais faire le ménage. Allez !...

Mandine ne se fit pas prier. Me prenant par la main elle me dit gaiement :

— Viens-tu faire de la musique, Paul, comme dans l'ancien temps ?

— Avec plaisir, lui dis-je tout heureux, à condition que tu me chantes les vieilles chansons d'autrefois.

— Quelle chanson veux-tu d'abord ?

— Chante-moi « Colinette » !

— Oh, ça ! dit-elle d'un ton moqueur, c'est bien vieux, n'est-ce pas ?

Elle s'assit au piano et se mit à jouer de la musique moderne, des extraits d'opéras et autres pièces que je ne connaissais pas et qui ne m'intéressaient guère, mais que j'écoutai tout de même en silence.

Elle s'aperçut bientôt que sa musique ne me faisait pas grand plaisir. Elle cessa tout-à-coup de jouer, puis, après avoir laissé errer ses doigts sur les touches quelque temps, elle se mit subitement à chanter d'une voix devenue plus belle, plus chaude et plus ferme :

« Colinette était son nom,
Elle habitait un village
Où l'été, dans mon jeune âge,
J'allais passer la saison ! »

Je l'écoutais ravi, et tous les anciens souvenirs du passé me revenaient en foule à l'esprit. Lorsqu'elle finit le dernier couplet de cette charmante romance :

« Cette histoire est bien commune,
— Ce récit, certes, est bien vieux !
Pourtant, je n'en sais pas une
Qui me mouille tant les yeux.
J'aimai plus tard en poète,
Par vingt conquêtes charmé.
Je n'ai qu'une fois aimé !
Pauvre Colinette ! »

sa voix se brisa tout-à-coup, et sa phrase finit par un sanglot que le dernier accord de l'instrument sembla prolonger et intensifier. Elle appuya sa tête blonde sur le clavier, et je vis qu'elle pleurait tout bas.

Alors, je perdis toute ma réserve et ma timidité. Je m'approchai d'elle vivement :

— Qu'as-tu, pauvre Colinette ? lui demandai-je tout bas, es-tu souffrante ?

Elle ne répondit pas. Elle se leva lentement du piano et se laissa guider vers le sofa où nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Alors, bien

gauchement peut-être, je passai mon bras autour de sa taille l'attirant vers moi. Elle appuya sa tête sur mon épaule en cachant son visage tout humide de larmes.

— Voyons, Mandine, lui dis-je de nouveau, qu'est-ce qui te fait de la peine comme ça ?

— Ce n'est pas de la peine que j'ai, dit-elle enfin, c'est... du bonheur, je crois.

Puis, levant tout-à-coup ses yeux humides vers les miens,

— Veux-tu toujours m'appeler « Colinette » et laisser « l'Allemandine » de côté ?... me dit-elle d'une voix à peine distincte. J'ai bien réfléchi depuis quelques temps, continua-t-elle après un moment de silence, le chagrin porte à la réflexion !... et je ne veux plus rien garder d'un passé de folie et d'erreur. Je veux n'être maintenant qu'une simple petite canadienne-française, bien humble et bien soumise. Ce nom d'Allemandine me rappelle trop mes rêves de grandeur et de vanité qui ont fait mon malheur ! Il me semble qu'en m'entendant appeler « Colinette », surtout par toi, je serai plus heureuse, l'avenir me paraîtra plus rose, et le passé désagréable disparaîtra pour toujours !...



Ces paroles, dites très lentement et à voix basse, m'émurent profondément. Je sentis mes yeux se voiler de larmes, mais de larmes qui m'étaient bien douces ! Je pressai ma cousine sur mon cœur, et ayant soulevé son visage rose, qu'elle tenait caché sur mon épaule, mes lèvres trouvèrent les siennes et s'y attachèrent longuement... tendrement...

Je ne voyais plus en ma cousine que la charmante enfant que je croyais avoir simplement estimée et appréciée jusque-là comme un parente, mais que j'aimais maintenant réellement avec force, avec toute mon âme... comme je l'avais toujours aimée d'ailleurs... sans le savoir.

— Chère Colinette aimée, lui dis-je en caressant ses longues tresses blondes que, comme lorsqu'elle était enfant, elle avait laissé tomber sur ses épaules, moi aussi je n'ai « qu'une fois aimé », et c'est toi que j'ai toujours chérie, que je chérirai toute ma vie !... Veux-tu m'accepter pour ton poète... et changer le dénouement de la romance que tu viens de chanter, tu sais :

Et je me mis à chanter à voix basse :

« Sur ce banc ce fut un soir
Notre dernière entrevue.
J'avais l'âme tout émue :
Je l'aimais sans le savoir :
Douce Colinette !... »

Ma cousine m'écoutait, la tête toujours penchée sur mon épaule. Puis je l'entendis murmurer, comme un écho :

« Oui, ta Colinette !... »

.....

Mon oncle et ma tante étaient entrés tous deux sans que nous les eûmes entendus, et ce fut à une espèce de petit rire sec et saccadé que je m'aperçus de leur présence. C'était mon oncle, dont les petits yeux noirs pétillaient de joie malicieuse, qui riait en nous regardant, ma tante, Mandine et moi, à tour de rôle.

— Eh ben, Mandine a fini par se faire au « collier », hein, Paul ? All' est domptée à c't'heure, pas ?... Essaiera pus de péter si haut, hein, Mandine ?...

— Veux-tu te taire, vieux salaud ! dit ma tante en le poussant du coude. C'te chère p'tite ! Mandine !...

— Ma tante, lui dis-je en l'interrompant, votre fille ne s'appelle plus Mandine. Je viens de la baptiser d'un nouveau nom. Elle s'appelle maintenant Colinette et si vous voulez tous, nous l'appellerons Linette. C'est plus court et...

— C'est plus canayen !... dit mon oncle. Mais il faudra qu'elle change son nom de famille aussi, c'pas ?

— Le veux-tu ? dis-je à ma cousine rougissante.

— Tu sais bien que oui, grand fou !... dit-elle en enfouissant de nouveau sa tête sur mon épaule.

— Tu sais, Paul, la maison de brique au village, ajouta mon oncle en riant et en désignant ma cousine, c'est pour elle que je l'ai bâtie !... All's sera parée à la St-Michel, si vous la voulez, avec un beau p'tit ménage dedans !...

Pour réponse, ma cousine sauta au cou de son père tandis que je serrais la main du brave vieillard, qui cachait un si bon cœur sous une enveloppe si rude.

XXV

Il ne me reste plus qu'à ajouter que trois mois plus tard, un an après que le deuil de ma cousine fut fini, elle et moi faisons notre entrée dans la jolie petite église de M... accompagnés de l'oncle et la tante Toine, et d'une foule nombreuse de villageois, à la tête desquels on voyait les personnages les plus éminents de l'endroit, — le maire avec tout le conseil, les marguilliers, les commissaires d'école et tout ce que M... comptait de marquant. Notre mariage fut béni par le curé lui-même, qui n'avait pas voulu qu'un autre que lui maria son ancienne organiste. L'église était parée comme pour les plus grandes fêtes et le chœur de chant, composé d'« Enfants de Marie », au grand complet, fit entendre des cantiques appropriés.

Après la cérémonie du mariage, mon épouse et moi fûmes conduits à notre nouvelle demeure, qui était parée comme une châsse, et où un grand « festin » réunissait une trentaine de convives gais et joyeux. Les chansons canadiennes et les histoires « drôles » ne manquèrent pas. L'oncle Toine fut admirable d'entrain ; il se montra un hôte si généreux que plusieurs des invités éprouvèrent, après la fête quelques difficultés à retourner dans leur foyer, grâce aux nombreux « p'tits verres » que celui-ci avait fait circuler tout le temps du repas.

La fête finie, et une fois tous les convives partis, nous restâmes seuls, ma femme et moi, avec l'oncle et la tante Toine.

Cette dernière, qui n'avait qu'à grande peine retenu ses larmes durant le repas, donna maintenant libre cours à son attendrissement. Si bien que l'oncle Toine crut devoir couper court aux épanchements de la bonne vieille.

— Crréyon d'bagasse !... dit-il d'un ton moitié rageur et moitié taquin, si on dirait pas qu't'as tout perdu à c't'heure !... M'en r'tourne avec toé, s'pas ?... Tu r'viendras la voir, ta fille, tant qu'tu voudras, bagasse !... Et pis, y'a pus rien pour t'inquiéter à c't'heure. Paul est un homme pour la

rendre heureuse, lui ! C'est pas un d'ces becfins qui veulent péter plus haut que...

— Viens t'en, viens t'en ! dit ma tante en le prenant par le bras et le poussant vers la porte. Faut qu'j'aille voir à ma maison qu'j'ai laissée toute à l'envers c'matin ! Allons, bonjour, mes enfants et... v'nez nous voir souvent !

Les deux bons vieillards, après nous avoir embrassés à maintes reprises, montèrent dans la voiture à laquelle était attelée la Grise, toute pomponnée et enrubannée. Ils prirent le chemin de la ferme et disparurent bientôt en haut de la « montée », tandis que celle qui avait été « ma cousine Mandine », et qui était maintenant ma Linette adorée, me tirait doucement par le bras vers l'intérieur de notre demeure, où n'a jamais cessé, depuis, de régner un vrai bonheur, que la Providence, plus tard, a béni et consolidé par l'envoi de deux charmants garçons, Paul et Antoine, qui font la joie et l'orgueil de l'oncle et la tante Toine. Le premier surtout idolâtre nos deux garçons à cause de leur grande vivacité et leur entrain endiablé et parce que comme dit le bon vieux : « Sont comme le père et la mère — d'vrais bons p'tits Canayens ! »

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Patriciafr
- Viticulum
- 5435lklj!lk!ml
- Acélan
- Toto256
- Guillaumelandry
- M0tty
- Cantons-de-l'Est
- Vigno
- Ernest-Mtl
- Reptilien.19831209BE1
- *j*jac

- TptBot
- Hektor
- Tylwyth Eldar
- Jahl de Vautban

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)